BnF Gallica

La Réforme en 1560 ou le Tumulte d'Amboise / scènes historiques

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Germeau, Albert Edmond Pierre Stanislas. La Réforme en 1560 ou le Tumulte d'Amboise / scènes historiques. 1829.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

LA

RÉFORME

EN 1560.

Rés. m. Yf.
509
(2)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

IMPRIMERIE DE J. TASTU,
RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

LA RÉFORME EN 1560

OU LE

TUMULTE D'AMBOISE

SCÈNES HISTORIQUES.

> Quant à moi, je ne pense point que, depuis mil ans, il y ait histoire plus admirable que la nostre. *Lettre d'Estienne Pasquier à M. de Serres*, 1595.

PARIS
LEVAVASSEUR, LIBRAIRE,
SUCCESSEUR DE PONTHIEU ET Cie, AU PALAIS-ROYAL.
URBAIN CANEL,
RUE J.-J. ROUSSEAU, N. 16.
1829

Le drame historique n'est pas, comme l'ont dit quelques intéressés, une création moderne. Ce prétendu nouveau-né du dix-neuvième siècle est un vieillard qui veut se donner des airs de jeunesse, sous prétexte qu'on l'a revêtu d'un habit à la mode.

Il aurait tort pourtant, à plus d'un titre, de vouloir renier son origine; elle est trop noble et trop antique pour être ignorée, car elle remonte à plus de trois siècles : les *mystères* n'étaient autre chose que des scènes historiques destinées à retracer librement

et sans aucune loi d'unité les principaux traits de la vie d'un personnage, ou les épisodes remarquables d'une grande époque.

Ainsi, nous avons sous les yeux *le Mystère de la passion de notre Sauveur Rédempteur Jésus-Christ, joué à Angers, moult triumphantement, et à Paris en l'an* 1507, qui commence au baptême de Jésus-Christ, par saint Jean, et finit après le crucifiement. Il ne compte pas moins de cent personnages dialoguant entre eux, et les tableaux en sont parfois disposés d'une manière très-dramatique : il forme un gros volume in-8°, qu'on prendrait pour une composition de l'année 1829, à n'en juger que par son aspect extérieur et la disposition des scènes. Depuis lors, Shakspeare, le président Hénault, Schiller, Walter Scott, et plusieurs écrivains modernes, ont montré quelles ressources on pouvait tirer de l'histoire et des souvenirs du temps passé.

Ce n'est pas même de nos jours qu'on a fixé les principes du genre, et qu'on en a rédigé la poétique : voici ce que le président Hénault écrivait il y a plus de quatre-vingts ans.

« J'ai été surpris de trouver dans Shakspeare le » développement exact des événemens des guerres de » la rose rouge et de la rose blanche. Pourquoi notre » histoire n'est-elle pas écrite ainsi, et comment cette » idée n'est-elle venue à personne ?.... L'histoire nous » instruit, à la vérité, mais elle nous instruit froide-

» ment parce qu'elle ne fait que raconter ; la tra-
» gédie a un défaut contraire, c'est de ne peindre
» qu'une action principale.... Ne pourrait-il pas ré-
» sulter de leur union quelque chose d'utile?....
» Abandonnant toute prétention d'auteur tragique,
» un historien qui, au lieu de raconter les faits, les
» mettrait en action, trouverait en même temps le
» secret d'instruire mieux que ne le fait l'histoire, et
» d'exciter dans l'ame des spectateurs la terreur et la
» pitié, ces deux grands mobiles de la tragédie. »

Si nous avons reproduit ce passage et écrit ce qui le précède, ce n'est pas pour médire de notre âge littéraire, et blâmer les efforts qu'il fait pour sortir des routes battues. Nous avons seulement voulu repousser la qualification de copiste que semble avoir décernée, par avance, à ses successeurs, un écrivain qui, après avoir obtenu des succès en ce genre, paraît croire qu'il a conquis un nouveau monde, et dirait presque comme un autre Colomb : Cette terre est à moi. Pour avoir largement moissonné dans ce champ fécond, il aurait tort pourtant de croire qu'il n'y a plus même à y glaner après lui, et qu'il faut fermer les fontaines parce que ses prés ont assez bu. S'il a retracé de belles époques, il en reste de belles encore à traiter pour qui n'apporterait même dans ce travail que de l'indépendance et de l'exactitude. On peut faire long-temps encore des drames historiques, comme on fera long-temps encore de l'histoire et des

romans, surtout quand on ne sera pas effrayé de l'immense difficulté d'avoir toujours à dessiner des tableaux et à faire parler les personnages. Nous croyons pouvoir regarder comme prochain le moment où les lecteurs et les auteurs eux-mêmes préféreront un genre de composition dans lequel le récit repose du dialogue, et le dialogue de la narration.

En lisant le fragment si remarquable de la préface du président Hénault que nous citions tout à l'heure, on aura cru sans doute que lui-même avait pratiqué ce qu'il prescrit, et qu'il avait profité des belles couleurs que lui offrait le règne de François II. En effet la lutte armée de deux religions, les brigues et la jalouse rivalité des deux plus grandes familles de l'État, et, planant sur toute la scène, les grandes figures du duc François de Guise, du prince de Condé, de Médicis; les brillans profils de Marie Stuart et du *petit Roi :* voilà sans doute un ensemble qui paraît réunir tout ce qui peut exciter l'intérêt et servir de base à une large composition. Par malheur, celui qui sentait si bien ce qui manquait à notre histoire et à notre théâtre, n'a réformé ni le théâtre ni l'histoire : il n'a trouvé dans nos annales que la matière d'un abrégé chronologique, et, dans son François II, n'a encore donné qu'une espèce de journal froidement anecdotique, où il s'est borné à enregistrer les faits sans exciter un seul instant la terreur et la pitié qu'il regarde lui-même comme la source pre-

mière de tout intérêt, et que son sujet comportait si bien. Toutefois, en y réfléchissant, nous avons reconnu que la faute en était peut-être moins à lui qu'au temps où il écrivait, et aux susceptibilités de ses lecteurs. Telle était la gêne qu'il éprouvait, tel était l'empire tyrannique des habitudes et des préjugés, que, dans un sujet dont la question religieuse et politique est l'ame et la vie, il n'ose pas même faire intervenir un réformé, sans demander respectueusement pardon de la liberté grande, et protester contre les hérésies auxquelles il ne prête sa plume qu'en frémissant; dans une composition dont le titre est François II, ce monarque n'apparaît pas même une seule fois, parce qu'on eût regardé comme un sacrilége de faire parler le roi de France dans un ouvrage dramatique : enfin l'auteur se fait un mérite de « n'avoir pas, comme Shakspeare, choisi » ses personnages et ses principaux épisodes parmi » les porte-faix et la soldatesque!.... » On pensera sans doute, avec nous, que ce qu'il s'est cru forcé d'abandonner était précisément le sujet même.

N'étant pas comme lui enchaîné par la routine, si nous n'avons pas accompli la tâche que nous nous sommes imposée, la faute en sera toute à notre faiblesse; mais comme il dépend toujours de l'écrivain d'être vrai, nous avons dû tâcher d'avoir au moins ce mérite, surtout dans l'indication des faits principaux. Quelquefois les couleurs paraîtront peut-être

un peu modernes là où elles sont empruntées textuellement aux récits du temps et aux discours mêmes des personnages ; les réformés parleront souvent en 1560 comme on le ferait en 1829, parce qu'il en était ainsi, et que c'est là un des traits les plus caractéristiques de l'époque que nous avions à traiter. Si nous avons cru superflu de citer nos autorités historiques, c'est parce qu'elles sont généralement connues, et que la nomenclature en eût été fatigante et importune.

Il est cependant un de nos aperçus qui paraîtra peut-être hasardé, et sur lequel nous croyons devoir entrer dans quelques détails. Après avoir lu tout ce qui a été écrit par les catholiques et les huguenots sur la conspiration d'Amboise, nous sommes demeuré convaincu d'un fait qui ne se trouve explicitement énoncé par aucun d'eux, mais qui nous paraît résulter incontestablement de l'ensemble de leurs récits : c'est que l'entreprise était connue par les princes lorrains long-temps avant d'éclater, et que, loin d'avoir été contrariée dans son cours, elle avait été évidemment fomentée par eux. Telle est même notre conviction à cet égard, que nous eussions cru pouvoir donner pour titre à ce livre : *les Préludes de la Saint-Barthélemy*.

En effet, comment les Guises auraient-ils ignoré le complot qui se tramait? Ils en avaient eu des avis nombreux et circonstanciés, venus à la fois d'Italie,

d'Espagne, de Piémont, d'Allemagne, d'Angleterre, même; ils savaient que des levées d'hommes et des prêts d'argent se faisaient à l'étranger; et le cardinal de Tournon, de Rome où il était, avait renouvelé ses avertissemens jusqu'à l'importunité. La Renaudie avait passé quatre fois la mer pour s'assurer l'appui d'Elisabeth, et courait sans cesse de Genève à Paris, de Paris à Londres; des assemblées nombreuses de conjurés avaient eu lieu à Nantes, à La Ferté; toutes ces dispositions, tous ces préparatifs avaient duré plusieurs années, et les Lorrains si bien informés par leurs agens répandus dans toute l'Europe, par les moines dont les services leur étaient acquis, les Lorrains auraient ignoré un fait de cette gravité? Non, ils savaient tout, et n'y eût-il que le soin qu'ils ont pris de faire sortir la cour de Saint-Germain, en plein hiver, pour la conduire à Blois, à la porte d'Amboise, c'est-à-dire du plus fort château de France, ce serait là de quoi fonder plus qu'une présomption.

Ainsi, quand nous avons vu naguère mettre en question si la Saint-Barthélemy avait été l'effet d'une détermination soudaine ou d'une longue préméditation, n'avons-nous pas balancé à croire non-seulement qu'elle était préméditée, mais bien plus qu'elle l'était depuis douze ans, c'est-à-dire depuis Amboise, et que l'idée n'en avait jamais été abandonnée. Ne voit-on pas les mêmes personnages figurer dans l'une et l'autre : le cardinal de Lorraine, Médicis, Gondy?

Toutefois l'affaire d'Amboise, destinée à tenter ce que la Saint-Barthélemy devait accomplir ensuite, était une combinaison bien plus hardie, et bien autrement habile.

La Saint-Barthélemy, qu'elle ait été ou non préméditée, n'est qu'une triste horreur calculée froidement, et qui n'a pas même pour excuse le fanatisme religieux très-douteux parmi ceux qui en furent les exécuteurs. Amasser lentement ses forces et sa vengeance, armer des bourreaux pour surprendre des adversaires désarmés, endormis par des paroles trompeuses, rien n'est certainement plus commun et plus vulgaire; nous ne croyons pas qu'il y ait dans les annales des nations un crime aussi lâche et aussi bassement odieux; mais savoir qu'un ennemi conspire, et feindre de l'ignorer pour prendre sur lui l'avantage en se créant des intelligences dans son camp; sans cesser de réprouver cette pratique, que la guerre et la politique tiennent aujourd'hui pour fort innocente, nous ne pouvons nous empêcher d'y reconnaître une assez grande étendue de vues, toujours en admettant, ce qui alors ne faisait pas l'objet d'un doute, que le catholicisme et la réforme étaient deux ennemis irréconciliables. Que si, au lieu de céder à de vils sentimens de vengeance, et de faire couler le sang par torrens, le cardinal de Lorraine eût su pardonner; si, après s'être créé une occasion de magnanimité, il avait nationalisé sa famille et son pouvoir qui de-

puis lors ont été plus que jamais regardés comme étrangers ; si enfin il eût déféré davantage aux conseils de son frère, l'événement pouvait avoir une toute autre issue, et retarder au moins beaucoup l'invasion de la réforme en France : car, ainsi que le prouvent les Mémoires contemporains, *il y avait dans tout cela plus de malcontentement que de huguenoterie.* C'est d'ailleurs une vérité devenue triviale, mais que les esprits élevés ont dû comprendre de tous temps, qu'en fait de religion, la violence est le plus funeste de tous les auxiliaires.

Maintenant, si l'on se demandait pourquoi les écrivains du temps, surtout les écrivains huguenots, n'ont pas énoncé ce fait, voici ce que nous aurions à répondre : Quelque accoutumés que fussent les réformés à voir méconnaître les engagemens pris envers eux par les édits de pacification, ils n'auraient pu même imaginer l'existence d'un projet d'extermination en masse de tous ceux qui professaient la religion. Tant de folie unie à tant de cruauté ne pouvait être facilement soupçonnée, et il n'a pas fallu moins que la Saint-Barthélemy pour y faire croire. Ainsi les premiers qui ont écrit sur la conspiration d'Amboise, et qui ont servi de guides à leurs successeurs, quelque animés qu'ils fussent contre les auteurs des cruautés commises, n'y ont vu cependant que ce qui en était apparent, c'est-à-dire les Lorrains se défendant quand on les attaquait.

Les réformés ne se plaignent dans leurs écrits que de la foi trahie, de la rigueur des supplices ; ils ne paraissent nullement étonnés de cette vengeance exercée par le fort contre le faible. Cette conspiration était la première en France où l'on eût vu le peuple s'armer contre le pouvoir royal ; on ignorait donc alors le système des agens provocateurs inventé, à ce que nous croyons, par le cardinal de Lorraine.

Ce point historique, nous paraissant dominer toute la composition, nous a semblé assez important pour devenir l'objet de cette courte digression, la seule à laquelle nous ayions cru devoir nous livrer. Après avoir donné l'histoire en drame, ce serait aussi trop que de la donner en mémoire.

En parcourant notre propre travail, nous sommes nous-même un peu étonné de son étendue, et cependant nous étions, en le composant, sans cesse préoccupé de la nécessité de le restreindre. Cette abondance vient-elle de la richesse du sujet ou de la faiblesse de l'auteur? c'est ce que le lecteur appréciera : seulement nous croyons devoir dire, pour notre justification, que, privés de l'illusion de la scène, nous avons pensé que l'un des moyens de rétablir la balance en faveur du drame écrit, était d'en choisir les tableaux parmi ceux qui n'avaient jamais été et ne pouvaient jamais être exposés aux yeux. Ainsi nous avons été conduit à entrer dans quelques

développemens qui dépassent peut-être les proportion admises au théâtre, sans cependant approcher encore de ce que permettait peut-être le système de vérité positive dans lequel on écrit aujourd'hui. Mais il nous a paru qu'il y avait en ce moment réaction contre les brochures en faveur des gros livres; que le lecteur, rassasié des publications légères, était en partialité déclarée pour les ouvrages qui attestent le travail et la conscience de l'auteur. C'est pourquoi, au lieu de partager ce drame en trois parties, dont les divisions étaient faites à l'avance, nous avons donné notre trilogie en une seule fois.

GENÈVE.

PROLOGUE.

LE TUMULTE
D'AMBOISE.

GENÈVE.

PROLOGUE.

Une chambre à peu près sans meubles ; des livres à terre et sur quelques chaises ; une table en bois blanc à laquelle écrit un petit homme maigre, le teint jauni, les yeux creusés ; il a une jambe étendue et enveloppée : c'est CALVIN. Entre un homme de haute taille, d'une belle figure, vêtu avec une simplicité propre et même un peu recherchée : c'est Théodore DE BÈZE.

CALVIN *jetant sa plume avec impatience.*

Allons!.. encore... Ne saurais-je donc être seul un instant?... Ah! pardon, Théodore! toi seul pouvais ne pas m'être importun. Après

deux jours de douleurs inouies, j'avais enfin pu continuer ce travail tant de fois interrompu par mes souffrances.

DE BÈZE.

Je pars pour Nérac, mon cher Jean, et je venais prendre congé de toi.

CALVIN.

Eh quoi! déjà?

DE BÈZE.

Hélas! oui, je me croyais, je l'avoue, plus de courage contre une séparation : toujours sacrifier à ses devoirs, ses goûts, ses affections les plus chères!

CALVIN.

Que veux-tu? cette vie est un combat; mais il faut marcher, il faut accomplir son œuvre, nous nous reposerons dans l'éternité.

DE BÈZE.

La mission que je vais remplir m'épouvante déjà, moi-même, par son importance.

CALVIN.

Elle ne pouvait pourtant être confiée qu'à toi. Le moment, d'ailleurs, est décisif; car, d'après mes dernières informations, et si rien ne dérange les plans arrêtés, le mouvement

qui se préparait en France est sur le point d'éclater.

DE BÈZE.

Enfin! et ce n'est pas là encore une fausse espérance?

CALVIN.

Cette fois, non.

DE BÈZE.

Félicitons-nous alors de ce que toutes ces prétendues pacifications accordées à la réforme aient été si tôt et si souvent violées.

CALVIN.

En paraissant nous craindre, on nous a rendus forts.

DE BÈZE.

Comment n'a-t-on pas compris tout ce qu'on donnait d'attrait et de puissance aux opinions nouvelles en les inquiétant? En France pourtant j'attendais mieux des Guises, et surtout du duc François, à qui du moins on ne peut refuser un grand caractère.

CALVIN.

J'en conviens, mais les princes lorrains étaient obligés d'affermir à tout prix leur pouvoir nouveau et sans racines dans la nation où l'on n'a pas encore oublié qu'ils sont d'o-

rigine étrangère. Forcés ainsi de se créer un parti, ils ont senti que la noblesse qu'ils ont humiliée, et dont ils détruisent chaque jour l'influence, ne peut avoir pour eux que de l'inimitié ou de l'envie. Ils ont donc cherché ailleurs un appui, et l'ont trouvé dans le clergé. Ce corps nombreux, répandu partout, puissant dans les palais comme dans les chaumières, uni d'ailleurs par des liens mystérieux, par le sentiment de l'intérêt commun, ce corps vieilli mais vigoureux encore, les soutient et leur obéit. Toutefois ils le paient bien cher, ce secours, obligés qu'ils sont de servir les vues et les passions de ces alliés, d'autant plus exigeans qu'ils savent qu'ils sont plus nécessaires.

DE BÈZE.

La situation était difficile : l'Église avait deux partis à prendre : ou se plier aux idées nouvelles et se placer à la tête du mouvement pour le gouverner.... ou bien lui résister de front....

CALVIN.

Rome, souvent habile, ne pouvait l'être assez pour limiter elle-même son pouvoir et pour se montrer tolérante.

DE BÈZE.

Que sait-on? j'y ai souvent pensé... Tiens... la réforme est, je crois, venue bien en son temps, car l'Église de Rome, sous un grand Pape, aurait bien pu se réformer d'elle-même.

CALVIN.

Non, non: il faut qu'elle soit comme elle est, ou qu'elle ne soit pas.

DE BÈZE.

Vois pourtant tout ce qu'elle avait abandonné depuis les Grégoire VII et les Boniface VIII : jamais avait-elle été moins tyrannique qu'à l'époque où vint Luther?

CALVIN.

Elle sentait qu'elle devait céder au mouvement des esprits, mais tu vois aussi qu'elle n'en a pas eu le pouvoir, ou l'a eu trop tard. Maintenant le coup est porté. Pressé par la réforme qui grandit chez les populations raisonneuses du Nord, et miné par le temps, par les abus que favorise l'exaltation des peuples du Midi, le papisme va recevoir un choc dont il ne se relèvera pas.

DE BÈZE.

Je crains bien que la France n'ait beaucoup à souffrir de ces débats : c'est sur son territoire

que la lutte doit avoir lieu; et alors la guerre civile est menaçante.

CALVIN.

Oui... peut-être.

DE BÈZE.

La guerre civile !... Oses-tu envisager de sang-froid cette horrible calamité pour notre patrie ?

CALVIN.

Certes, je l'ose, car c'est de cette épreuve que les nations renaissent brillantes et rajeunies...

DE BÈZE.

J'espère pourtant, moi, que cette crise lui sera épargnée par nos succès.

CALVIN.

Et n'est-ce donc pas pour la France un assez beau rôle que d'être l'arbitre entre l'ordre nouveau et l'ordre ancien. Elle est, pour parler ton langage poétique, une belle conquête que se disputent deux rivaux.

DE BÈZE.

Quelle sagesse humaine pourrait prévoir l'issue d'une entreprise où vont lutter les passions les plus opposées, et où, plus encore que dans les autres affaires de ce monde,

une si grande part doit être laissée au hasard.

CALVIN.

C'est à nous, chefs avancés de la réforme, à combattre pour elle avec toute l'ardeur et la persévérance qui peuvent concourir à son triomphe : elle se présente avec des forces redoutables.

DE BÈZE.

Mais Rome a pour elle l'ignorance, l'habitude, Philippe II et les trésors du Nouveau-Monde.

CALVIN.

Nous avons pour nous ce besoin de nouveautés qui agite tous les esprits, les progrès de la raison, l'imprimerie et l'inquisition.

DE BÈZE.

L'inquisition?... Ah! j'entends.... notre alliée à force d'être notre ennemie.

CALVIN.

Nous avons Elisabeth, l'illégitimité de sa naissance, les crimes de son père et l'effroi que cause à tout bon Anglais la crainte du joug de la France; car l'indépendance de l'Angleterre serait menacée le jour où Marie Stuart réunirait aux lis de France, le lion britannique et le chardon d'Ecosse.

DE BÈZE.

Je sais que nous pouvons compter sur toute la haine de la reine d'Angleterre pour Marie Stuart dont la beauté seule serait déjà un titre à l'inimitié de la jalouse fille d'Anne de Boylen; mais j'avoue que je préfèrerais une victoire qui ne serait pas achetée au prix des secours étrangers : je crains surtout l'Angleterre, qui me paraît souvent aussi redoutable comme alliée que comme ennemie.

CALVIN.

Mais l'Allemagne! mais la Suède! mais le Danemarck! et en France même, outre nos partisans naturels, c'est-à-dire tout ce qui raisonne et souffre, ne comptons-nous pas dans la noblesse d'illustres et de puissans alliés? les Montmorency, les Châtillon...

DE BÈZE.

Quoi? le connétable...

CALVIN.

Non pas lui-même; car, malgré son mécontentement contre la cour et surtout contre les Guises qui l'ont supplanté, ses vieilles idées le dominent encore : ce n'est guère à soixante-quinze ans qu'on change de croyance.

DE BÈZE.

D'ailleurs, sa femme, princesse de Savoie, et catholique encore plus exaltée que lui, suffirait bien pour le retenir.

CALVIN.

Oui, mais ses cinq fils, ses neveux, ils sont à nous : enfin, la cour de Navarre...

DE BÈZE.

Ah ! voilà notre plus riche conquête. Là, tout nous rit, tout nous seconde. Je ne parle pas du faible et timide roi de ce petit Etat encore morcelé par l'Espagne, mais bien de son héroïque épouse Jeanne d'Albret ; mais du jeune prince Henri, du brillant Condé.

CALVIN.

Oui, tous deux seront de grands hommes un jour, et tous deux, par leur position comme par leur caractère, ils doivent nous appartenir. Nés du sang royal, pauvres, vaillans, aventureux, ils ont comme à l'envi l'horreur du repos et l'amour de la gloire.

DE BÈZE.

Et c'est cette activité d'esprit, cette chaleur de jeunesse que l'imprudent cardinal a méconnues et blessées. Leurs espérances cependant sont encore bien éloignées.

CALVIN.

Qui sait ? un seul moment peut rapprocher les Bourbons du trône, et même les y faire monter. La reine mère, l'ambitieuse Catherine, à force d'énerver ses enfans pour être plus sûre de régner en leur place, a, je crois, réussi au-delà de ses espérances. On sait d'ailleurs que depuis que la politique italienne règne à la cour de France, la durée de la vie des princes ne saurait se compter comme celle des autres hommes.

DE BÈZE.

Quoi ! ses propres fils !... Une mère !...

CALVIN.

Elle ou tout autre : quand l'exemple part de si haut, il est facilement suivi ; rappelle-toi la mort subite à Lyon du jeune dauphin, frère aîné de l'époux de Médicis. Et sans aller jusque-là, vois déjà les quatre fils de Henri II. Voluptueux, faibles, efféminés, ils se perdent dans les délices et s'usent dans la mollesse. Le roi régnant lui-même semble n'exister qu'à peine, et l'on ne saurait trop admirer la prévoyante tendresse d'une mère et de deux bons parens qui renferment toute l'existence d'un prince de seize ans, désœuvré et maladif, dans

son amour pour la plus belle princesse de l'Europe.

DE BÈZE.

De la part des Guises, on le conçoit, puisque toute leur influence vient de l'ascendant que leur nièce a su prendre sur le jeune et faible François II; mais Médicis!.. Enfin puisque l'avenir est pour nous, n'aurait-il pas mieux valu l'attendre? N'aurais-tu pas mieux aimé une victoire paisible amenée par le temps et la raison?

CALVIN.

Ce sont là des auxiliaires un peu lents, et nous ne sommes plus maîtres de choisir les nôtres : ce n'est déjà plus avec des doctrines qu'on entraîne les masses; mais par des doctrines habilement mêlées d'intérêts.

DE BÈZE.

Songe que ce sera la première tentative armée faite en France contre le trône.

CALVIN.

Contre le trône, dis-tu? il me semble que c'est des Guises seuls qu'il s'agit.... au moins jusqu'à présent.

DE BÈZE.

Oui, mais ensuite?

CALVIN.

Ensuite... nous verrons...

DE BÈZE.

Et si l'entreprise ne réussissait pas?... L'amour des Français pour leur Roi est puissant encore. Si les conjurés allaient reculer... Si les Guises étaient sur leurs gardes...

CALVIN *baissant la voix.*

Voilà ma seule crainte, et, par malheur, je t'avoue qu'elle n'est pas tout-à-fait sans fondement.

DE BÈZE.

Pourquoi alors ne pas différer?

CALVIN.

Parce qu'il est trop tard pour reculer. Je deviendrais suspect à nos amis les plus ardens si j'entreprenais de les ralentir; le rôle de modérateur n'est pas le nôtre. Comptes-tu pour rien d'avoir engagé nos partisans de manière à ne leur plus permettre la retraite? Vainqueurs ou vaincus, les soldats de l'Evangile auront du moins levé leur bannière et sauront où la reconnaître. Il est quelquefois des revers préférables à des succès.

DE BÈZE.

Mais tant de braves gens, tant d'utiles amis exposés, perdus peut-être....

CALVIN.

C'est le sang des martyrs, Théodore, qui a consacré le triomphe du christianisme : sa régénération peut être également ensanglantée ; mais qui pourrait regretter d'en être l'apôtre, même au risque d'en devenir la victime?

DE BÈZE.

Les apôtres ne s'armaient pas contre le pouvoir, ils mouraient en le servant.

CALVIN.

Ce pouvoir ne leur avait rien promis; la royauté en France a juré de protéger les réformés, et tu vois comme elle a tenu ses sermens.

DE BÈZE.

La violence et l'injustice n'ont jamais légitimé l'injustice et la violence.

CALVIN.

J'espère aussi que nous n'aurons à gémir d'aucun excès... Mais à l'heure où nous parlons, la question se décide. Si nous l'emportons, la victoire sera décisive. Si les réformés

sont vaincus, je les connais, ils reparaîtront avec une énergie nouvelle. Quant à nous, Théodore, qui ne sommes responsables de rien; songeons seulement à profiter de l'événement, et c'est là, mon ami, l'un des motifs de ton voyage.

DE BÈZE.

Peut-on se fier au moins au chef du complot?

CALVIN.

La Renaudie? Oui, je le crois.

DE BÈZE.

J'avouerai qu'il m'avait inspiré quelques craintes.

CALVIN.

Moi-même je l'avais vu d'abord avec un peu d'inquiétude; depuis je l'ai bien observé, et maintenant je suis plus tranquille. Peu importerait sa conviction, pourvu qu'il fût un instrument utile; mais je lui crois tout l'enthousiasme qui donne la force joint à la raison qui sait en régler l'emploi.

DE BÈZE.

Il a été banni de France.

CALVIN.

Il a été réhabilité.

DE BÈZE.

Oui, par un arrêt; mais un arrêt enlève-t-il le crime ?

CALVIN.

Ce crime était celui d'un autre.

DE BÈZE.

Tiens, avouons-le, une funeste prévention s'attache à l'homme repoussé de sa patrie : une mère ne se prive jamais de ses enfans qu'à regret.

CALVIN.

Mais oublies-tu que nous-mêmes...

DE BÈZE.

Nous nous en sommes éloignés librement.

CALVIN.

Oui, pour n'être pas contraints d'en sortir.

DE BÈZE.

Mais, pourrions-nous y rentrer?

CALVIN.

J'espère que nous y rentrerons bientôt...... mais comme il convient à des hommes tels que nous. En attendant, profitons de l'occasion qui nous est donnée d'y préparer ce retour que je ne désire pas moins que toi. Puisque déjà la cour de Nérac nous est ou-

verte, il faut que dans trois mois la réforme descende des princes au peuple, que notre doctrine y soit publiquement prêchée, et que partout des temples s'élèvent sur les débris des églises.

DE BÈZE.

Je ne m'y épargnerai pas, mais l'entreprise est ici moins aisée qu'en Suisse et en Allemagne ; les Français, avec leurs têtes légères, ne sont pas gens maniables ainsi que ces bons Allemands que Luther a façonnés.

CALVIN.

Luther! Son bonheur a été grand de venir avant nous et de jeter la semence en un champ si bien préparé ; il n'a eu qu'à poursuivre la tâche commencée par ses devanciers, Wiclef, Jean Hus, Jérôme de Prague, et qu'à prêcher sa doctrine avec un peu de cette chaleur de parole dont l'art nous est facile, mais qui ne manque pas de faire merveille chez ses compatriotes. Au demeurant, rien à lui, rien de neuf, rien que je lui envie, si ce n'est d'avoir brûlé la bulle du pape qui l'excommuniait, je ne vois rien dans toute sa conduite que n'eût pu faire aussi aisément le moindre écolier de Wittemberg ou de Wei-

mar. Il a cru donner le mouvement quand il le recevait.

DE BÈZE.

Aussi, il ne faudrait pas imiter aujourd'hui, surtout en France, les jongleries et les prétendus miracles de Luther. Il ne faudrait pas s'entretenir, jouer de la flûte avec les anges, et jeter, comme il l'a fait, son écritoire à la tête du diable.

CALVIN.

Non, en effet, il vaut mieux la garder pour écrire contre le pape.

DE BÈZE.

Cependant vois combien ces Allemands sont bonnes gens; n'ont-ils pas encadré cette fameuse tache d'encre qu'ils montrent avec respect, et pour laquelle ils ont plus de vénération qu'ils n'en avaient jadis pour les images de tous leurs saints.

CALVIN.

Que veux-tu? voilà le peuple; il lui faut une idole, et, à quelques nuances près, il se ressemble un peu partout : c'est aux gens supérieurs à profiter de ses faiblesses. Va donc, mon cher Théodore, mais surtout sois prudent.

Garde-toi, je ne saurais trop te le répéter, d'effrayer d'abord les esprits par des discussions subtiles de la présence réelle et de la transsubstantiation ou de la consubstantiation. J'ai besoin d'ailleurs de réfléchir encore à tout cela. Avant de réédifier il faut avoir détruit. Attaquons-nous droit à l'autorité. Anéantissons celle des papes, celle même des conciles généraux. Plus d'évêques, plus de prêtres, plus de vœux que ceux du baptême, plus de sacremens que ceux du baptême et de la cène; et même établissons bien qu'ils ne sont pas nécessaires au salut. Surtout, à bas la messe! ce doit être là le mot de ralliement de tous les fidèles nouveaux. Du reste, mon cher Théodore, ne nous mêlons pas, au moins en apparence, dans les affaires temporelles des monarques; laissons faire au temps et à nos principes, ils amèneront bientôt, par la force des choses, des résultats dont les esprits seraient épouvantés si on les leur proposait de front. Le despotisme spirituel une fois détruit, le despotisme temporel s'évanouit de lui-même; alors se rompt la double chaîne formée par les papes et les rois, et s'établit cette belle et vaste communauté républicaine

qui seule commencera l'affranchissement du genre humain.

DE BÈZE.

Oui certes, de pareilles idées doivent être présentées avec ménagement, car je l'avoue, leur réunion m'étonne moi-même.

CALVIN.

Homme timide! qui veux bien les doctrines et n'oses pas en prévoir les suites! Tu ressembles à ce peureux de Melanchton qui reculait toujours de deux pas quand il en avait fait un en avant.

DE BÈZE.

J'accepte la comparaison, car nul ne réunit plus de conscience à plus de lumières; et combien de fois sa sagesse n'a-t-elle pas tempéré la fougue de Luther!

CALVIN.

J'en conviens, mais je le répète, Melanchton ni Luther ne sont plus de ce temps-ci : l'esprit d'examen fait des progrès dont je commence à être surpris moi-même; il faut donc la sévérité la plus grande pour maintenir l'uniformité de la doctrine. Tu vois que j'ai été obligé de laisser brûler Servet qui attaquait la trinité, de poursuivre Bolsec pour ses doctri-

nes sur la prédestination, et Gentilis pour son hérésie. Ces exemples étaient, je crois, nécessaires; mais tu sens les devoirs qu'ils nous imposent. Humilité, pauvreté, chasteté; voilà les vertus que nous devons toujours enseigner et dont nous devons dès-lors être les modèles.

DE BÈZE.

Il me semble que nous n'avons guère de reproches à nous faire, au moins pour ce qui est de la pauvreté. Car sans ton frère le relieur de livres, qui m'a prêté l'argent nécessaire pour me mettre en route, je ne sais comment j'aurais fait mon voyage. Nous ne mériterons jamais non plus le reproche qu'on a adressé aux principaux personnages de la réforme, d'avoir fait la guerre contre Rome comme les Grecs contre Troie.

CALVIN.

Aussi tu vois que j'ai relevé dans mon traité *de Scandalis* l'abus du mariage de Henri VIII avec Anne de Boylen, et celui de Luther avec Catherine de Bora.

DE BÈZE.

Nous étions libres, nous, puisque jamais aucun vœu ne nous avait liés.

CALVIN.

Et encore aurions-nous mieux fait peut-être de garder le célibat. Quant à moi, je l'ai reconnu trop tard, mais j'aurai du moins vécu dix ans seul et sans distraction.

DE BÈZE.

Moi, à qui le ciel a donné une épouse chérie, je le prie de me la conserver ; bien plus, je la regarde comme mon bon ange, car je ne saurais oublier que c'est du jour où je m'unis à elle, que je m'affranchis du joug de la papauté. Ne dois-je donc pas voir là une inspiration céleste ?

CALVIN.

Soit donc ; mais je n'ai jamais pensé que l'exemple du mariage fût un des plus nécessaires à donner ; car il sera certainement le premier et le plus facilement suivi. Mon cher Théodore, un mot d'avis encore. Mettons dans nos discours et dans nos écrits un peu plus de cette modération qui nous a manqué à l'un comme à l'autre, surtout à moi ; ayons un peu moins de cette acreté, de cette hauteur dédaigneuse dont je t'ai, peut-être, donné le premier l'exemple ; mais tu n'es pas, comme moi, abîmé de souffrances, aigri par

les douleurs d'un corps usé dans les veilles et les travaux; tu n'as pas été, comme moi, en butte à l'injustice et à la persécution. Le culte des muses qui a occupé tes premières années, doit avoir poli tes mœurs comme ton langage.

DE BÈZE.

Oui, plus que jamais, il faut que je m'en souvienne dans l'heureux pays où je vais, et sous le beau ciel du Béarn, où, il faut parler une langue qui ne paraisse pas trop rude et trop nouvelle aux heureux habitans de ces contrées.

CALVIN.

Mais le temps s'écoule. Voici l'heure où je dois me rendre à ma chaire de théologie; il faut nous séparer. Ayons du courage l'un pour l'autre; songeons que notre vie n'est plus à nous, qu'elle appartient à la noble cause que nous défendons.

DE BÈZE.

Adieu donc, mon cher Jean; je te confie tout ce que j'ai de plus précieux, ma femme et mes manuscrits.

CALVIN.

Adieu, mon cher Théodore! (*Il lui prend la main avec affection*, *et reste un moment pen-*

sif.) J'oubliais.... Il est plus important peut-être qu'on ne croit pour l'intelligence, pour le succès d'un système nouveau, qu'il soit en quelque sorte personnifié par le nom de celui qui en est l'auteur ou le premier apôtre. La doctrine de Luther est devenue le luthéranisme : peut-être, faudrait-il que la nôtre eût aussi son nom.

DE BÈZE.

Alors, elle serait naturellement appelée le Cal.....

CALVIN.

Je te laisse juge de ce qu'il peut convenir de faire; mais, je te le répète, détruisons du luthéranisme jusqu'à son nom.

DE BÈZE.

Je te comprends, mon ami, et tu seras satisfait : adieu donc enfin.

CALVIN.

Adieu ! Nous nous reverrons, j'espère ! mais embrassons-nous comme si c'était pour la dernière fois.... ici-bas....

PARIS.

PARIS.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PONT SAINT-MICHEL.

UN RASSEMBLEMENT.

Le peuple est réuni autour d'un poteau sur lequel est affiché un placard.

UN BOURGEOIS.

Quoi ! personne parmi nous ne pourra lire ce qui est écrit là-haut ?

UN DEUXIÈME BOURGEOIS.

Mais vous, maître Daillier, qui êtes syndic de la communauté des fripiers et marguillier de Saint-Barthélemy, vous devez savoir lire.

JEAN DAILLIER.

Comment ! si je sais lire ?

PREMIER BOURGEOIS.

Oui, l'enseigne de sa boutique : *A la Rose-Blanche.*

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Eh bien ! dites-nous ce qu'il y a là.

JEAN DAILLIER.

Très-aisément..... Mais on place aujourd'hui les placards si haut... Oui... mais non... je ne peux rien distinguer.

UN HOMME DU PEUPLE.

Eh bien ! nous allons vous élever sur nos épaules.

JEAN DAILLIER.

Non, mes amis, j'y songe maintenant, on m'attend à la porte Bussy, et ce sera pour une autre fois.

Il s'en va.

LA FOULE.

Oh ! oh ! oh !

Passe le père Hourdez, moine Bernardin.

UNE VOIX.

Oh ! un moine, un moine !

PLUSIEURS VOIX.

Adressons-nous à lui.

UN HOMME DU PEUPLE.

Holà ! mon père, pourriez-vous nous lire le placard que voici ?

LE MOINE HOURDEZ.

Impossible, mes enfans, je suis trop pressé maintenant.

L'HOMME DU PEUPLE.

C'est dommage, car on dit que c'est intéressant, qu'il s'agit d'hérétiques, du conseiller Dubourg....

HOURDEZ.

D'hérétiques, dites-vous ?.... Eh bien..... voyons.

PLUSIEURS VOIX.

Place, place ; le père va nous lire le placard.

LE PÈRE HOURDEZ *lisant.*

Condamnation à mort du conseiller Anne Dubourg.

UNE VOIX.

Ah! c'est la condamnation de ce pauvre M. Dubourg.... Ainsi ils ont mis l'affiche après l'exécution.

UNE AUTRE VOIX.

Apparemment..... c'est la première fois qu'on fait ainsi ; c'est singulier.

UN BOURGEOIS.

Lisez toujours, père, s'il vous plaît.

HOURDEZ.

Oui mes enfans, très-volontiers. (*Lisant.*)

« Vu par la Cour le procès criminel et
» extraordinaire fait à l'encontre de Me *Anne*
» *Dubourg*, conseiller du roi en ladite Cour,
» accusé du crime d'hérésie.

» Il sera dit que ladite Cour a déclaré et
» déclare ledit *Dubourg* actaint et convaincu
» du crime d'hérésie plus à plain mentionné au
» procès criminel contre lui faict, et que héré-
» tique, sacramentaire, pertinax et obstiné l'a
» condamné et condamne à être pendu et
» guindé à une potence qui sera mise et
» plantée en la place de Grève, devant l'hôtel
» de cette ville de Paris, au lieu le plus com-
» mode, au-dessous de laquelle sera faict un
» feu dans lequel ledit *Dubourg* sera gecté,
» ars, brûlé et consumé en cendres, et a dé-
» claré et déclare tous et chacun ses biens es-
» tant en pays où confiscation a lieu acquis et
» confisqués suivant les édits et ordonnances
» du roi.

De Thou.

Barthélemy.

UNE VOIX.

Quelle horreur !

HOURDEZ.

A merveille.

UNE AUTRE VOIX.

Mais ce n'est pas tout, continuez à lire.

HOURDEZ.

« Prononcé audit Dubourg pour ce fait venir
» en la chapelle de la Conciergerie du Palais,
» et exécuté le 23me jour de décembre 1559.

» A été retenu et réservé *in mente curiæ* que
» ledict *Dubourg* ne sentira aucunement le
» feu, et que, auparavant que le feu soit al-
» lumé et qu'il soit gecté dedans, sera es-
» tranglé, et que néantmoings, où il voudrait
» dogmatiser et tenir aulcuns mauvès propos,
» sera bâillonné pour obvier au scandale du
» peuple.

» Signé *Barthélemy*. »

Le père Hourdez s'éloigne.

Vraiment, ils lui ont fait là une belle grâce de le pendre avant de le brûler! — Voyez ce que c'est que d'avoir des protections. — Ces messieurs ont eu des égards pour leur con-

frère. — Chut ! ne disons rien du Parlement. — Et pourquoi donc ça ? Il est bien clair qu'il a peur de nous, puisqu'il n'a pas seulement osé faire mettre l'affiche. — Voyez-vous encore la malice : n'avaient-ils pas fait dresser cinq ou six autres potences par la ville pour nous dérouter. — Si l'on m'en croyait, ces préparatifs-là ne seraient pas perdus, et je sais bien qui j'y mettrais, moi, à ces potences. — Chut, chut ! — Avec tout cela ils n'ont pu lui arracher un mot de plainte. — On dit qu'on a voulu lui donner pour confesseur le curé de Saint-Barthélemy ; qu'il a répondu doucement à ses exhortations, mais n'en a tenu nul compte. — Le nom de Barthélemy est malheureux, c'est encore un *Barthélemy* qui a signé l'arrêt. — Ce brave monsieur de Thou, comment se trouve-t-il là ? — Voilà comme ils sont, ces messieurs ; ils font les fiers sur leur siége, envers les pauvres diables ; mais vienne un ordre de la Cour, ils feront brûler leur père. — Ah ! ils ne sont pas tous si méchans ; c'est cet ignorant *Gilles Lemaître* et ce libertin *Minard* qui ont conduit l'affaire. — Aussi ce Minard a-t-il eu ce qu'il méritait. — Oui, une bonne pistolade dans la tête. — M. Dubourg lui

avait bien prédit, que ça lui tournerait à mal.— Je l'ai vu, moi, ce pauvre M. *Dubourg*, lorsque *Montgomery* et ses Ecossais le menaient à la Bastille. — C'était là une triste commission pour ce brave *Montgomery*, qui en avait l'air tout pantois. — Moi, je l'ai vu, M. *Dubourg*, au moment où on le menait en Grève dans le tombereau. — Et moi aussi. — Il a chanté, dit-on, sur toute la route des cantiques en français en forme de prière. — En français.... il était donc de la religion? — Non pas; il y en a bien d'autres à présent qui font comme lui sans être hérétiques. — Et qui n'en font pas plus mal. — Ah! tout cela n'a guère porté bonheur à notre pauvre roi *Henri;* voyez, il est mort dix-huit jours après l'arrestation. — Et ne remarquez-vous pas qu'il a été tué par ce même *Montgomery* qui avait arrêté M. *Dubourg?*— En effet, c'est singulier. — Je crains bien aussi que cette exécution ne porte malheur à notre belle princesse Elisabeth, qu'on mariait pendant ce temps-là. — Par saint Denis! je le crois bien, elle a épousé le roi d'Espagne. — Et notre bon petit roi François, voilà un mauvais commencement de règne. — Ah! s'il avait

été le maître, il aurait fait grâce à M. Dubourg. — Mais aussi le moyen qu'il ait une volonté entre les Lorrains et le Parlement ! — Voulez-vous m'en croire ?... il faut déchirer cet arrêt. — Oui, oui, il faut déchirer l'arrêt. — Je m'en charge, moi, si l'on veut me hausser.

On élève sur les épaules un jeune garçon qui arrache l'imprimé.

Bravo! bravo!

Arrive un clerc du Palais en courant.

LE CLERC.

Gare! gare! voilà les archers qui viennent par ici.....

UN MARCHAND.

Les archers? Eh bien! qu'est-ce que ça me fait à moi?

UN BOURGEOIS.

Et moi donc, j'en ai bien peur!

LE CLERC.

Tenez, tenez, les voici; sauve qui peut!

Tout le monde s'enfuit. Arrivent des soldats.

LE CAPITAINE.

Sist, sist, les voilà tous envolés. Holà! un homme au coin de cette place, auprès de

cette statue de la Vierge, et un autre devant cette image de saint Christophe. Vous forcerez tous ceux qui passeront à s'agenouiller et à prier. Remarquez bien ceux qui hésiteraient : s'ils persistent, arrêtez-les, car ce sont assurément des hérétiques. Peut-être ainsi parviendrons-nous à arrêter l'assassin du président. Vous savez, camarades, qu'il y a cent livres de récompense.

Il s'éloigne.

PREMIER SOLDAT.

En vérité, c'est une drôle d'idée qu'on a eue de nous planter là pour faire saluer ces images, nous autres Suisses et luthériens.

DEUXIÈME SOLDAT.

Oui, mais nous sommes soldats avant tout, et puisque c'est la consigne... Tu as entendu d'ailleurs qu'il y a cent livres de récompense.

PREMIER SOLDAT.

C'est là ce qui rassure ma conscience. Aussi tu vas voir.

Arrive un Médecin à cheval.

PREMIER SOLDAT.

Oh! oh! docteur, à pied et vite!

LE MÉDECIN.

Et pourquoi ?

DEUXIÈME SOLDAT.

On vous le dira.

LE MÉDECIN.

Mais encore, pourrait-on savoir pourquoi ?....

PREMIER SOLDAT.

Allons, que de façons ! A pied, vous dis-je !

Il saisit la bride du cheval.

LE MÉDECIN.

Vous vous y prenez de si bonne grâce... Je suis médecin, ne le voyez-vous pas ? et je vais voir un malade.

TROISIÈME SOLDAT.

Eh bien ! ton malade attendra. Vite, à genoux, et une prière à cette image !

Le médecin s'incline, prie et remonte sur son cheval. Arrive un Conseiller sur une mule.

UN SOLDAT.

A pied !

LE CONSEILLER.

Pourquoi ?

LE SOLDAT.

Par ordre du lieutenant criminel.

Lui montrant les images.

LE CONSEILLER.

Ah! je sais... Mais je suis Nicolas *Gayant*, conseiller au Parlement... Je vais au Palais.

LE SOLDAT.

Conseiller au Parlement? Passez.

L'avocat Avenelles, à pied, en robe, un sac à la main.

UN SOLDAT.

A genoux!

AVENELLES.

Je vais chez moi.

LE SOLDAT.

Où cela?

AVENELLES.

Rue des Marmousets.

LE SOLDAT.

D'où venez-vous?

AVENELLES.

De chez mon rapporteur dans un procès que je plaide en Parlement.

LE SOLDAT.

Le Parlement... le Parlement... Si on les en

croyait, ils seraient tous du Parlement... A genoux !

AVENELLES.

Mais, Messieurs, je suis attendu par une personne de considération, par le grand-inquisiteur de la foi.

LE CAPITAINE *survenant.*

Ah ! M. Democharès... très-bien... passez.

Des valets, des crocheteurs, des enfans viennent allumer des cierges devant des statues qui sont aux coins de la place. A leur côté pend une large bourse de cuir qu'ils tendent aux passans.

PREMIER QUÊTEUR.

Maintenant que les soldats sont arrivés, nous ne risquons rien de demander pour nos chandelles, les passans ne manqueront pas de donner, sans quoi...

DEUXIÈME QUÊTEUR.

D'ailleurs, nous sommes en nombre. Hier nous avons été battus; mais aujourd'hui nous nous vengerons, et le premier qui résistera...

UN MARCHAND *sur sa porte.*

Voilà qui est fort bien, mes bons amis; mais je ne sais comment cela se fait, depuis que

nous avons mis sur ce pont tant de statues et de chandelles, il n'y passe plus personne. J'ai pour ma part, comme vous pouvez voir, une assez grosse et belle image de saint Pancrace mon patron, et pourtant à peine est-il entré une ame dans ma boutique depuis deux jours.

PREMIER QUÊTEUR.

Eh bien! mettez quelques cierges de plus.

DEUXIÈME QUÊTEUR.

Comment! il ne passe plus personne! Que dit donc là ce vieux fou? Hier j'ai gagné dans ma journée ces deux beaux testons tout neufs.

TROISIÈME QUÊTEUR.

Et moi, vois donc mon épargne-mailles.... pleine de douzains jusqu'aux cordons!

LE MARCHAND.

Cela prouverait que votre métier vaut mieux que le mien par ce temps-ci.

DEUXIÈME QUÊTEUR.

M. le Cardinal a eu une bien bonne idée en faisant placer toutes ces images; au moins on peut distinguer son monde et reconnaître tout de suite un hérétique.

TROISIÈME QUÊTEUR.

Et les pauvres gens peuvent gagner leur vie.

Une troupe de femmes vient en chantant des hymnes et des psaumes. Arrive LIGNIÈRES qui passe furtivement de l'autre côté du pont.

PREMIER QUÊTEUR.

Pour la Sainte-Vierge, s'il vous plaît?

LIGNIÈRES.

Laissez-moi aller mon chemin, mon ami.

LE QUÊTEUR.

Pour saint Christophe, mon cher Monsieur?

LIGNIÈRES.

Je vous prie de me laisser en paix.

LE QUÈTEUR *l'arrêtant par l'habit.*

Pour la Sainte-Vierge, je vous dis? Ne voyez-vous pas ces cierges que nous allumons en son honneur?

LIGNIÈRES.

Eh bien! éteignez-les.

LE QUÊTEUR.

Ce propos sent l'hérésie.

Il arrête plus fortement Lignières.

LIGNIÈRES.

Or ça, je t'ai dit, maraud, de me laisser aller. Si tu n'en fais rien, il t'arrivera mal.

LE QUÊTEUR.

Je ne vous crains pas.

Il continue d'arrêter Lignières, qui enfin impatienté lui donne un soufflet et le renverse à terre.

LE QUÊTEUR.

Au voleur! à l'assassin! au meurtre!

DEUXIÈME QUÊTEUR.

Au meurtre! au voleur.... qu'est-ce que c'est?

TROISIÈME QUÊTEUR.

C'est un hérétique qui a blasphémé contre la Sainte-Vierge et les bienheureux saints du paradis.

PREMIER QUÊTEUR.

Et qui bat un bon catholique parce qu'il quête en leur honneur.

PLUSIEURS VOIX.

Au parpaillot! à l'hérétique!

TOUS.

A l'eau! à l'eau! à l'eau!..

La garde accourt.

LE CAPITAINE.

Eh bien! qu'y a-t-il donc?

DEUXIÈME QUÊTEUR *ôtant son bonnet.*

C'est un homme qui a tenu des propos contre monsieur saint Christophe.

TROISIÈME QUÊTEUR.

Et contre la bienheureuse sainte Marie.

LIGNIÈRES.

Monsieur l'officier, ne croyez pas un mot de ce qu'ils disent.

DEUXIÈME QUÊTEUR.

Si c'était l'assassin du président!

PREMIER QUÊTEUR.

Ce doit être lui, il a frappé trop fort.

TROISIÈME QUÊTEUR.

C'est lui, c'est l'assassin du président.

TOUS.

A l'eau! à l'eau! à l'eau!

LIGNIÈRES.

Monsieur le capitaine, je me mets sous votre protection.

TOUS.

A l'eau! à l'eau!

LIGNIÈRES.

Veuillez me faire conduire à monsieur de Braguelone.

LE CAPITAINE *s'adressant à la foule.*

Il demande à être conduit à monsieur le lieutenant criminel; je ne puis le lui refuser.

QUELQUES VOIX.

Diable! c'est dommage.

D'AUTRES VOIX.

Oui, c'est dommage, la rivière est belle et large en cet endroit.

UNE VOIX.

C'est juste cependant, Messieurs.

DEUXIÈME QUÊTEUR.

Du tout, il nous a frappés; c'est à nous de nous faire justice.

PREMIER QUÊTEUR.

C'est-à-dire qu'il m'a frappé, moi.

UNE VOIX.

N'importe, c'est notre offense à tous, et il faut la venger.

D'AUTRES VOIX.

Messieurs, prenez-y garde...

Pendant qu'ils se disputent, la garde emmène Lignières. Arrive La Renaudie enveloppé dans son manteau.

UN QUÊTEUR.

Pour la Sainte-bonne-Vierge, mon bon Seigneur?

LA RENAUDIE.

Va te promener.

LE QUÊTEUR.

Que dites-vous là, camarade? Il me semble...

LA RENAUDIE *sortant de sa rêverie et se voyant entouré.*

Rien, mon ami! rien du tout... Je disais seulement que j'allais me promener.

LE QUÊTEUR.

J'avais cru entendre autre chose. (*La Renaudie lui donne quelque monnaie*). Bien cela, mais ce n'est pas tout.

LA RENAUDIE.

Quoi donc encore?

LE QUÊTEUR.

Pour me prouver que je m'étais trompé et que vous êtes des bons, vous allez, s'il vous plaît, faire une prière devant cette statue.

LA RENAUDIE.

Comment! en pleine rue?

LE QUÊTEUR.

Et pourquoi non?

LA RENAUDIE.

A genoux?

LE QUÊTEUR.

Sans doute.

LA RENAUDIE *à genoux, et parlant à voix basse comme s'il priait.*

« Pardonne-moi, mon Dieu, la faiblesse de l'action que je commets, en me prosternant devant des images terrestres, indignes de ton culte et de toi; mais tu sais que c'est pour mieux accomplir un grand dessein que tu m'as sans doute inspiré. Fais que je réussisse dans cette sainte entreprise et que ton nom soit béni.....

UN HOMME DU PEUPLE.

A la bonne heure, au moins, en voilà un qui y met le temps et qui fait les choses en conscience.

LA RENAUDIE, *continuant.*

« Donne-moi, mon Dieu, les moyens de te venger de tous ces marauds en robe, en soutane, en pourpoint, en sarrau; fais surtout que je puisse un jour traiter comme ils le méritent tous ces drôles....

UN QUÊTEUR.

Voici assurément un brave homme.

STUART, Ecossais, arrive en désordre.

UN SOLDAT.

Ce gaillard-là a l'air bien effaré; s'il ne

portait un aussi riche costume, on pourrait croire... Mais nous allons voir... (*à Stuart*) à genoux, camarade! (*Stuart le regarde d'un air étonné et sans comprendre.*) A genoux, vous dis-je!

LA RENAUDIE, *toujours agenouillé, parlant à Stuart en écossais.*

Mets-toi à genoux sur-le-champ.

STUART.

Ah! c'est vous, M. de la Renaudie!

Il s'agenouille auprès de lui.

LA RENAUDIE.

Que viens-tu faire ici, imprudent?

STUART.

Après avoir expédié le Robin, j'avais trouvé pendant quelque temps où me cacher; mais les derniers édits m'ont chassé, et je cherche à sortir de Paris.

LA RENAUDIE.

Tu as frappé là, camarade, un méchant coup et qui peut nous embarrasser fort.

STUART.

Que voulez-vous? j'aurais craint qu'un autre ne lui donnât son compte avant moi.

LA RENAUDIE.

Enfin c'est fait et il faut songer à te tirer

de là; mais en prenant par ce pont pour te sauver, tu es venu te jeter dans la gueule du loup. Ecoute-moi bien pourtant et fais exactement ce que je te dirai.... Marmotte d'abord des prières... Bien... Cache ta pistole qui se voit... L'air plus recueilli... C'est cela... quand je me lèverai, lève-toi; je prendrai à gauche, prends à droite au bas du pont Saint-Michel, descends en longeant la rivière jusqu'à la tour de Nesle. Tu traverseras sur le pont de bois le petit bras de la Seine, puis, si tu ne peux gagner la campagne, rentre par la porte de Bussy, et tu passeras la nuit rue des Marais, dans la maison de Levicomte.

UN SOLDAT.

Que racontent-ils là dans leur jargon? Ces deux hommes se parlent de bien près.

Il va vers le capitaine, mais aussitôt on bat le rappel, les soldats se réunissent en rang. La Renaudie et Stuart se lèvent. Ils sortent chacun de leur côté.

SCÈNE II.

La maison de l'avocat Avenelles, rue des Marmousets.

AVENELLES.

Quoi! vous êtes bien sûr de cela, et il se décide à se mettre à votre tête!

LA RENAUDIE.

Oui, mon cher hôte, et, si vous en doutez, il ne tiendra qu'à vous de le savoir de lui-même, car il sera à Paris dans peu.

AVENELLES.

A Paris?

LA RENAUDIE.

Dans cette maison même.

AVENELLES.

Chez moi, Dieu! Grand Dieu! quel honneur!

LA RENAUDIE.

Il ne pouvait être plus en sûreté que chez vous; un de mes plus vieux amis, homme considéré dans son quartier, et l'un des plus

chauds partisans de la réforme, n'est-ce pas ?

AVENELLES.

Ah ! sans doute, sans doute. Et quand doit-il arriver ?

LA RENAUDIE.

Je suis étonné et même un peu inquiet de ne pas le trouver ici.

AVENELLES.

Et vous dites que le complot ne peut manquer ; que vous êtes en forces ?

LA RENAUDIE.

Le 15 de ce mois au plus tard nous devons être réunis autour du château de Blois, au nombre de près de trois mille gentilshommes, sans parler de tous les vassaux que nous aurons mis sur pied. Nous demandons au Roi de nous livrer le Cardinal de Lorraine et son frère le duc François ; nous demandons le libre exercice de la religion réformée.....

AVENELLES.

Et si le Roi refuse ?

LA RENAUDIE.

Si le Roi refuse...... alors nous verrons ce que nous aurons à faire.

AVENELLES.

Oh! oh! voici qui est grave.... Toutes vos mesures sont-elles bien prises au moins, car je ne voudrais pas risquer mon cou; je suis avocat et non conjurateur.

LA RENAUDIE.

Ne craignez rien; nos dispositions sont sûres. Depuis deux ans que je suis occupé de ce projet, voyez si rien a transpiré : nous sommes tous enchaînés par des liens trop puissans, notre conviction religieuse et l'intérêt de notre vengeance.

AVENELLES.

Quant à moi, j'avoue que ma croyance ne me pousse pas à des entreprises si hardies; je suis la doctrine de Calvin, c'est vrai, mais je n'ai pas l'ambition d'en être martyr.

LA RENAUDIE.

On dirait presque que vous regrettez d'avoir reçu cette confidence.

AVENELLES.

Non, mon Dieu! seulement je trouve un tel secret pesant.

LA RENAUDIE.

Me feriez-vous repentir de vous l'avoir confié?

AVENELLES.

En conscience, le mérite n'en est pas grand à vous, car vous ne pouviez guère faire autrement. A voir dans ma maison, autrefois si paisible, toutes ces allées et venues, tous ces personnages mystérieux, j'avais bien compris qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, et je crois bien que vous ne vous seriez pas ouvert à moi si vous aviez pu vous en dispenser.

LA RENAUDIE.

Quoi! vous pourriez imaginer...

AVENELLES.

Soyez tranquille, cependant; votre secret sera gardé.

LA RENAUDIE.

Je n'en doute pas... mais votre femme...

AVENELLES.

Ma femme ne doit rien savoir que ce que nous ne pouvons l'empêcher de deviner, et, à cet égard, je vous avouerai qu'elle a une grande pénétration. C'est une personne de grand esprit, et on la prendrait presque pour une dame de qualité : quoique jeune pourtant, elle est discrète, et vous pouvez compter sur elle.

LA RENAUDIE.

Aussi n'est-ce pas encore elle qui m'inquiète le plus, mais bien ce moine que je vois si souvent ici.

AVENELLES.

Qui? frère Hourdez... son directeur?... Oh non! c'est un bon homme tout-à-fait sans conséquence.

LA RENAUDIE.

Tenez, franchement et de toutes manières, j'aimerais mieux, à votre place, que ma femme eût un directeur moins jeune.

AVENELLES.

Elle ne me gêne pas sur le fait de la religion, et je suis convenu de lui laisser la même liberté.

LA RENAUDIE.

Il y a bien aussi le petit Girot, votre clerc, qui ne plaît guère.

AVENELLES.

Que voulez-vous? l'éloigner, le congédier! ce serait pour faire naître des soupçons.

LA RENAUDIE.

J'en conviens; mais ne croyez-vous pas bon de faire à dame Jacqueline quelques recom-

mandations avant de sortir, car, sans doute, vous venez aujourd'hui à l'assemblée, n'est-ce pas ?

AVENELLES.

Oui... j'espère... si mes affaires me le permettent; mais appelons toujours ma femme... Jacqueline... Jacqueline! (*Entre dame Avenelles.*) Ma chère Jacqueline, il se pourrait qu'il vînt en notre absence une personne...

LA RENAUDIE.

Deux peut-être.

AVENELLES.

Une ou deux personnes demander monsieur... monsieur... Sous quel nom vous demandera-t-on ?

LA RENAUDIE.

Sous un nom qui m'appartient, celui de Laforêt.

AVENELLES.

M. Laforêt. Je vous prie donc, ma chère femme, d'avoir les plus grands égards pour eux... surtout pour celui... Comment le nommez-vous ?

LA RENAUDIE.

Maître Louis.

AVENELLES.

Pour maître Louis.... Mais vous reconnaîtrez bien celui des deux qui a le plus de droits à être bien traité... Surtout les plus grands égards, Jacqueline; vous entendez.

LA RENAUDIE.

L'un des deux est de petite taille, bien fait, l'œil vif et l'air un peu moqueur. Il doit être, je crois, vêtu de noir: l'autre est plus grand et plus déterminé; mais nous en avons dit assez pour la pénétrante dame Avenelles: je n'ajoute qu'un mot, c'est qu'elle n'aura pas à se repentir de sa complaisance pour ces étrangers et pour moi.

Ils sortent.

DAME AVENELLES.

Quel mystère! quel mouvement! Que veut dire tout ceci? les plus grands égards... surtout pour l'un d'eux. Ce sont donc gens bien considérables... Mais je m'y connais, et je ne tarderai pas à savoir ce qui en est... Pourvu que mon mari ne se compromette pas... Est-il instruit de tout?... S'il l'est, pourquoi ne le suis-je pas aussi?... Au reste, je le serai quand je voudrai... Quels peu-

vent être ces étrangers ?... Petite taille.... l'œil vif... l'air moqueur... Celui-là me plaît à l'avance... Qu'ai-je dit ? quelle mauvaise pensée me vient là... Vite, demandons-en pardon à Dieu.... (*elle fait un signe de croix et marmotte une prière*). Et le père Hourdez qui soupe ce soir avec nous... Quelle contrariété... Si je pouvais lui faire dire de ne pas venir... Il est bien tard maintenant, où le trouver? Depuis quelque temps sa présence me fatigue et m'ennuie. Je voudrais bien le congédier. Mais là.... doucement.... Il m'a confessée s' long-temps.... Allons rêver à tout ceci et faire les dispositions nécessaires pour recevoir nos nouveaux hôtes.

SCÈNE III.

L'ÉGLISE DE SAINT-LEUFROY.

MAITRE LOUIS, en habit noir et petit manteau; MALIGNY, même costume.

MAITRE LOUIS.

Ouf! je suis tout essoufflé. Eh bien! Maligny, arriverons-nous enfin? Je commence vraiment à être las. Je ne sais quelle promenade tu m'as fait faire, mais il me semble que nous devrions avoir déjà traversé Paris de bout en bout.

MALIGNY.

Oui, je conviens que nous avons peut-être fait un peu de chemin de trop, mais on nous a tant regardés à cette porte Montmartre... J'ai craint un moment que notre déguisement ne nous cachât pas assez, surtout vous, mon cher maître, qui en conscience avez l'air un peu trop guerrier, et le teint trop brun pour un étudiant en droit.

MAITRE LOUIS.

En effet, je me sens mal à mon aise sous cet habit; il me semble qu'un bon haubert de Milan me va mieux, et est plus léger.

MALIGNY.

Surtout quand on a un bon cheval pour le porter, car maître Louis n'est guère dans l'usage d'aller à pied.

MAITRE LOUIS.

Moi, un Basque! un chamois des montagnes!

MALIGNY.

Un chamois des montagnes peut, comme vous voyez, trouver bien rude le pavé des villes. Quant à celle-ci, je conviens qu'elle est longue et s'augmente étrangement; mais on peut se reposer un instant sur le banc qui est sous le porche de cette église: c'est, je crois, celle de Saint-Leufroy.

MAITRE LOUIS.

Savez-vous, monsieur l'habile homme qui vous vantiez de bien connaître Paris, que votre science est un peu en défaut; car assurément vous ne nous avez pas conduit par le plus court.

MALIGNY.

Je puis vous le dire à présent, mais c'est que nous étions suivis.

MAITRE LOUIS.

Vive Dieu! crois-tu donc que je ne m'en sois pas bien aperçu?

MALIGNY.

Et vous étiez de cette tranquillité?

MAITRE LOUIS.

Ma foi! c'est que, dans le danger, la crainte est un mauvais conseiller.

MALIGNY.

Et depuis quand avez-vous perdu de vue ces curieux?

MAITRE LOUIS.

Depuis le bout des halles à peu près.

MALIGNY.

Voilà donc pourquoi vous étiez si pressé de vous jeter dans la foule qui regardait ce pauvre diable exposé sur la place du Pilori?

MAITRE LOUIS.

Apparemment ce n'est pas pour le plaisir de voir pendre un homme de plus; c'est un passe-temps qu'on a plus souvent qu'on ne veut dans ce temps-ci. Mais me voilà reposé;

je crois que nous ferons bien de reprendre notre course.

MALIGNY.

Marchons donc : cependant, pour n'être plus exposés à perdre nos pas, je veux demander la route.

UN PAUVRE.

Mes bons seigneurs, faites la charité à un ancien soldat estropié à la guerre.

MAITRE LOUIS.

Un ancien soldat ? Tiens, mon garçon.

Il lui donne un teston.

LE PAUVRE.

Dieu vous bénisse, mon bon seigneur!

Il fait le signe de la croix.

MALIGNY.

Eh! justement... voilà... Dis-moi... l'homme... sais-tu quel est le chemin le plus court pour aller rue des Marmousets ?

LE PAUVRE *le regardant fixement.*

Est-ce bien le plus court que vous demandez ?

MALIGNY.

Sans doute.

LE PAUVRE.

Alors, vous allez prendre le Pont-au-Change, où vous arriverez en traversant le Châtelet par cette arcade, au bout de laquelle vous trouverez un corps-de-garde d'archers étrangers.

MALIGNY.

Fort bien; mais n'y a-t-il pas encore un autre chemin?

LE PAUVRE.

Vous voyez bien que je n'avais pas tort de vous demander si c'était par le plus court que vous vouliez aller. Ah! maintenant si vous prenez à droite, vous trouverez devant vous le pont aux Meuniers; vous donnerez chacun un double à l'homme qui le garde, vous descendrez dans la partie intérieure du Palais, vous arriverez dans la cour principale par une allée sombre, qui vous conduira en face de l'église de la Sainte-Chapelle, puis après avoir traversé l'arcade de Saint-Barthélemy, vous verrez devant vous la rue de la Verrerie qui vous mène droit à la rue des Marmousets.

MALIGNY *regardant le prince.*

Tout cela est fort clair, sans doute, mais je serais encore plus sûr si...

LE PAUVRE.

Si vous aviez un guide pour vous conduire, n'est-ce pas ?

MALIGNY.

Mais j'avouerai.....

LE PAUVRE.

Eh bien ! c'est moi qui vous en servirai.

MAITRE LOUIS.

Toi ?

LE PAUVRE.

Oui, sans doute.

MAITRE LOUIS.

Avec ces béquilles ce serait pour n'arriver que demain.

LE PAUVRE.

Ne craignez rien, je vous réponds qu'il vous faudra vous-même faire un bon usage de vos jambes si vous voulez me suivre.

MALIGNY.

J'aimerais mieux que tu pusses nous indiquer quelque autre que toi.

MAITRE LOUIS.

Pourquoi ? ce drôle me plaît.... Nous acceptons, mon garçon, et nous verrons ce que tu sais faire.

LE PAUVRE.

Veuillez seulement marcher quelques pas en avant, et me donner deux minutes pour faire mes dispositions : je reviens dans un instant

Il sort.

MALIGNY.

Quelle imprudence ! un mendiant, un vagabond ! Qui sait s'il ne va pas nous livrer ?

MAITRE LOUIS.

Bah ! on est si souvent trompé par les honnêtes gens qu'il y a quelquefois bonne chance à se fier aux fripons.... Et puis celui-ci a un air, un ton qui me conviennent.... Nous verrons bien d'ailleurs, et, s'il nous conduit mal, il nous sera facile.... Mais que nous veut cet homme ?

LE PAUVRE *sans béquilles.*

Me voici, mes maîtres, prêt à vous conduire où bon vous semblera.

MAITRE LOUIS.

Quoi ! c'est toi.... Et les béquilles ?

LE PAUVRE.

Au magasin.

MAITRE LOUIS.

Et ton emplâtre ?

LE PAUVRE.

Dans ma poche.

MAITRE LOUIS.

Et ta blessure reçue à la guerre ?

LE PAUVRE.

Guérie.... au moins pour aujourd'hui ; votre teston a fait cette merveilleuse cure.

MAITRE LOUIS.

Ah ! je comprends maintenant... Marchons.

MALIGNY.

Aussi bien, nous n'avons pas de temps à perdre, car il me semble que j'aperçois encore mes deux hommes qui se dirigent de ce côté.

MAITRE LOUIS.

Oui, assurément.... Et vite, et vite, partons !

LE PAUVRE.

Ah ! si nous sommes suivis, cela peut nous forcer à changer un peu notre route ; mais ne vous étonnez de rien, marchez sur mes pas et ayez confiance.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

La rue des Marmousets.

LE PAUVRE.

Mes bons seigneurs, vous voici devant la rue des Marmousets : je crois bien faire en ne vous accompagnant pas plus loin, car je n'ai pas besoin de savoir où vous allez. J'aurais pu vous mener par un chemin un peu plus court, mais il fallait faire perdre la trace aux chiens qui étaient sur notre piste, et ils seront habiles maintenant s'ils la retrouvent. Quant à moi, je me retire, et je n'ai plus qu'un mot d'avis à vous donner, Monseigneur.

MAITRE LOUIS.

Comment.... monseigneur ! A qui crois-tu parler ?

LE PAUVRE.

Je me garderai bien de dire son nom à qui le cache; mais qui que vous soyez ou vouliez être, je crois devoir vous conseiller trois

choses : d'abord de choisir un déguisement qui cache mieux un capitaine que l'habit d'un bachelier; ensuite de ne pas causer si haut à la porte des églises, et enfin de ne pas donner un teston aux pauvres qui vous demandent l'aumône.

MAITRE LOUIS.

Et voilà un henri d'or pour la leçon.

LE PAUVRE.

En conscience elle vaut bien cela. Si vous avez besoin de moi, vous me trouverez toujours sous le portail de l'église de Saint-Leufroy.

Il part.

MAITRE LOUIS.

Eh bien! Maligny, avais-je tort de me fier à lui?

MALIGNY.

Je ne reviens pas de ma surprise.... Mais s'il nous avait trompés....

MAITRE LOUIS.

Ce sera quelque drôle qui aura servi avec nous en Piémont, et qui trouve plus commode de gagner beaucoup d'argent en tendant la main que de se faire casser la tête pour de la gloire. Mais rendons-nous à notre destination.

5*

Justement nous voilà devant la maison : deux portes basses dans la rue et une dans le cul-de-sac.... C'est bien cela.

Maligny frappe.

UNE VOIX DE FEMME.

Qui est là ?

MALIGNY.

Nous demandons maître Avenelles, avocat en Parlement.

DAME AVENELLES *ouvrant un guichet à la porte bâtarde.*

C'est bien ici, Messieurs, mais mon mari est absent.

MALIGNY.

Cette lettre d'un de ses amis lui dira qui nous sommes.

Il lui passe la lettre.

DAME AVENELLES.

Girot, avancez ici, mon garçon; venez me lire cette lettre.

Un moment de silence.

MAITRE LOUIS.

Je gage, Maligny, que dame Avenelles est jolie. As-tu entendu cette voix douce ? As-tu

vu cette main blanchette? Vive Dieu! je crois que La Renaudie nous a choisi là un bon gîte.

DAME AVENELLES.

C'est très-bien; Jeanne, levez le cliquet.

SCÈNE V.

Intérieur de la maison de l'avocat Avenelles; une salle basse servant d'étude et de parloir; une arrière-pièce servant de cuisine et de salle à manger.

DAME AVENELLES.

Pardonnez-moi, Messieurs, si je vous ai fait attendre par ce mauvais temps; mais aujourd'hui on ne saurait être trop prudent....... Girot, donnez des escabeaux à ces Messieurs... Ces Messieurs paraissent las... Me permettront-ils de leur offrir quelques verres de vin d'Auxerre ou d'hypocras... Girot, allez chercher du bois à la cave.

GIROT.

J'ai encore plusieurs rôles à expédier de ce mémoire que maître Avenelles m'a laissé à copier. Il désire qu'il soit terminé avant le dîner, et il est déjà dix heures.

DAME AVENELLES.

Faites toujours ce que je vous demande, Girot; je me charge de tout.

GIROT.

Alors, j'obéis.

Il sort.

MAITRE LOUIS.

C'est bien à regret, dame Avenelles, que nous vous donnons tant de soins; mais nous nous efforcerons de faire durer cet embarras le moins long-temps possible en abrégeant notre séjour ici.

DAME AVENELLES.

Eh! Messieurs, point d'excuses, je vous prie; vous étiez attendus, et vous êtes les bien-venus dans cette maison. Je vais vous conduire aux chambres qui vous sont destinées.

MALIGNY.

L'obligeante dame Avenelles veut-elle bien donner ses ordres pour que nous ne soyions pas troublés par des visites?.. Nous désirerions ne voir ici que deux personnes: M. de Laforêt que vous connaissez, et un étranger qui s'annoncera sous le nom de Morton.

DAME AVENELLES.

Je suis désolé, Messieurs; mais ignorant votre intention, mon mari et moi nous avions convié à souper une personne....

MALIGNY.

Quelle personne?

DAME AVENELLES.

Un bernardin...

MALIGNY.

Ah! un moine... tant pis.

DAME AVENELLES.

Mais alors vous pourriez souper seuls dans cet appartement.

MAITRE LOUIS.

Souper seuls... Et pourquoi?... (*Bas à Maligny.*) Cela donnerait des soupçons. (*Haut.*) Comment donc! mais j'aime beaucoup les moines pour ma part et surtout les bernardins qui sont en général de joyeux convives.

DAME AVENELLES.

Celui-là d'ailleurs est un bon compagnon et qui sait son monde. Je crois qu'il ne vous sera point incommode..... Cependant....

MAITRE LOUIS.

Oh! mon Dieu, nous n'avons nul secret à cacher... mais il était bon pourtant d'être averti, et dame Avenelles permettra que je l'en remercie.

Il lui baise la main.

DAME AVENELLES *à part.*

Ah ! pour celui-là je le garantis gentilhomme. (*Haut.*) Si vous voulez me suivre, Messieurs, je vais vous conduire chez vous.

Ils sortent.

SCÈNE VI.

La même salle basse que dans la scène précédente.

HOURDEZ.

Deux étrangers, dis-tu, Girot?

GIROT.

Oui, mon frère.

HOURDEZ.

Depuis quand dans cette maison?

GIROT.

Depuis deux heures environ.

HOURDEZ.

Et qui ont-ils vu?

GIROT.

Une seule personne.

HOURDEZ.

Quelle est-elle à peu près?

GIROT.

Un homme grand, pâle et grave.

HOURDEZ.

Qu'ont-ils dit?

GIROT.

Quoique, selon vos instructions, j'aie écouté de mon mieux, je n'ai pu entendre que ces mots, les derniers qui aient été prononcés : « Eh bien! milord, c'est un point convenu. »

HOURDEZ.

Milord?

GIROT.

Oui, mon frère.

HOURDEZ.

Mais ne t'es-tu pas trompé?

GIROT.

J'ai fort distinctement entendu.

HOURDEZ.

Je ne vois guère en ce moment en France que lord *Throgmorton*, ambassadeur anglais, que l'on puisse appeler ainsi ; je le croyais à Blois avec la cour. Il faudra voir cela.... Il y a là-dessous quelque mystère... Tu disais, je crois, qu'il y a un de ces deux hommes qui a l'air d'avoir de l'autorité sur l'autre.

GIROT.

Cela est visible, et le plus grand, le plus âgé des deux, parle au plus jeune avec un respect qu'il déguise mal.

HOURDEZ.

Bien observé, Girot. Je vois avec plaisir que tu te formes, et je suis content de toi. Je te dispense donc de la moitié de la pénitence que je t'ai donnée hier à ta confession. Mais il ne faut pas qu'on nous voie ensemble, ne dis pas même que je sois venu. Je sors pour quelques momens et reviendrai à trois heures pour le souper.

Hourdez sort.

SCÈNE VII.

Le cabinet de M. de Braguelonne, lieutenant de police.

BRAGUELONNE *assis.*

Quoi encore, je vous prie?

RENARD *debout et lisant.*

Le fameux Gille Rose a été arrêté dans la grand'salle du Palais, coupant un bout de ceinture garnie d'or à un chanoine de la Sainte-Chapelle.

BRAGUELONNE.

A un chanoine! voyez-un peu!

RENARD.

C'est presque un sacrilége.

BRAGUELONNE.

En outre?..

RENARD.

Les demoiselles des clapiers de la rue du Grand-Heuleu sont en rebellion ouverte...

BRAGUELONNE.

Quoi! elles aussi?

RENARD.

Elles disent qu'elles ont présenté requête au Roi pour être maintenues en leurs logis, et en attendant, aidées de leurs amis et voisins, elles ont mis le guet et les archers en déroute.

BRAGUELONNE.

Oh! pour ceci, il sera facile d'y donner ordre; passons...

RENARD.

MM. les Députés de la Sorbonne s'étant présentés chez madame la princesse de Condé, qui est à Paris, pour l'engager à ne point manger chair durant le carême, ont été reçus avec force brocards, surtout par M. de Sechelles, là présent, lequel leur a dit qu'il les aimait comme épine en son doigt, et que c'était un étrange choix, pour cette ambassade, que des veaux comme eux.

BRAGUELONNE.

Quelle insolence!.. et la princesse l'a soufferte?.. On gardera note de cela... Est-ce tout, monsieur Renard?

RENARD.

Oui, pour aujourd'hui.

BRAGUELONNE.

Ah! j'oubliais..... Je vous ai dit qu'il vous fallait prendre dans nos prisons les plus adroits filous et tireurs de laine, pour les envoyer à Blois, où l'on veut, dans la fête qu'on prépare au Roi, amuser Sa Majesté en leur faisant faire montre de leurs tours et adresses.

RENARD.

J'ai déjà choisi les plus habiles des enfans de la matte, et leur ai fait dire que, si quelqu'un d'entre eux retenait un seul des objets volés, il serait pendu sans rémission.

BRAGUELONNE.

Fort bien, mais comme ils ne peuvent aller en cour, tout déguenillés qu'ils sont, et qu'il leur faut un costume un peu présentable, vous commanderez promptement, pour chacun d'eux, un pourpoint bleu avec une ceinture jaune.

On annonce.

M. l'inquisiteur de la foi.

Renard sort en s'inclinant respectueusement.

MOUCHY.

Eh bien! mon cher Braguelonne, voici des revers, des malheurs.

BRAGUELONNE.

Que voulez-vous, mon ami! on ne réussit pas toujours; je conviens avec vous que nous devions attendre quelque chose de mieux de cette attaque faite à main armée contre ces réformés de la rue des Marais.

MOUCHY.

En les assaillant à table, au milieu de leur cène, on devait bien espérer de les surprendre mangeant du cochon, en guise d'agneau pascal, comme on nous l'avait annoncé; au lieu de cela, on laisse évader douze convives sur seize qu'ils étaient; et que rapporte-t-on de cette expédition? Une poulaille lardée... un chapon cru encore... Le beau triomphe!

BRAGUELONNE.

Mais qui pouvait croire aussi que quarante sergens et trois commissaires se laisseraient mettre en fuite par quatre parpaillots?

MOUCHY.

S'ils s'étaient emparés au moins de cet enragé de Soucelle... Mais non, ils n'ont su prendre que l'argent laissé dans la maison.

BRAGUELONNE.

J'avoue que ce sont, pour la plupart, des coquins qui ne songent qu'au pillage.

MOUCHY.

Depuis qu'ils ont fait rafle chez les réformés, Paris est encombré de vieux meubles et bahuts offerts en vente à vil prix, si bien qu'on dirait d'une ville qui a été prise d'assaut... Ah! mon pauvre Braguelonne, cette campagne ne fait guère d'honneur à votre frère Le Camus qui la commandait; c'est là un malheureux début pour lui.

BRAGUELONNE.

Mais écoutez donc, mon cher grand-inquisiteur, il me semble que vous n'avez guère mieux réussi que moi. Vous espériez merveilles de l'affaire de l'avocat de la place Maubert, de ce pauvre diable de Trouillas; vous comptiez prouver clair comme le jour, qu'il avait prostitué ses deux filles à ses confrères en religion, à la suite d'une orgie, et voilà que les témoins que vous aviez si chèrement achetés se rétractent tout-à-coup.

MOUCHY.

Qu'attendre aussi de tels marauds?

BRAGUELONNE.

Les chirurgiens, les matrones mêmes soutiennent que la vertu des deux jeunes filles n'a pas reçu la moindre atteinte.

MOUCHY.

De quoi se mêlent ces gens-là? Je le leur apprendrai... Mais que vois-je? n'est-ce pas M. de Lignières qui traverse la cour, et dans quel équipage?

BRAGUELONNE.

Oui, entre quatre archers.

MOUCHY.

Que signifie cela? Aurait-il été reconnu pour être à nous, et battu en conséquence?

BRAGUELONNE.

Cela m'en a tout l'air.

LIGNIÈRES.

Bonjour, Messieurs; veuillez d'abord me faire délivrer de ces gardes-du-corps dont je me serais bien passé. (*Braguelonne fait un signe, et les archers sortent.*) Vive Dieu, Messieurs! que vous avez de zélés catholiques sur le pont Saint-Michel! Ne me voulaient-ils pas jeter à l'eau parce qu'ils ne me trouvaient pas assez respectueux pour leurs images!.. Ah! j'y étais lancé sans façon, si je n'avais demandé à être conduit ici.

MOUCHY.

Ouf! je respire; je croyais déjà qu'il était arrivé quelque grand malheur... Par exemple,

que vous aviez été découvert, et que les réformés renonçaient à leur entreprise.

LIGNIÈRES.

Ma foi, peu s'en est fallu : toute l'affaire a pensé se rompre à notre assemblée de Nantes, et beaucoup de nos conjurés voulaient déjà retourner chez eux.

MOUCHY.

Mais c'est peut-être que vous n'avez pas parlé assez vivement contre les Guises, contre le Cardinal surtout... Vous savez qu'il ne faut rien ménager sur cela, et que vous avez carte blanche.

LIGNIÈRES.

Eh! mon dieu! j'ai dit tout ce qu'il fallait; je n'en ai peut-être même dit que trop, car j'ai entendu qu'on murmurait quelques mots de trahison autour de moi; mais j'ai fait comme si je n'entendais rien.

MOUCHY.

Il faut bien se garder de laisser connaître tout ceci à M. le Cardinal : s'il apprenait que sa conspiration peut manquer, lui qui y compte tant !...

LIGNIÈRES.

Eh bien! Messieurs, je ne connais pas

ses motifs et les ressources dont il dispose ; mais ce que je sais très-bien, moi, pour les avoir pratiqués, ces réformés, c'est qu'on joue gros jeu en les laissant ainsi s'avancer en armes. Il y a peut-être irrésolution dans quelques chefs ; mais je vous suis garant qu'ils sont en bien plus grand nombre qu'on ne croyait, et que, pour la plupart, ils ne demandent qu'à marcher : c'est même là ce que je voulais surtout faire savoir, et l'un des motifs de mon voyage.

MOUCHY.

Monsieur de Lignières, ce ne sont pas nos affaires ; M. le Cardinal a trop de prudence et de sagesse pour que nous nous mêlions de lui donner des conseils ; j'avoue même que je serais bien fâché, pour mon compte, que ceci n'eût pas lieu.

LIGNIÈRES.

Ah ! soyez tranquille alors ; car tout est renoué, grâce à la peine que s'est donnée ce pauvre La Renaudie, qui ne se doute pas qu'il sert si bien M. le Cardinal.

BRAGUELONNE.

Enfin qu'a-t-il été résolu ?

LIGNIÈRES.

Que l'on agirait aussitôt que le prince de Condé se serait déclaré.

MOUCHY.

Il hésite donc encore?

LIGNIÈRES.

Oui.

MOUCHY.

Et était-il avec vous à Nantes?

LIGNIÈRES.

Il y était; mais, avant de prendre parti, il désirait avoir vu Chaudieu et l'ambassadeur anglais, et il a dit qu'il venait à Paris dans ce but; il doit même déjà y être arrivé.

BRAGUELONNE.

A Paris!

LIGNIÈRES.

Pour être bien assuré que tel était son projet, je l'ai fait suivre depuis Nantes jusqu'ici.

MOUCHY.

Bravo!

LIGNIÈRES.

On l'a accompagné, à distance, jusqu'auprès des remparts; mais là son compagnon ayant cru peut-être remarquer qu'on s'occupait d'eux, ils ont changé de marche tout-à-coup.

MOUCHY.

Eh bien!...

LIGNIÈRES.

Eh bien! on les a perdus dans Paris.

BRAGUELONNE.

Damnation!

MOUCHY.

Mais il sera facile de les retrouver, ne fût-ce qu'en faisant observer les pas de Chaudieu.

BRAGUELONNE.

Oui... en effet... Ils étaient deux, dites-vous?

LIGNIÈRES.

Et ils sont arrivés hier.

MOUCHY.

Hier?.. Mais attendez donc... le bernardin nous a parlé de deux hommes..... arrivés hier chez un avocat qu'on nomme, je crois... Ave... Avenelles.

BRAGUELONNE.

Avenelles, rue des Marmousets?

MOUCHY.

Justement.

BRAGUELONNE.

Un ami des réformés, qui même les reçoit et les héberge.

MOUCHY.

Alors, c'est peut-être là qu'ils sont descendus.

BRAGUELONNE.

Il faut donc vite faire arrêter ces deux hommes.

MOUCHY.

Un moment.... Si l'on allait par là donner l'éveil aux conjurés et faire manquer l'affaire!

BAGUELONNE.

Oh! oh! je n'y songeais pas.

MOUCHY.

Arrêter... bon; mais feindre une méprise de manière à pouvoir seulement s'assurer du fait, et visiter les papiers qu'ils peuvent avoir.

BRAGUELONNE.

Si c'est lui, et s'il se nomme?

MOUCHY.

Alors on lui fera de grandes excuses... Seulement il pourra être utile de lui rappeler un jour à quelle époque il a été vu à Paris, sous quel déguisement, et dans quelle compagnie.

BRAGUELONNE.

Quel prétexte pour l'arrêter?

MOUCHY.

Le Parlement vient de rendre un arrêt re-

latif aux personnes qui logent des étrangers : faites-le publier et crier sur-le-champ par les rues.

BRAGUELONNE.

A merveille ! Cela sera fait à l'instant même.

MOUCHY.

Moi, je vais trouver le moine qui peut-être même m'attend déjà chez moi, et m'arranger pour être sûr de ne pas laisser les oiseaux s'envoler.

LIGNIÈRES.

Tout ceci est fort bien, mais vous oubliez une chose qui a aussi son importance.

MOUCHY.

Quoi donc ?

LIGNIÈRES.

Comment ! vous ne comprenez pas ?

MOUCHY.

Ah ! j'oubliais.... certain compte que nous avons à régler ensemble ?... Veuillez me faire l'honneur de m'accompagner, monsieur le marquis.

SCÈNE VIII.

La maison de maître Avenelles ; une grande table dressée.

HOURDEZ.

Tu dis une robe noire....

GIROT.

Et un bonnet carré, enfin le costume d'un ministre protestant.

HOURDEZ.

Plus de doute, c'est Chaudieu.... Et sont-ils restés long-temps ensemble ?

GIROT.

Fort long-temps.

HOURDEZ.

N'as-tu rien entendu de ce qu'ils disaient?

GIROT.

Non, car ils parlaient tout bas; seulement, j'ai vu que lorsqu'ils se séparaient ils étaient les meilleurs amis du monde, et se sont dit : A revoir.

HOURDEZ.

A merveille.... Ah ça, Girot, tu te souviens bien de tout ce qui a été convenu ?

GIROT.

Parfaitement, mon frère !

HOURDEZ.

Il est bien entendu qu'après le troisième signe de croix, tu te lèveras et sortiras sans affectation, puis....

GIROT.

Soyez bien tranquille, mon frère, je me rappelle très-bien tout ce que vous m'avez dit; mais je voulais seulement vous demander.... Les signes de croix du *benedicite* en seront-ils ?

HOURDEZ.

Non.

GIROT.

Et ceux des *grâces ?*

HOURDEZ.

Nous n'aurons pas, j'espère, à aller jusque-là; mais, quoi qu'il arrive, ils n'en seront pas... On vient, silence....

Entrent tous les convives.

DAME JACQUELINE.

Allons, Messieurs, le souper nous suit : veuillez prendre vos places.

MAITRE LOUIS.

Pour moi, je m'empare de celle-ci !

Il se met à côté de dame Jacqueline.

AVENELLES.

Messieurs, je vous présente le père Hourdez, respectable frère de l'ordre vénérable de Saint-Bernard.

MALIGNY.

Qu'il soit le bienvenu! Vivent monsieur saint Bernard et tous ses bernardins !

MAITRE LOUIS.

Comment donc, le père Hourdez! Mais j'en ai entendu parler : c'est, je crois, un célèbre prédicateur.

HOURDEZ.

Hélas! Messeigneurs, tant d'honneur ne m'appartient pas.

MAITRE LOUIS.

C'est donc quelque savant illustre ?

HOURDEZ.

Pas davantage, mes chers frères.

MALIGNY.

Alors, vous verrez que ce sera quelque saint en herbe à ajouter à ceux que son ordre a fournis par douzaines à la légende.

HOURDEZ.

Ah! mes frères, un peu d'égard, de grâce, pour mon humilité.

MALIGNY.

Au moins à ces gros yeux saillans, à cette bouche fendue et avancée, on ne peut douter qu'il ne soit homme d'esprit.

LA RENAUDIE.

Comme à ce teint fleuri, à cet embonpoint heureux, on reconnaît l'anachorète fatigué par le jeûne et les macérations!

HOURDEZ.

Que voulez-vous, mes bons seigneurs! je n'ai qu'un visage, moi, celui que m'a donné la nature, et qu'un habit, la robe grise au capuchon fourré que me fournit mon couvent. Je suis un pauvre moine tout simple et sans déguisement.

MAITRE LOUIS, *à part.*

Hem! qu'entend-il par là?

MALIGNY.

Oh! rien, mon dieu, le bon homme!

HOURDEZ.

Il se peut, Messeigneurs, que les obscurs travaux d'un humble religieux soient peu faits pour développer l'intelligence; mais en cela

que la volonté de Dieu soit faite. Quant à cette santé dont je croyais avoir à lui rendre grâce, je lui demanderai de me l'ôter, puisqu'elle paraît être d'un mauvais exemple.

MAITRE LOUIS.

Vous allez tant faire, Messieurs, que vous ôterez l'appétit au frère.

MALIGNY.

L'appétit! oh! que nenni.

HOURDEZ.

Mes bons seigneurs, je n'avais pas cru, en acceptant l'invitation de dame Avenelles, me trouver en aussi grande compagnie, et je vois que j'aurais bien fait de m'y refuser; mais il en est temps encore, et plutôt que de gêner vos discours ou d'en entendre de contraires à mes habitudes, il vaut mieux, je crois, que je me retire.

Il se lève.

MALIGNY.

Du tout, il faut qu'il reste. (*Bas.*) Moi, je commence à le trouver amusant.

MAITRE LOUIS.

Oui, Messieurs, si le frère.... le frère.... comment s'appelle-t-il?

AVENELLES.

Le frère Hourdez.

MAITRE LOUIS.

Si le frère Hourdez s'en va, je m'en vais aussi. (*Bas.*) Allons, laissons en paix ce pauvre diable, j'en ai pitié.

AVENELLES.

Ne craignez rien, mon père, on sait ce qu'on doit à votre robe.... Monsieur, que voici, est un jeune bachelier de province, qui vient achever ses études en parlement, et ces Messieurs sont deux procureurs qui ont enrichi notre souper de quelques mets qui se recommanderont à vous.

HOURDEZ.

S'il en est ainsi, qu'ils soient donc les bien arrivés.... Mais voilà de singuliers habits pour des gens de Palais; ce manteau long, ces larges hauts-de-chausses.

LA RENAUDIE.

Que voulez-vous? quand on a traîné sa robe tout le jour, il est bien permis, le soir, de changer un peu de costume!

HOURDEZ.

C'est que précisément c'est celui que le dernier édit vient d'interdire, afin qu'on n'y puisse cacher armes, coutelas ou bâtons à feu.

LA RENAUDIE.

Ah ! ah! je ne connaissais pas cet édit.

HOURDEZ.

Quoi! des avocats, des procureurs! C'est alors un avis que je suis charmé de vous donner.... dans votre intérêt, j'entends.

DAME AVENELLES.

Allons, Messieurs, le père va nous dire, s'il lui plaît, le *benedicite*.

Le père dit le *benedicite* auquel tout le monde répond : *Amen*. On prend place. Girot est assis près de la porte.

HOURDEZ *à la Renaudie*.

Je suis souvent chargé, mon frère, de solliciter quelques procès pour notre ordre; je serais bien aise de vous les confier. Voulez-vous me dire où l'on vous pourrait trouver ?

LA RENAUDIE.

Le plus sûr serait de venir à mon banc, dans la grand'salle, non loin de la table de marbre; il est placé à gauche du troisième pilier en entrant par l'escalier à droite de la cour. Vous verrez mon nom sur un écriteau : — Maître Hutin.

HOURDEZ.

Fort bien, je n'y manquerai pas. Hélas!

j'ai quelquefois de grandes peines à prendre dans cet emploi, car nous sommes loin d'avoir, au Palais, la même faveur que beaucoup d'autres, et que messieurs du chapitre de Paris, par exemple, qui ont le droit de faire juger leurs procès aussitôt qu'ils sont inscrits, sans attendre leur tour de rôle.

MAITRE LOUIS.

Et pourquoi tant de faveur pour messieurs de Notre-Dame?

HOURDEZ.

Afin, porte l'édit, de leur laisser plus de temps pour vaquer à leurs saintes occupations: comme s'ils n'avaient pas déjà assez de priviléges, et priaient plus que d'autres. Si même on y regardait bien....

MALIGNY.

En effet, je ne vois pas de raison pour refuser le même droit aux bernardins.

MAITRE LOUIS.

Et à tous les moines du royaume.

Éclats de rire.

MALIGNY.

Mon frère, combien y a-t-il bien de moines en France?

HOURDEZ.

J'avoue que je l'ignore; mais pourrais-je vous demander combien il y a de procureurs?

MALIGNY.

En France?..

HOURDEZ.

Oui.

MALIGNY.

Je ne sais trop.

HOURDEZ.

Eh bien! à Paris.

AVENELLES *précipitamment.*

Je suis assuré que vous êtes au moins cent cinquante.

MALIGNY.

Oui, cent cinquante, justement.

LA RENAUDIE.

Il paraît qu'on y veut mettre bon ordre; car un édit du Roi régnant défend de recevoir aucun procureur dans les juridictions royales, jusqu'à ce qu'il en ait été autrement ordonné. On parle même de réduire le nombre actuel.

HOURDEZ.

In nomine Patris, etc., etc., *amen.*

AVENELLES.

Oui, il en sera de ces édits comme de ceux

qu'on fit en 1544, sous François Ier, et en 1498, sous le bon roi Louis XII, pour diminuer ces messieurs, et encore n'étaient-ils pas alors plus de cent.

MAITRE LOUIS.

Ah! Louis XII a voulu réformer les procureurs? je ne m'étonne pas si on l'a nommé le père du peuple.

LA RENAUDIE.

Jeune homme, ce propos n'est pas bon et pourrait vous faire du tort.

DAME AVENELLES.

Mais savez-vous, Messieurs, que vous faites bien peu d'honneur à notre table. Comment! la conversation vous a-t-elle déjà ôté l'appétit?

La Renaudie fait un signe au prince et à Maligny.

LA RENAUDIE.

Est-il vrai, mon frère, qu'on mange chez vous, les jours maigres, des légumes assaisonnés avec du jus de lard, et de la viande en hachis?

HOURDEZ.

C'est là une insigne calomnie, que les réformés seuls ont pu répandre: cela se passe

peut-être ainsi chez les franciscains et dans quelques autres communautés, mais cette pratique est blâmable. Nos bernardins ne se permettent pas même de la volaille le vendredi: le samedi par exemple...

MAITRE LOUIS.

Ah! le samedi, c'est bien différent.

AVENELLES.

Dites-moi, mon frère, et les poules d'Inde se peuvent-elles manger en conscience un vendredi?

HOURDEZ.

Je l'ignore, car de telles raretés sont peu connues dans notre couvent.

AVENELLES.

Je serais fâché qu'elles fussent interdites le vendredi aux bernardins, car en voici une que m'a donnée M. le prieur de Saint-Germain-des-Prés.

(*Exclamation générale.*)

Oh! oh!

AVENELLES.

Oui, comme honoraires d'une cause que j'ai gagnée pour son abbaye contre l'Université, au sujet d'une dépendance du Pré-aux-Clers.

LA RENAUDIE.

Il paraît que messieurs de Saint-Germain-des-Prés ne se privent guère des biens de ce monde en attendant ceux de l'autre?

HOURDEZ.

Savez-vous, Messieurs, que ceci serait pour vous brouiller avec M. le chancelier, lui qui ne mange à son dîner que du bœuf bouilli ?

MALIGNY.

Quand je serai chancelier, je ferai peut-être comme lui; mais en attendant, frère, que décidez-vous, maigre ou gras ?

HOURDEZ.

Le cas est nouveau et embarrassant pour moi.

MAITRE LOUIS.

Nous qui n'avons pas l'honneur d'être bernardins, nous pouvons, je pense, manger sans crime de ce précieux oiseau.

HOURDEZ.

Oui.... je le crois.

MAITRE LOUIS.

Eh bien! je consens à faire maigre toute l'année avec de pareils mets, surtout s'ils sont offerts par d'aussi jolies mains que celles de notre belle hôtesse.

DAME JACQUELINE.

En vérité, mon frère, je suis désolée; si j'avais su.... Mais n'y a-t-il pas moyen d'arranger cela?

MAITRE LOUIS.

Rien n'est plus aisé; ce qui n'est pas défendu est permis : *Ergo*...

AVENELLES.

Bien dit, monsieur le futur avocat.

LA RENAUDIE.

Et, d'ailleurs, le frère n'a qu'à proclamer maigre les poules d'Inde.

MALIGNY.

En effet.... voilà un expédient....

DAME JACQUELINE.

Pour qu'il en puisse juger, je lui envoie ce morceau.

HOURDEZ.

Non, ma sœur, non, je ne veux pas me laisser tenter.

MAITRE LOUIS.

Allons, allons, père, en faveur de l'origine... un élève de Saint-Germain!

TOUS.

Oh! il le faut; il faut que le frère en mange.

HOURDEZ.

Vous le voulez donc, Messieurs ?

TOUS.

Oui ! oui ! absolument. Nous prenons le mal sur nous.

HOURDEZ.

Eh bien ! alors j'y consens, mais j'en demanderai pardon à Dieu.... *In nomine Patris*, etc., *amen*.

MALIGNY.

Vous voilà bien tranquille, maintenant : si je pouvais ainsi me donner des dispenses....

AVENELLES.

Messieurs, ne dites-vous rien de ce vin de Gonesse ?

MAITRE LOUIS.

A la santé de dame Jacqueline !

DAME JACQUELINE.

Allons, frère, remplissez votre hanap, le vin du moins est toujours maigre.

HOURDEZ.

Là ! là ! Doucement, dame Jacqueline.

AVENELLES.

Mais il me semble que j'entends la trompe du crieur... Oui... c'est bien cela... Que peut-

il annoncer encore ? quelque nouvel édit contre les réformés, sans doute.

TOUS.

Écoutons.

LE CRIEUR.

« Voici l'arrêt du parlement de Paris,
» portant que, par les officiers chargés de la
» police, il sera fait visite des maisons d'icelle
» ville et faulxbourgs, et qu'il sera informé
» des assemblées et conventicules qui s'y tien-
» nent. »

LA RENAUDIE.

Puisque ceci touche les personnes qui logent et reçoivent des étrangers, il faudrait, je crois....

MAITRE LOUIS.

Oui... il faudrait avoir cette pièce. (*Se levant.*) Mais, quel bruit !... quels cris ! Ils se jettent en foule sur le crieur ; on dirait qu'ils se vont battre pour avoir ses feuillets.

HOURDEZ.

Il en est toujours ainsi quand vient quelque édit contre les hérétiques.

AVENELLES.

Mais, puisque ces Messieurs le veulent bien, nous devrions peut-être voir celui-ci.... Nous

le lirions en commun.... Allez, Girot, allez sur-le-champ acheter ce qu'on crie là.

Girot interdit ne sait que faire : il hésite, il regarde attentivement Hourdez et Avenelles.

DAME JACQUELINE.

Eh bien ! Girot, qu'avez-vous donc ?

GIROT.

Rien.... absolument rien.... mais....

MALIGNY.

En effet, ce garçon a l'air tout extraordinaire.

HOURDEZ.

Ah ! ce pauvre Girot, il est si simple, si timide.... Il n'était pas accoutumé à tant de bruit dans sa petite ville de Loches. Vous verrez qu'il craint de s'aller jeter à travers cette foule.

GIROT.

En effet, mon père.... je ne sais trop....

HOURDEZ.

Allons ! mon enfant.... il faut avoir plus de courage : pourquoi ne ferais-tu pas ce que désirent ces bons seigneurs.

GIROT.

Je ne demanderais pas mieux; mais c'est que....

MALIGNY.

Eh! nigaud, que peut-il t'arriver? Es-tu donc un hérétique, toi?... Tenez, père, je sais un moyen de le rassurer : faites comme tout à l'heure, donnez-lui votre bénédiction.

Rires étouffés.

HOURDEZ.

Ah! mes frères!

MALIGNY.

Mais il me semble qu'une de plus ne vous coûtera guère, si j'en juge par tout ce que vous en avez dépensé depuis un quart d'heure.

HOURDEZ.

Quoi! pour si peu....

MALIGNY.

Regardez ce bon Girot, comme ses yeux brillent : on dirait qu'il n'attend que cela.

HOURDEZ.

Mais pourtant....

TOUS.

Allons, allons donc.....

HOURDEZ.

Eh bien! puisque c'est vous qui l'exigez.... *In nomine Patris*, etc., etc., *amen*.

Girot sort précipitamment.

MALIGNY.

Tenez, tenez, voyez-vous l'effet; il est léger comme un oiseau à présent.

DAME JACQUELINE *à la fenêtre.*

Oh ! le pauvre Girot, comme on le bouscule... Mais le voilà dans la foule. Bravo, Girot! — Oh! quels horions il reçoit ! Il est repoussé... Non... il avance... Il tient le papier. Le voici. (*Entre Jeanne.*) Eh bien! où donc est Girot?..

JEANNE.

Il m'a dit d'apporter ceci et qu'il allait revenir dans un moment.

MAITRE LOUIS.

Lisons donc sans retard:

« 15 mars 1560.

» Sur la requête, etc., etc., il est enjoint au
» lieutenant-criminel et aux commissaires,
» en ce qui les regarde, de faire recherche
» tant par les maisons de ladite ville, que des
» faulxbourgs d'icelle, des personnes qui y
» demeurent, soit en louage ou autrement,
» de quel état ou vocation qu'ils soient, mê-
» mement et spécialement ceux qui se reti-

» rent ès maisons et chambres qui leur sont
» relouées par les preneurs-locataires. »

Le moine regarde alternativement tous les convives.

MAITRE LOUIS.

Voilà qui concerne particulièrement notre bonne hôtesse.

« Et en oultre, il est enjoint à ceux qui
» relouent chambres aux hôtes de eulx en
» querre de la qualité d'iceulx, de quel pays
» ils viennent, et que c'est qu'ils sont venus
» faire en cette ville, quelles armes ils ont, des
» lieux où ils conversent, et de ceux qui con-
» versent avec eux, pour en répondre s'il en
» est besoin, et en avertir les quarteniers; le
» tout, sous peine de suspension des états
» des dessusdicts ou de privation, et même
» des punitions corporelles, etc, etc. »

MAITRE LOUIS.

Ceci est fort sage.

HOURDEZ.

A merveille! au moins on saura désormais à qui l'on aura affaire, au lieu d'être exposé chaque jour à se trouver à côté d'un hérétique. Pour moi, quand ce malheur m'arrive, je le sens toujours de vingt pas.

DAME JACQUELINE.

En vérité ?

HOURDEZ.

En vérité ! c'est un des priviléges de notre robe.

LA RENAUDIE.

Eh bien ! j'avais déjà entendu parler de cela. Savez-vous, mon père, qu'un pareil avantage vaudrait toutes les ordonnances... Mais, au reste, celle-ci prescrit à maître Avenelles, et à ces Messieurs, quelques soins importans. Nous ferons sagement, peut-être, en nous retirant et en le laissant vaquer à ses affaires.

MAITRE LOUIS.

Eh bien ! allons.

HOURDEZ *troublé.*

Eh quoi ! Messieurs, vous abandonneriez si tôt la table : sans....

MALIGNY.

Mais le frère me paraît maintenant en belle disposition...

HOURDEZ.

Songez donc, Messieurs, que cela n'est fait que contre les hérétiques, dont Paris abonde en ce moment ; contre ceux qui ont tué le président Minard : vous n'êtes pas de ces gens-

là, vous autres; vous êtes des bons, n'est-ce pas?

TOUS.

Sans aucun doute.

HOURDEZ.

Eh bien! s'il en est ainsi, vous le prouverez en portant une santé que je vous propose : A M. le cardinal de Lorraine!

MAITRE LOUIS *regardant La Renaudie et faisant signe à Maligny.*

A la santé de M. le cardinal!

LA RENAUDIE.

A la santé de M. le cardinal! (*A part.*) Je serais trop fâché s'il mourait d'une autre main que la mienne.

HOURDEZ.

Allons donc, Messieurs du Palais, vous avez bien de la peine à vous décider. On sait que vous êtes un peu de Genève, et que vous n'aimez guère nos dignes Lorrains.

MAITRE LOUIS.

Au Roi!

TOUS *excepté Hourdez.*

Au Roi!

MAITRE LOUIS.

Eh bien! à votre tour, mon frère; il me

semble que vous avez quelque peine à vous décider.

MALIGNY.

A Catherine de Médicis!

MAITRE LOUIS.

A la jeune et belle Marie d'Ecosse, reine de France!

HOURDEZ.

Et moi : A la nièce du cardinal seulement! Je respecte la mère du Roi, mais je ne peux aimer celle qui favorise les hérétiques.

MAITRE LOUIS.

La pauvre dame a donc bien du malheur, car les réformés prétendent aussi qu'elle soutient les princes lorrains à leurs dépens.

AVENELLES.

Tenez, Messieurs, si vous m'en croyez, nous laisserons tout cela.... Allons, frère, un verre de cet hypocras; il est de la façon de dame Jacqueline, qui n'y a épargné ni le miel ni la canelle.

HOURDEZ.

Non pas; je craindrais de me brouiller le cerveau.... aujourd'hui surtout.

AVENELLES.

Mais d'où vient ce bruit?....

DAME AVENELLES.

Qui peut heurter à la porte aussi fort?

(*De dehors.*)

De par le Roi!

DAME AVENELLES.

Dieu! nous sommes perdus! les archers!

HOURDEZ *à part.*

Bien, Girot!

MAITRE LOUIS.

Oh! oh! voici du nouveau.

MALIGNY.

Je soupçonne que voilà de tes œuvres, maudit frocard; mais tu n'en jouiras pas, et nous allons voir si ta merveilleuse robe a aussi le pouvoir de te garantir de cette pointe de Tolède.

MAITRE LOUIS.

Que vas-tu faire, Maligny! Un religieux!

MALIGNY.

Quoi! tant de bonté pour ce misérable, qui a peut-être exposé la vie la plus précieuse du royaume.

LA RENAUDIE.

Songeons, avant tout, à assurer la retraite, et puis nous verrons ensuite ce que nous ferons de cet homme.

HOURDEZ.

Ah! ah! Messieurs les avocats, vous voilà bien armés; ceci vous étonne pourtant un peu, il me semble.

MAITRE LOUIS.

Cette fenêtre, dame Avenelles, où donne-t-elle?

DAME AVENELLES.

Dans une petite cour.

MAITRE LOUIS.

Et cette cour?

DAME AVENELLES.

Sur le cloître.

MAITRE LOUIS.

Et le mur, quelle hauteur?

DAME AVENELLES.

Huit à neuf pieds.

LA RENAUDIE.

Tant pis.... Et pas de porte?

DAME AVENELLES.

Si fait, une petite qui donne dans la maison du chanoine.... De là à la rivière il n'y a qu'un pas, et on peut la passer dans un batelet.

MAITRE LOUIS.

Eh bien! la clef?

AVENELLES.

La clef.... la clef.... je ne l'ai pas, la clef.

HOURDEZ.

Bien cela; songez que ce sont des ennemis du Roi.

DAME AVENELLES.

O bonheur! je me souviens que j'ai dans cette pochette ou dans l'un des tiroirs de ce bahut un passe-partout qui doit ouvrir cette porte.

AVENELLES.

Vous ne m'aviez rien dit de cette clef-là, dame Jacqueline.

HOURDEZ.

Voyez comment on en use avec vous, et quel intérêt dame Jacqueline prend à ces étrangers! Défendez-lui de donner cette clef; quant à moi, je sais ce que j'ai à faire.

MALIGNY, *l'arrêtant, le poignard levé.*

Fais un pas de plus!!! Il allait ouvrir aux archers. J'ai grande envie de l'envoyer les rejoindre par cette fenêtre.

LA RENAUDIE.

Eh bien! cette clef, dame Jacqueline, au nom du ciel!

VOIX DU DEHORS.

De par le Roi, si vous n'ouvrez pas, nous enfonçons la porte.

DAME AVENELLES.

Miséricorde! je ne la puis trouver. Ah! je crois que la voilà... Mais non... Oui... non, c'est celle du cellier... Que dois-je en faire, maître Avenelles, quand je l'aurai?

HOURDEZ.

Songez que vous pouvez gagner dans un jour plus que par tous les procès que vous plaiderez en votre vie.

AVENELLES.

Mais je ne sais....

HOURDEZ.

N'oubliez pas que M. le cardinal... (*A Maligny qui lui serre la gorge.*) Ouf! le brutal.... Tenez bon, maître.... Aye... aye.... nous allons être secourus.... Ho!... entendez-vous.

AVENELLES.

Que trop, mordieu! j'entends qu'ils mettent en pièces la porte de ma maison. (*A la fenêtre.*) Holà! Messieurs! ne sauriez-vous attendre qu'on vous ait ouvert?

DAME AVENELLES.

Ah! la voilà! c'est bien elle, bonne sainte

vierge Marie! Eh bien! que décidez-vous? Quel parti?...

Le moine, se dégageant violemment des mains de Maligny, veut s'emparer de la clef.

MAITRE LOUIS *s'élançant.*

Un moment, s'il vous plaît ; mon très-cher frère. (*Il saisit d'une main le bras du moine, et de l'autre enlève la clef.*) C'est moi, maître Avenelles, qui me chargerai de vous tirer d'embarras.

MALIGNY *reprenant le moine.*

Quoi! n'en finira-t-on pas une bonne fois de ce coquin?

MAITRE LOUIS.

Maintenant nous ne le craignons plus.

AVENELLES *se parlant à lui-même.*

Que maudit soit le jour où j'ai reçu chez moi le prince de Condé!

HOURDEZ.

Le prince de Condé!.. Oh! damnation!

DAME JACQUELINE.

Le prince de Condé!.. Ah! si j'avais su!

LE PRINCE.

Descends le premier, toi, la Renaudie ; nous te suivons.

LA RENAUDIE *attachant un drap à la fenêtre.*

Un seul moment peut tout perdre.

LE PRINCE.

Adieu, chère dame Jacqueline, croyez que je n'oublierai jamais...

Il lui baise la main.

LA RENAUDIE.

Mon prince, de grâce.

Le prince descend, et est bientôt suivi par Maligny qui lâche enfin le moine.

HOURDEZ *à la fenêtre.*

Voyons quel chemin ils vont prendre. Bon... Ils hésitent... Ils se trompent... Ils rentrent dans Notre-Dame... Courons. Tout n'est pas encore perdu.

CHANTILLY.

CHANTILLY.

SCÈNE PREMIÈRE.

La chambre à coucher du Connétable de Montmorency : elle est tendue en cuir doré. Au milieu est un lit à l'ange, large de douze pieds et long de onze, à la tête duquel est l'épée de Connétable, et plus bas l'épée de bataille du duc. En face de ce lit est le prie-dieu, sur lequel est un énorme livre d'heures enrichi de pierreries. Le Prince de Condé et le Connétable entrent précédés et suivis par des valets tenant de courts et gros cierges de cire qu'ils déposent dans d'énormes flambeaux d'argent doré placés sur des guéridons ; d'autres apportent une grande fontaine d'argent remplie d'hypocras, et disposent autour une espèce de collation ; d'autres enfin s'occupent à allumer le chauffe-doux qui est à une des extrémités de la pièce, et à attiser le feu de la cheminée sous laquelle ils rangent les escabeaux.

LE PRINCE.

Quel plaisir pour moi de me retrouver dans ce beau Chantilly qui rappelle tant de grands et nobles souvenirs !

LE CONNÉTABLE.

Ceux de ma maison, beau neveu, se feront

toujours un honneur de maintenir la vieille hospitalité française. Quiconque se présente en ce château y peut user de toutes choses en liberté, et demeurer tant qu'il lui plaît; mais cette chambre seule ne s'ouvre guère pour les étrangers, à moins qu'ils ne soient de bien haut lieu. C'est ici que le grand roi François Ier daigna souvent me venir visiter. Il s'est assis sur ces simples escabeaux de bois, sous cette cheminée; il a couché dans ce lit avec son compère, car c'est ainsi qu'il m'appelait.

LE PRINCE.

Sur ces escabeaux!... dans ce lit!...

LE CONNÉTABLE.

Oui, et son fils m'a fait le même honneur, quoique la Valentinois l'en grondât un petit; nous ne fûmes guère amis elle et moi, comme bien savez.

LE PRINCE.

Et Louis XII, monsieur le Connétable, car vous avez vu Louis XII?

LE CONNÉTABLE.

Oui, je l'ai vu, et maintes fois encore.... J'étais à la bataille de Ravenne, il y a de cela au plus cinquante ans; c'est là que j'ai fait mes premières armes à côté de Bayard, Lautrec,

Nemours... ce brave et malheureux Nemours! Oui, oui, je l'ai vu le bon roi Louis XII, et j'ai plus d'une fois baisé sa main auguste. Je l'ai vu ici même, dans ce château, à cette place. Il a souvent pris l'esbat dans les allées de Chantilly; il a dormi sous ces rideaux.

LE PRINCE.

Ainsi, vous avez assisté à ses noces avec la princesse Marie?

LE CONNÉTABLE.

Hélas! oui, et deux mois après, à ses funérailles. Ah! je n'ai pu me saouler de le pleurer avec toute la France, car il ne courut oncques du règne de nul des autres, si bon temps qu'il a fait durant le sien.

LE PRINCE.

Et cette cuirasse toute faussée?

LE CONNÉTABLE.

C'est celle que le Grand-Connétable portait au siége de Château-Gaillard, lorsqu'il se distingua sous les yeux de Philippe-Auguste. Voici le livre d'heures qu'il reçut de Louis VIII. Cette salle est telle qu'elle était il y a cent ans. Ces meubles en bois un peu grossier, cette large couche, ces tentures gothiques

sembleraient, je pense, fort étranges à vos beaux mignons de ce temps-ci, habitués aux modes nouvelles et aux chiffons italiens que la reine-mère a amenés en France.

LE PRINCE.

Et l'empereur Charles-Quint, lorsqu'il visita Chantilly, n'a-t-il pas aussi couché dans cette chambre?

LE CONNÉTABLE.

Non, il l'a visitée, et ne s'en pouvait arracher. Il a touché cette armure, s'est agenouillé à ce prie-dieu, et a baisé la croix d'or qui couvre ce livre d'heures; mais il n'a logé qu'en l'appartement d'honneur. S'il eût voulu habiter celui-ci, tout grand monarque qu'il soit, je crois que je n'eusse consenti qu'avec peine; car je n'avais pas oublié Pavie!

LE PRINCE.

Et lui, se souvenait sans doute encore de la Provence?

LE CONNÉTABLE.

Du reste, j'essayai de lui faire honneur de mon mieux.

LE PRINCE.

Et si y réussîtes-vous à plein, quoiqu'il vous fût venu surprendre à l'imprévu.

Même il fit de grands complimens au Roi, sur le bonheur d'avoir des sujets qui soutenaient si bien la splendeur du trône.

LE CONNÉTABLE.

Il croyait, le maître subelin, faire un acte de fin politique en louant ce luxe d'un sujet, afin de l'encourager dans le royaume, pour se le rendre moins redoutable ; mais, bien mal avisés seraient les pauvres seigneurs qui me voudraient imiter en cela, et les rois qui les y encourageraient. Je les puis dépendre à ma guise, les biens que je possède ; car ils sont grands, et gagnés par les miens et moi, à bonne sueur de corps, pour les bons services que nous avons faits. Quand les rois Charles VIII et Louis XII donnèrent à mon père Montmorency, Écouen, Chantilly, l'Ile-Adam ; quand ils lui permirent d'accepter de M. de Châteaubriand la belle maison qu'il donnait pour avoir l'ordre ; tout cela était loyaument acquis, et ne provenait de vols, pilleries ni confiscations, comme tant d'autres que je saurais dire. Je ne crois donc pouvoir mieux reconnaître les bienfaits des rois, qu'en contribuant de mon mieux à maintenir l'éclat qui doit environner leur trône... (*Les valets sor-*

tent.) Mais, beau neveu, puisqu'enfin nous voici seuls, puisque nous pouvons causer en liberté, ne me direz-vous pas quel important motif vous amène sous ce simple costume, et sans suite, en une pareille saison, dans notre retraite, ou plutôt dans notre exil de Chantilly?

LE PRINCE.

Dardois, votre secrétaire, ne vous a-t-il pas dit ce qui s'était passé à la Ferté?

LE CONNÉTABLE.

Oui, il m'a raconté des choses étranges et de nature à m'alarmer quelque peu.

LE PRINCE.

Les projets concertés sont au moment de s'accomplir, et, à l'heure où je parle, les réformés s'apprêtent à marcher sur le château de Blois, où ils seront même sans doute réunis dans quelques semaines.

LE CONNÉTABLE.

A Blois, dites-vous!.... la demeure du Roi! et en armes!

LE PRINCE.

En armes.... je le suppose....

LE CONNÉTABLE.

Et quel chef les commande?

LE PRINCE.

Ils prétendent que c'est moi.

LE CONNÉTABLE.

Et vous, Prince, qu'en dites-vous?

LE PRINCE.

Je n'ai rien voulu répondre avant d'avoir consulté le connétable de Montmorency, moins encore comme son parent que comme connaissant sa longue expérience et sa grande sagesse.

LE CONNÉTABLE.

J'avoue que je suis un juge sévère en ces matières; des sujets, à mon sentiment, doivent toujours aveuglément obéir à leur souverain.

LE PRINCE.

Quoi! des hommes poussés au désespoir ne peuvent apporter leurs justes doléances au pied du trône?

LE CONNÉTABLE.

Peut-être.... mais non pas les armes à la main!

LE PRINCE.

Si c'était pour affranchir le Roi de ses tyrans?

LE CONNÉTABLE.

Non, mes vieilles idées répugnent à cette pratique ; vous le savez, le Français est prompt, et, quand il tient épée en main, il a grand'peine à ne s'en pas servir.

LE PRINCE.

Aussi, avais-je pensé que ce serait peut-être un bon moyen, pour empêcher cette entreprise de tourner à mal, que lui donner des chefs considérables par leur nom et leur naissance.

LE CONNÉTABLE.

En effet, des brouillons y seraient dangereux.

LE PRINCE.

Alors, combien ne gagnerait-elle pas si des hommes comme vous?....

LE CONNÉTABLE.

Oh! de grâce, beau neveu, pas un mot sur ce sujet. J'ai beaucoup réfléchi depuis le retour de Dardois ; s'il ne s'agissait que de chasser ces Lorrains l'épée dans les reins, je leur ferais bien sentir que cette main n'est pas aussi glacée qu'ils le croient, et que le vieux Montmorency n'a pas encore autant besoin de repos qu'il leur a plu le lui faire dire par la

bouche du jeune Roi ; mais pour la religion réformée je ne bougerais d'un pas. Par la Fête-Dieu ! on me trouverait plutôt s'il s'agissait, comme je l'ai toujours souhaité, d'aller brûler Genève et brancher ces larrons, ces menteurs de ministres, à commencer par votre méchant fol de Calvin..... mais avec des hérétiques moi ! le descendant du premier baron chrétien.... Non, non, jamais....

LE PRINCE.

Le premier baron chrétien serait-il donc en si mauvaise compagnie à côté d'un fils de saint Louis ?

LE CONNÉTABLE.

Nul ne respecte plus que moi le sang de saint Louis pour lequel les Montmorency ont toujours versé le leur ; mais quand le grand roi François Ier fut, au camp de Boulogne, si tenté d'imiter l'abjuration de Henri VIII, aurait-il fallu pour cela que je me fisse luthérien ? Saint Louis ! Et croyez-vous qu'il approuvât beaucoup tout ce qui se passe de nos jours ?

LE PRINCE.

Où trouverait-il plus à blâmer qu'auprès du trône ? La religion qu'il avait est-elle donc celle d'un cardinal de Lorraine ? Saint

Louis, le plus pieux des rois très-chrétiens, soutenait cependant l'empereur Frédéric II contre Grégoire IX, arrêtait les impôts que Rome levait sur la France, et rendait les seigneurs indépendans des évêques, comme la couronne indépendante de la tiare. Saint Louis faisait la Pragmatique. En sommes-nous là après environ quatre siècles d'expérience ?

LE CONNÉTABLE.

Oh! oh! mon beau neveu, vous êtes devenu un bien grand clerc; on reconnaît aisément que vous avez vu Chaudieu.

LE PRINCE.

Oui, je ne le cèle pas, et c'était là un des motifs qui m'avaient fait aller à Paris. Les discours de ce ministre ont fait une grande impression sur mon esprit; il a levé beaucoup de doutes qui y demeuraient, et, si je ne me suis pas encore déclaré, c'est que je ne voudrais pas faire une action dans laquelle je serais blâmé par le connétable de Montmorency.

LE CONNÉTABLE.

Cette confiance m'est précieuse, et j'y réponds par ma franchise. Je crois que pour gens comme nous le parti du trône, quoi

qu'il arrive, est toujours le plus honorable et même le plus sûr. J'ai combattu dans ma jeunesse le connétable de Bourbon....

LE PRINCE.

Ah! de grâce, veuillez m'épargner ces souvenirs.

LE CONNÉTABLE.

J'ai regret à vous affliger; mais cet exemple m'a fait trop d'impression pour que le souvenir n'en soit pas toujours là.

LE PRINCE.

Le connétable de Bourbon combattait dans les rangs de l'étranger, et aujourd'hui c'est l'étranger qu'on veut chasser; des princes lorrains, une reine italienne, une autre écossaise, voilà par qui la France est aujourd'hui gouvernée! Sa dignité est tous les jours sacrifiée aux cabinets de Rome et de Madrid.

LE CONNÉTABLE.

Hélas! ma captivité en Espagne, après la bataille de Saint-Quentin, m'en a plus appris là-dessus que je n'en voulais savoir.

LE PRINCE.

Sont-ce des Français que ces reîtres, que ces lansquenets, que ces Suisses, dont ces Lorrains environnent aujourd'hui le Roi, quand

tous nos vieux soldats sont envoyés au-delà des mers !

LE CONNÉTABLE.

Ces pauvres gens que j'ai tant de fois menés à la bataille....

LE PRINCE.

Les envoyer en Écosse... pour nous attirer l'inimitié de la puissante Elisabeth, et peut-être des Ecossais eux-mêmes!

LE CONNÉTABLE.

Ces braves soudards ! les meilleures troupes de la chrétienté.... aller leur faire assiéger des rochers !

LE PRINCE.

Qui sait même si nous les reverrons jamais ?

LE CONNÉTABLE.

Marauds de Lorrains!... Mais, malgré tout cela, s'ils affaiblissent le trône ils ne le renversent pas; et vos Christaudins, il leur faut, à eux, des républiques comme les cantons suisses.

LE PRINCE.

La France en républiques ! la France sans roi! comment imaginer cela ?

LE CONNÉTABLE.

J'en ai entendu murmurer quelques mots : s'il était vrai.....

LE PRINCE.

Voyez si tous les Etats où la réforme est établie, en sont plus mal régis et moins fidèles à leur souverain : voyez l'Angleterre, l'Allemagne, le Danemarck.....

LE CONNÉTABLE.

Enfin d'où vient que ce parti des réformés se grossit de tous les mécontens?

LE PRINCE.

C'est qu'au train dont vont les choses, il n'y aura bientôt plus en France que des mécontens.

LE CONNÉTABLE.

Tenez, prince, je crois qu'en tout ceci nous sommes dupes, vous et moi, de gens qui en savent plus et qui voient plus loin que nous : quand je m'enquiers pour trouver les acteurs de ce qui se prépare et les partisans de la réforme, je n'y rencontre guère que gens de peu, bourgeois, vilains et manans.

LE PRINCE.

Songeons-y bien, monsieur le Connétable, la

nation n'est pas toute composée de princes du sang et de gentilshommes : ils y sont en assez bon nombre, ces manans et ces bourgeois ; ils commencent même à le sentir, car ils commencent à raisonner.

LE CONNÉTABLE.

Raisonner ! Il ferait beau voir, vraiment : il faudrait, si l'on m'en croyait, pendre ou passer par les piques quelques-uns de ces beaux raisonneurs-là, pour le leur apprendre. Les docteurs se veulent aujourd'hui mêler de trop de choses, comme si toute la science du monde se couvrait sous un bonnet carré. Et, vive Dieu ! nos pères ne savaient lire ni écrire, et n'en valaient pas moins pour cela. Quand j'ai voulu apprendre ce que c'était que ce Catilina, dont on parlait tant, n'ai-je pas trouvé vingt moines pour me traduire Salluste et m'en donner tout ce qu'il m'en fallait ? Aussi, par saint Antoine ! hormis Plutarque en la vie des héros romains et grégeois que maître Amyot met en français, je voudrais que l'on fît un grand feu de tous les livres... Raisonner !... eux, des vilains !

LE PRINCE.

Mais Dardois ne vous a-t-il pas dit les

noms de ceux qui s'étaient réunis à la Ferté ? On n'y compte presque que des gentilshommes, car je ne parle pas de ces instrumens vulgaires dont on pourra se servir à l'occasion. Eh ! qui donc pourrait avoir plus à se plaindre des Guises que la noblesse de France ? Quand a-t-elle été plus humiliée, plus avilie ?

LE CONNÉTABLE.

Cette belle et glorieuse noblesse, l'élite de la France... ou plutôt la France elle-même !

LE PRINCE.

Ils la ménagent fort, vraiment ! Pour leur début, ils commencent par faire élever un gibet à Fontainebleau, en menaçant d'y faire attacher tous ces pauvres gentilshommes ruinés à la guerre qui venaient demander du pain.

LE CONNÉTABLE.

Des gentilshommes ! un gibet ! Mais ils ne savent donc pas, ces veaux lorrains, ce que c'est de la noblesse française ? Ils ne savent donc pas que c'est un corps dont on ne peut blesser un seul membre, sans que tous soient tenus d'honneur de prendre sa cause en main, et qu'un gentilhomme est gentilhomme avant tout ?

LE PRINCE.

La naissance ?... mais ce n'est presque plus qu'un titre à leurs mépris. Voyez tous les outrages dont ils ont abreuvé les princes du sang ! Ils en sont aussi de la noblesse, je pense.

LE CONNÉTABLE.

Ils en sont l'honneur, ils en sont les chefs vénérés.

LE PRINCE.

Eh bien ! comment nous ont-ils traités ? Lorsque le roi de Navarre a été si indignement dépouillé par l'Espagne, qu'ont-ils fait pour le soutenir ? Qu'ont-ils fait pour regagner les domaines usurpés par la monarchie espagnole ?

LE CONNÉTABLE.

L'occasion était belle pourtant au mariage d'Elisabeth avec Philippe II.

LE PRINCE.

Ils s'en seraient bien gardés, vraiment : il leur importe trop que notre famille soit affaiblie, appauvrie, humiliée ; aussi rappelez-vous l'affaire de ce gouvernement de Picardie. L'amiral s'en démet en ma faveur, et ils le donnent.... à qui ? à Brissac, qui n'y prétendait même pas, et qu'ils font exprès revenir de delà les monts... Mais c'est

peu de nous enlever ou de nous laisser ravir nos biens, ils nous dépouillent même de nos droits les plus anciens et les plus consacrés.

LE CONNÉTABLE.

Est-il vrai qu'ils aient osé porter le manteau du Roi, le premier jour qu'il a paru en public après son deuil?

LE PRINCE.

S'ils ont osé!.. Ah! laissez-les faire, et ils ne s'arrêteront pas en si beau chemin, quand l'un règnera paisiblement en France, et l'autre se sera assis sur le trône de Rome.

LE CONNÉTABLE.

Le trône de France!.. le trône de Rome!.. eux... ces fats, ces bélîtres, ces Lorrains!

LE PRINCE.

Eh! le cardinal ne s'est-il pas déjà essayé à Rome en prenant le titre de cardinal d'Anjou? Ne se prétendent-ils pas des droits sur la Provence? Mais, que dis-je? ils sont encore bien modestes, puisqu'ils descendent de Charlemagne!

LE CONNÉTABLE.

Quoi! il serait vrai qu'en effet une généalogie faite par leur ordre...

LE PRINCE.

Prouve très-clairement que le trône de France leur appartient : les fils de Hugues Capet les ont injustement dépossédés, et détiennent sans droit leur légitime héritage !

LE CONNÉTABLE.

Ils auraient eu cette insolente prétention ?

LE PRINCE.

On l'a eue pour eux du moins, et qui se risquerait aujourd'hui à leur déplaire?.. Mais qu'importe tout cela ? Eh bien ! il arrivera seulement que le connétable de France se nommera Saint-André, au lieu de s'appeler Montmorency : Thermes sera grand-maître, et Cypierre maréchal de France ; qui sait même si notre ami Thony le fou n'aura pas dans tout cela sa part de gloire !... Et lorsque, lassés de gouverner sous le nom des faibles enfans de Henri II, ils voudront enfin régner en leur nom, ils signifieront un matin à la France que la dynastie régnante est désormais la dynastie de Lorraine.

LE CONNÉTABLE.

Mon prince, vous attaquez mes résolutions avec des armes dangereuses...

LE PRINCE.

Quant à nous, quant à moi surtout, je sais ce qu'il me convient de faire. J'ai au côté, une brave épée, et là, un brave cœur. Je me retire dans ce qui nous reste de notre Etat de Navarre, et nous verrons s'ils se risquent à venir nous y chercher.

LE CONNÉTABLE.

Mais enfin n'y aurait-il pas d'autre moyen qu'une prise d'armes? Si la noblesse tout entière adressait au Roi une remontrance respectueuse, mais énergique... alors je n'hésiterais pas à la signer le premier.

LE PRINCE.

Oui... ils en feront juste le même compte que d'une remontrance de Parlement.

LE CONNÉTABLE.

S'unir à des hérétiques! Que penserait-on dans la maison de Savoie, si ferme et si inébranlable dans sa foi?

LE PRINCE.

Ne s'est-elle jamais alliée avec les luthériens? Maintenant même encore...

LE CONNÉTABLE.

Mais que dirait madame la Connétable, si inflexible sur ces matières?

LE PRINCE.

Elle est maintenant absente, et tout sera fini avant son retour. Vous n'avez d'ailleurs rien à dire, rien à excuser envers qui que ce soit. Que l'on puisse faire entendre seulement que vous ne désavouez pas l'entreprise, que des hommes de votre caractère et de votre rang savent quel en est le but, même sans concourir à l'exécution, et à l'instant tous ceux dont les efforts, la sagesse et la naissance peuvent les contenir dans des limites raisonnables, ne craignent plus de s'enrôler sous la même bannière.

LE CONNÉTABLE.

Si je me décide jamais, ce ne sera pas seulement mon nom que je donnerai, mais bien mon bras et toute ma personne. Quoique vieux, je ne suis pas de ceux qui, comme le Nestor homérique, ne sauraient bouger de leur tente ou pavillon, assis comme une statue immobile, en donnant des conseils et des avis; mais je marche le cul sur la selle, armé de toutes pièces, et l'épée au poing.

LE PRINCE.

Eh bien! qui vous arrête? qui pourrait hésiter à se déclarer contre ceux qu'attaque-

raient les princes du sang, les Montmorency, les Châtillon, les Soubise?

LE CONNÉTABLE.

Tout ceci me jette dans un trouble... Pourquoi aussi êtes-vous venu? Je sens en moi des mouvemens inconnus jusqu'à ce jour, et mon vieux sang s'est allumé au tableau des affronts faits par ces Lorrains à la monarchie et à la noblesse... Et pourtant s'armer... marcher contre le trône!.. Cruelle perplexité!.. Ah! je sens que j'ai déjà mal fait en vous écoutant... (*On entend le son d'une cloche.*) Mais Dieu soit loué! voici l'heure de la prière; je vais demander à mon Sauveur de m'inspirer le meilleur dessein. (*Entrent un majordome et des domestiques avec des flambeaux.*) Mon beau neveu, nous sommes ici un peu du temps passé, comme vous savez, et nous avons conservé l'usage de faire la prière en commun. Je vais donc descendre à la chapelle où l'on est déjà réuni. Je ne vous invite pas à m'accompagner, car je crois que nous ne prions plus tout-à-fait de la même manière.

LE PRINCE.

Eh quoi! cette coutume est-elle si absolue

que vous ne puissiez y manquer une fois en ma faveur?

LE CONNÉTABLE.

Mais cependant...

LE PRINCE.

Les gens de votre maison ne sauraient-ils donc prier sans vous et me laisserez-vous seul ici, moi qui ne puis demeurer que si peu, moi votre hôte....

LE CONNÉTABLE.

Allons; le moyen de vous refuser! je dirai donc ici mes patenôtres, mais alors je les dirai deux fois de plus.... Annoncez à M. le chapelain que je ne descendrai pas ce soir, et priez-le de réciter à mon intention le psaume *Dominus illuminatio mea*, etc. (*Sort le major-dome.*) Maintenant, mon neveu, c'est moi qui ai une grâce à vous demander.

LE PRINCE.

Une grâce... et laquelle?

LE CONNÉTABLE.

C'est de vouloir bien partager ce lit avec moi.

LE PRINCE.

Comment donc! mais il me semble que c'en est une que je reçois.... Louis XII,

François Ier et Henri II.... ce sont là, je pense, des gentilshommes d'assez bonne maison, même pour un Bourbon.

LE CONNÉTABLE.

S'il vous plaît encore, nous nous passerons des soins d'autrui. (*Il fait un signe, les valets sortent.*) Maintenant je vais me mettre à ce prie-Dieu; vous, mon neveu, usez-en ainsi qu'il vous conviendra.

LE PRINCE.

Je prendrai donc cette bible, et vais chercher, dans cette pieuse lecture, les enseignemens qu'elle a si souvent donnés.

Il s'assied et lit.

Admitte ad te alienigenam et subvertet te in turbine et abalienabit te à tuis propriis.

. . . .

Qui altam facit domum querit ruinam.

. . . .

Dispergam virum à fratre suo...

LE CONNÉTABLE.

Il est à genoux, et dit ses patenôtres.

Pater noster qui es in cœlis... Veaux de Lorrains... *sanctificetur nomen tuum; adveniat regnum tuum...* Pape et roi!.. *fiat voluntas*

tua, sicut in cœlo et in terrá... Coquin de cardinal... *panem nostrum quotidianum da nobis hodiè et dimitte nobis debita nostra sicut et nos dimittimus debitoribus nostris*... Ah! tu me le paieras... *et ne nos inducas in tentationem*... Quoi! nul ne me bouttera dehors ces deux marauds... *sed libera nos à malo. Amen.*

Le Connétable se couche en redisant toujours ses patenôtres de la même manière, et s'endort en répétant plusieurs fois :

Et ne nos inducas in tentationem... Ah! maîtres larrons... *sed libera nos à malo*... Veaux de Lorrains... *Amen... amen.*

BLOIS.

BLOIS.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PLACE DU MARCHÉ.

TIENNETTE.

La lèpre, c'est donc une maladie bien terrible ?

MACLOUD.

Comment donc ? mais, c'est la pire de toutes. On dit que tous ceux qui l'ont sont damnés, parce que c'est la maladie des juifs qui ont fait mourir Notre-Seigneur.

TIENNETTE.

Voyez-vous, les juifs! a-t-on bien fait de les chasser de France!

MARION.

Et on n'en guérit donc pas, de la lèpre?

MACLOUD.

Jamais.... Elle se gagne rien qu'à respirer le même air qu'un lépreux.

MARION.

Bien vrai !

TIENNETTE.

Et l'on dit donc que le roi est lépreux ?

MACLOUD *d'un air mystérieux.*

Oui.

TIENNETTE.

Pas possible !

FABIENNE.

Mais alors il n'y a pas grande sûreté pour nous tous ici, car le marché est bien près du château.

TIENNETTE.

Aussi, comme je me sauverais, si je voyais seulement de loin arriver les pourvoyeurs ou les gardes !

MARION.

Et moi !

FABIENNE.

Et moi !

MACLOUD.

Oui, oui.... il fait meilleur de l'autre côté de la Loire qu'ici.

TIENNETTE.

Et comment est-ce que ça se reconnaît, un lépreux ?

MACLOUD.

D'abord, on a la figure toute rouge et toute pleine de boutons.

MARION.

Tiens, tiens, vois donc le sonneur de Saint-Jacques qui passe là ! Est-ce qu'il aurait la lèpre, lui ?...

TIENNETTE.

Oh ! pour celui-là, je connais son mal, et le cabaretier de la rue des Papegaux le connaît encore mieux ; d'ailleurs, on sait bien que les gens d'Église n'ont jamais de ces choses-là.

MARGOT.

Ils sont bien heureux... Ensuite, Macloud ?

MACLOUD.

Ensuite, il vous vient aux bras et aux jambes de grosses taches, et puis des écailles blanches ni plus ni moins qu'à un poisson.

TIENNETTE.

Voyez-vous cela ?

MARION.

On dit que le père Eucher a vu un lépreux.

MACLOUD.

Sûrement il l'a vu, et il nous a souvent raconté toutes les cérémonies qu'on avait faites sur lui. — Tenez, le voilà là-bas, le père Eucher, appelons-le.

Arrive le père Eucher.

MARGOT.

C'est-il vrai ça, père Eucher, que vous avez vu un lépreux ?

EUCHER.

Eh ! mon Dieu ! oui, mes enfans; c'était en 1498, au mois de mai ; et vous n'étiez pas encore nés tous tant que vous voilà.

MACLOUD.

Contez-nous donc cela, père Eucher ?

EUCHER.

Imaginez-vous que c'était le fils d'un marchand de la rue des Étuves, qui avait épousé la fille d'un gradué ; et ces mariages-là ne réussissent guère, voyez-vous. Aussi, le jeune homme s'en étant allé à Paris, pour affaires de son négoce, en revint dans un état pitoyable. Tous les clercs en médecine dirent que c'était la lèpre ; et alors il n'y avait donc plus rien à faire qu'à le remettre entre les mains de l'Église.

PLUSIEURS VOIX.

Ah!

EUCHER.

Quand l'heure de la cérémonie fut arrivée, on l'a fait descendre au bas de son escalier, avec un drap mortuaire sur la tête. Pour lors, le clergé l'est venu prendre, et puis on l'a conduit à l'église, et puis on lui a chanté les prières des morts, et puis on l'a aspergé d'eau bénite.

TIENNETTE.

Les prières des morts!

MARION.

De l'eau bénite!

EUCHER.

Après tout ça fini, on l'a fait sortir de la ville, pour le conduire, toujours en procession, à une petite cabane qu'on avait bâtie pour lui, et sur laquelle était une croix. Le lépreux s'est mis à genoux, le curé lui a fait un beau discours, après quoi il a ôté son habit, il a mis sa tartarelle de ladre, et il a pris sa cliquette pour avertir tout le monde de se sauver devant lui quand il passerait.

MARGOT.

C'est bien fait cela.

TIENNETTE.

Ce pauvre jeune homme!

MARION.

Ce n'est pas tout, père Eucher?

EUCHER.

Ecoutez donc. Voilà ensuite M. le curé qui lui dit comme ça : « Je te défends de sortir nu-pieds et sans ton habit de ladre, de passer par les ruelles étroites, de parler à qui que ce soit lorsque tu seras sous le vent, d'aller dans aucune église, dans aucun marché; de boire et de te laver les mains dans une fontaine ou dans une rivière; de toucher à aucune marchandise avant de l'avoir achetée, de toucher les enfans, de leur rien donner; enfin, d'habiter avec aucune femme que la tienne. » Après quoi le curé lui a donné son pied à baiser, lui a jeté une pelletée de terre sur la tête, et tout le monde s'en est allé.

MACLOUD.

Voyez-vous cela!

TIENNETTE.

Et sa femme?

EUCHER.

Sa femme l'a suivi. Que vouliez-vous qu'elle fit autrement? Qui donc aurait voulu d'elle?

TIENNETTE.

Mais enfin, si ce pauvre lépreux avait fait ce qu'on lui avait défendu, si par malheur il avait passé dans une ruelle étroite ou parlé sous le vent?

EUCHER.

Ma foi, je ne sais pas, mais il pouvait lui arriver malheur.

MACLOUD.

Oui, oui, on pouvait le tuer.

LES FEMMES.

Quelle horreur !

MARGOT.

Et comment était-il, ce pauvre jeune homme?

EUCHER.

Il était pâle, il avait les sourcils rongés, et la tête presque sans cheveux.

MACLOUD.

Justement, voilà comme était le Roi quand je l'ai vu passer dans sa litière avec la Reine.

TIENNETTE.

Mais alors il paraît que la Reine n'a pas peur du mal?

MARION.

Peut-être qu'elle a un talisman?

MACLOUD *plus bas.*

Vous savez ce qu'on dit?...

TOUS.

Non, et quoi donc?

MACLOUD.

On dit qu'il vient dans ce pays pour respirer le bon air et prendre des bains de sang d'enfans.

MARION.

Eh bien! on m'a déjà parlé de ça!

MARGOT.

C'est-il vrai, maître Eustache; vous devez le savoir, vous qui êtes à peu près clerc en médecine?

EUSTACHE *apothicaire, regardant autour de lui.*

Oui, mes enfans, très-vrai, et l'on assure même qu'il y a des commissaires et des soldats qui courent le pays pour enregistrer les plus beaux enfans.

FABIENNE.

Pour les tuer?

EUSTACHE.

Pour les tuer, et en faire un bain au Roi.

MARGOT.

Miséricorde! un bain de sang!

MARION.

Et de sang d'enfans, encore!

TIENNETTE.

Mais en est-on bien sûr?

GERVAISE.

Comment donc! hier deux hommes sont venus chez moi; ils avaient des mines terribles, et regardaient mes pauvres enfans.

NICOLLE.

Et n'a-t-on pas osé me proposer à moi, de livrer ma Jeannette pour de l'argent!... Moi, grand Dieu!... Non, non, mon cher bijou, ils ne t'auront pas.

Elle l'embrasse.

TIENNETTE.

Mais avec tout cela, on n'en a encore pris aucun.

MARGOT.

Et le fils de Morand et de Justine, qui était si beau, où est-il?

MACLOUD.

Oui, où est-il?

TIENNETTE.

Je l'ai rencontré, moi, samedi, à Romorantin, au marché avec son père.

EUSTACHE.

Et les deux petites filles de Guillaume et de Bastienne?

TIENNETTE.

Tenez, les voilà qui passent là-bas.

EUSTACHE.

Croyez-moi toujours, mes enfans, tout ceci n'est pas naturel; le mieux c'est de prendre bien garde; car si on ne vous dérobe pas vos enfans, vous ou eux vous pouvez gagner la lèpre.

MACLOUD.

Eh! mon Dieu! oui.

MARION.

Mais enfin, est-ce qu'il n'y a pas de remède à ce mal-là?

EUSTACHE.

Il y en aurait bien pour vous autres pauvres gens, et si l'un de vous en était pris, je me chargerais bien de le guérir; mais les médecins du château sont si ignorans....

MARGOT.

On m'a dit à moi, qu'on guérissait en mangeant de la chair de vipère.

MARION.

Et moi, en faisant tremper une vipère dans l'eau, et en la buvant.

FABIENNE.

Non, non, ce n'est pas cela : c'est de manger de l'orge avec de la chair de serpent haché tout vivant.

TIENNETTE.

Mais enfin, encore une fois, est-il bien sûr que le Roi soit lépreux ?

EUSTACHE.

Que ceux-là qui auraient peur viennent chez moi, vous savez bien, la boutique au coin de la rue de la Routisserie.... Je leur donnerai quelque chose qui préserve de la lèpre, et même de tous les mauvais sorts.

Arrive le curé de Sainte-Soulaine.

LE CURÉ.

Eh bien! qu'avez-vous donc, mes bons enfans ?

MACLOUD.

Rien, rien, monsieur le Curé.... C'est seulement...

LE CURÉ.

Eh bien! quoi ?

MARGOT.

On dit qu'il ne fait pas bon par ici, pour les pauvres gens.

LE CURÉ.

Et depuis quand donc cela? Comment! ce pays aurait-il tout-à-coup perdu la réputation qu'il a d'être le plus sain du royaume?

MARGOT.

C'est qu'on dit que le Roi.... là....

LE CURÉ.

Le Roi.... Eh bien! quoi?

MARGOT.

Que le Roi est lépreux, monsieur le Curé.

MARION.

Oui, et que la maladie est à la Cour, et que nous la gagnerions.

FABIENNE.

Et qu'on nous veut prendre nos enfans pour lui faire des bains avec leur sang.

LE CURÉ.

Et qui a pu vous débiter de pareils contes?

MACLOUD.

Mais tout le monde.

TIENNETTE.

Tenez, monsieur le Curé, à commencer par maître Eustache que voilà.

LE CURÉ.

Quoi ! vous aussi ?

EUSTACHE.

Moi, je n'ai pas dit cela positivement.

LE CURÉ.

Ah ! M. Eustache est un peu de la vache à Colas, comme on sait.

MARION.

Ah ! c'est donc cela ?

Eustache s'éloigne.

TOUS.

Au parpaillot ! au parpaillot !

FABIENNE.

Mais est-il vrai, monsieur le Curé, qu'on ne meurt pas de la lèpre ?

LE CURÉ.

Non, mes enfans, on n'en mourrait pas quand même on l'aurait : mais la lèpre si commune autrefois surtout parmi ceux qui avaient offensé le Seigneur, est presque inconnue à présent, surtout dans ce pays. D'ailleurs si le Roi avait la lèpre, il aurait plus besoin de bon air et d'une saine nourriture que du sang de vos enfans.

MARGOT.

Pourtant, monsieur le Curé, je vous jure

qu'on voit dans nos campagnes beaucoup d'hommes à mauvaise figure qui disent qu'ils cherchent des enfans pour guérir le Roi.

LE CURÉ.

Oui, parce qu'ils sont de la religion, comme cet Eustache, et veulent effrayer les fidèles. Encore une fois, le Roi se porte fort bien, je l'ai vu tous les jours depuis qu'il est à Blois, et encore aujourd'hui même.

MARGOT.

Ah ! quant à moi, je ne m'y fierais pas.

FABIENNE.

Ni moi non plus.

MACLOUD.

Tenez, tenez, voyez-vous descendre de là-haut des hommes à la livrée du Roi ?

MARION.

Justement ils se dirigent de ce côté.

TOUS.

Sauvons-nous ! sauvons-nous....

Ils s'enfuient rapidement.

LE CURÉ.

Eh bien ! mes enfans, qu'avez-vous donc à vous sauver ainsi.... Mais ils ne m'entendent pas.... Pauvres gens ! comme on les trompe !

Il s'éloigne.

MACLOUD.

Bon, bon! allez, nigauds; quant à moi, je reste, et j'en vendrai plus du double mes fromages et mes pois secs.

Arrivent un intendant, des pourvoyeurs, des soldats et un maître d'hôtel.

LE MAITRE D'HOTEL.

Eh bien! eh bien! qu'ont-ils donc tous à courir comme une compagnie de perdreaux ou un troupeau de moutons.

MACLOUD.

Oh! rien... Ils auront eu peur peut-être d'une augmentation de taxe, ou d'être obligés de porter leurs denrées au château.

LE MAITRE D'HOTEL.

Eh bien! ne les leur aurait-on pas payées?

MACLOUD.

Pardine! bien sûr.... Aussi, moi, voyez, je ne crains rien.

LE MAITRE D'HOTEL.

Oh! ce n'est pas de cela qu'il s'agit; il me faut, pour ce soir, dix ou douze bons compagnons.

MACLOUD.

Eh bien! en voilà toujours un à votre service. Et pourquoi faire?

LE MAITRE D'HOTEL.

Pour figurer, sous des peaux d'animaux et sous d'autres costumes, dans la mascarade qu'on doit donner ce soir.

MACLOUD.

Fort bien, cela se peut; j'ai déjà fait une tête de Cerbère sous le feu roi, lors de la dernière fête qu'il a donnée à cette belle dame qu'il aimait tant, et qui n'était pas sa femme.

LE MAITRE D'HOTEL.

C'est bon, c'est bon, on ne demande pas cela.... Mais je vois que tu es au courant.

MACLOUD.

Oh! qu'oui; par ainsi, voyons, combien donnez-vous ?

LE MAITRE D'HOTEL.

Tu es bien curieux.

MACLOUD.

Dame ! c'est que le métier est dur : il y a des horions à attraper.... J'en sais quelque chose.

LE MAITRE D'HOTEL.

Eh bien ! on te donnera six douzains.

MACLOUD.

Oh ! c'est trop peu, j'en veux le double.

LE MAITRE D'HOTEL.

Comment ! le double ?

MACLOUD.

Oui, je dis qu'il me faut un beau teston du bon Dieu.

LE MAITRE D'HOTEL.

Mais voyez ce drôle! il lui faut.... Il te faudrait vingt coups de bâton, si on te faisait justice. N'es-tu pas trop heureux d'amuser Sa Majesté et toute sa cour?

MACLOUD.

Oui, pour de l'argent.

LE MAITRE D'HOTEL.

On dirait que c'est bien difficile pour toi de faire la bête pendant une heure ou deux.

MACLOUD.

Mon Dieu! non; mais on est père de famille.

LE MAITRE D'HOTEL.

Sais-tu que l'on pourrait t'y forcer?

MACLOUD.

Oh! pour cela, nenni.

LE MAITRE D'HOTEL.

Mais il raisonne, je crois....

MACLOUD.

Tout ce que vous pouvez, c'est de me mettre en prison, et ce n'est pas là ce qui fera aller votre mascarade.

LE MAITRE D'HOTEL.

Enfin, n'appartiens-tu pas au Roi ?

MACLOUD.

Du tout, j'appartiens à monseigneur de Bracieux, puisque c'est à lui que je paie tous les ans, à la Saint-Martin, dix-huit têtes de porc, vingt-sept poules blanches et trois setiers de blé.

LE MAITRE D'HOTEL.

Mais le seigneur de Bracieux appartient au Roi, je pense.

MACLOUD.

Ah ! ça n'est pas là encore ce qu'on dit au château de Bracieux ; mais, en tous cas, ce n'est pas mon affaire; je demande un teston pour ma soirée, c'est oui ou non.

LE MAITRE D'HOTEL *à part*.

Le drôle profite de ce qu'il est seul.... Eh bien ! tu l'auras.

MACLOUD.

A la bonne heure.... Voulez-vous que je vous recrute le reste de votre monde ? Je sais où trouver tout ce qu'il vous en faudra.

LE MAITRE D'HOTEL.

Eh bien ! oui.

MACLOUD.

Mais argent d'avance, n'est-ce pas?

LE MAITRE D'HOTEL.

Oui, d'avance.

MACLOUD.

Et les camarades au même prix, bien entendu.

LE MAITRE D'HOTEL.

Oui! (*A part.*) Voilà un teston, maraud, qui te coûtera cher.

SCÈNE II.

Le cabinet du cardinal de Lorraine.

BAÏF.

Oui, Monseigneur, je me suis présenté plusieurs fois chez Votre Illustrissime Seigneurie, pour avoir l'honneur de lui communiquer le plan de la fête qu'on donne ce soir à Leurs Majestés; mais les grands travaux qui l'occupent ne lui ont pas permis, sans doute, de me donner audience.

LE CARDINAL DE LORRAINE.

Pourquoi, aussi, n'avoir pas dit qu'il s'agissait du service du Roi?

BAÏF.

Monseigneur, j'avais cru que Votre Seigneurie savait que la Reine avait daigné me charger d'ordonner cette fête avec M. du Bellay; nous n'avons, d'ailleurs, guère agi que d'après les idées et suivant les commandemens de Sa Majesté à qui son admirable esprit et son

éducation italienne donnent un si merveilleux goût sur toutes ces choses.

LE CARDINAL.

Ah ! si la Reine a tout su, je n'ai rien à dire. Cependant, puisque vous croyez devoir me consulter, j'écouterai. Peut-être, plus habitué à juger ce que la religion rend convenable d'exposer aux regards des princes et des peuples, je pourrai aussi donner quelques sages avis. Voyons donc.

BAÏF *déroulant son manuscrit.*

La fête sera divisée en trois parties. La première sera l'épisode de la belle Genièvre, tiré de l'Arioste, représenté par les dames et filles d'honneur de la Reine-mère. Chaque sortie des personnages sera marquée par l'arrivée d'un magicien qui adressera aux assistans, et surtout au Roi et à la Reine, des sonnets et madrigaux dont je puis lire ici quelques-uns.

LE CARDINAL.

Non, non, monsieur de Baïf; j'aime mieux avoir la surprise de les entendre.

BAÏF *piqué.*

Fort bien... Monseigneur... Je disais donc... j'avais donc l'honneur de dire à Monseigneur que... après...

LE CARDINAL.

Après l'arrivée du magicien....

BAÏF.

Après la scène du magicien, viendront messieurs les princes qui combattront en lice.

LE CARDINAL.

Quoi donc! Je croyais que la Reine-mère, depuis la mort de son époux, ne permettait plus joutes ni tournois.

BAÏF.

Elle l'a permis pour cette fois, à condition seulement que le Roi ne combattrait pas.

LE CARDINAL.

Allons, soit.

BAÏF.

Monsieur, duc d'Orléans, paraîtra le premier contre Pompée le Milanais, qui lui apprend à danser et à faire des armes; après que le combat aura duré assez pour faire admirer la grâce du prince, il portera à terre son ennemi Pompée et feindra de le tuer. Pareil jeu sera fait par monseigneur le duc d'Anjou contre Sylvie, son maître d'armes, et par monseigneur le duc d'Alençon contre Germain.

LE CARDINAL.

Fort bien jusqu'ici... Et la seconde partie?

BAÏF.

La seconde partie est un ballet dont la Reine a presque entièrement donné l'idée. Seize dames ou demoiselles paraîtront dans un grand roc tout argenté, où elles seront assises dans des niches en forme de nues. Ces seize dames, représentant les seize provinces de France, porteront dans des corbeilles les produits des pays différens. Après avoir fait dans ce roc le tour de la salle, en forme de parade, au bruit d'une musique mélodieuse, elles viendront déposer leurs tributs aux pieds du Roi, le tout au milieu d'un air de guerre sonné par plus de trente violons : puis le célèbre Étienne Leroy et un jeune Italien nouvellement arrivé feront entendre tour à tour des airs italiens et provençaux.

LE CARDINAL.

Mais je ne vois pas là ce qui avait été convenu... Une certaine allégorie... Tout ceci me paraît un peu profane.

BAÏF.

Ah ! voici, Monseigneur, et on l'a gardée pour terminer dignement la fête. Le sujet est celui-ci : *La Religion défendue par les trois Vertus théologales*.

LE CARDINAL.

A merveille.

BAÏF.

La Religion sous la figure d'une belle femme...

LE CARDINAL *interrompant.*

Et qui est celle qui remplira ce rôle?

BAÏF.

Mademoiselle Davila, Monseigneur.

LE CARDINAL.

Fort bien! continuons.

BAÏF.

La Religion, sous la figure de mademoiselle Davila, sera sur un trône élevé au sommet d'un roc resplendissant de lumières. Trois chevaliers, figurant les trois Vertus théologales, viendront, armés de toutes pièces, pour monter jusqu'au trône de la Religion; mais ils seront arrêtés par les sept Péchés capitaux, géans à faces allégoriques, par les Passions, sous la forme d'une multitude de belles demoiselles, et enfin par un dragon vomissant des flammes, représentant l'Hérésie. Les chevaliers, après une lutte acharnée, triompheront des sept Péchés capitaux, mettront en fuite les Passions, et couperont la tête

de l'Hérésie. Après quoi, les diables sans nombre viendront enlever les vaincus ; et puis on dansera.

LE CARDINAL.

Admirable ! admirable ! M. de Baïf ; à la bonne heure, au moins... Vous aurez soin de passer demain chez mon trésorier.

BAÏF.

Je n'ai pas besoin de dire à Monseigneur que les trois chevaliers seront représentés par les trois princes, frères de Sa Majesté.

LE CARDINAL.

Sans doute, sans doute ; mais, dites-moi : et l'Hérésie...

Entre un huissier.

L'HUISSIER.

Monseigneur, une personne qui dit avoir des choses de la dernière conséquence à communiquer, demande à être admise.

LE CARDINAL.

Par mes péchés, voilà un bel impertinent, et sans dire son nom, encore ! Répondez que je suis occupé moi-même d'affaires importantes.... Continuez, monsieur de Baïf.

L'HUISSIER.

Monseigneur, c'est un frère de l'ordre des Bernardins.

LE CARDINAL.

Eh bien! il ferait mieux de rester à son couvent pour y prier, plutôt que de courir les champs et se mêler d'affaires à la cour, où il n'a que voir.

L'HUISSIER.

Mais, Monseigneur....

LE CARDINAL.

Mais, par la sang Dieu! j'ai répondu, je pense : laissez-moi! (*L'huissier sort.*) Où en étions-nous, monsieur de Baïf. En vérité, on n'aurait qu'à écouter tous ces beaux messagers de grandes nouvelles.... Ce sera sans doute quelque pauvre diable qui vient demander des faveurs pour sa communauté, et qui croit qu'il n'y a chose plus importante dans le royaume. (*L'huissier rentre.*) Allons, encore!

L'HUISSIER.

Monseigneur, le frère que je viens d'annoncer....

LE CARDINAL.

Comment! toujours ce traître de bernardin!

BAÏF.

Il faut avouer qu'il y a des gens incommodes et obstinés.

L'HUISSIER.

Il se nomme Hourdez, et dit qu'il vient de la part....

LE CARDINAL.

Maugré Dieu! qu'il se nomme comme il voudra, et vienne de quelle part il lui plaît; mais qu'il aille à tous les diables et me laisse en repos, ainsi que vous!

HOURDEZ.

Il s'est glissé doucement dans le cabinet à la suite de l'huissier sans être aperçu, et il a entendu les paroles du cardinal.

Pardonnez-moi, mon bon seigneur, si je prends la liberté de contrevenir un peu aux ordres benins de Votre Illustrissime Seigneurie, et si je la trouble au milieu de ses grands travaux, mais....

LE CARDINAL.

Par mon chapelet! voilà un moine audacieux!

HOURDEZ.

Je suis sûr que, quelles que soient les affaires qui l'occupent en ce moment, elle n'en a pas

de plus intéressante que celle dont ce message l'instruira.

LE CARDINAL.

Non, je ne reçois rien, je ne lis rien.

HOURDEZ.

Et moi, Monseigneur, je crois devoir ne point sortir d'ici que vous n'ayiez jeté les yeux sur ce papier; il faudra m'arracher de cette place pour me la faire quitter.

LE CARDINAL.

Son assurance m'étonne.... Voyons, le plus court est de lire.

HOURDEZ.

La lettre n'est pas signée; mais elle est de M. Montagnac, ou plutôt de M. de Vouzé.

LE CARDINAL.

Que vois-je!... Quoi! déjà!

HOURDEZ *à part.*

Déjà!... Que veut-il dire?.... Ah! je comprends... il m'en souviendra!

A mesure que le cardinal lit, il se trouble, rougit et pâlit.

HOURDEZ.

Plaît-il à Monseigneur d'entendre le peu qui me reste à lui dire?

LE CARDINAL.

Comment donc! mais sans doute, sans doute et sur-le-champ.... C'est fort bien, monsieur de Baïf; nous continuerons ceci plus tard.

BAÏF.

J'en ai à peine pour quelques momens, si Monseigneur voulait....

LE CARDINAL.

Non, non, pas à présent; d'ailleurs, je vois que ce sera fort bien... Qu'on fasse venir, sur-le-champ, M. de Vieilleville, M. de Robertet, M. Davanson.... Adieu, monsieur de Baïf.

Baïf sort.

LE CARDINAL.

Que je suis fâché, mon frère, de ma vivacité! Asseyez-vous donc, et racontez-moi ce que vous savez... J'espère que vous n'aurez pas d'autre demeure que le château.

HOURDEZ.

Monseigneur, c'est ainsi qu'il plaira à Votre Seigneurie. Je lui dirai donc que tout ce que contient cette déclaration, j'en ai la preuve par mes informations particulières; mais ce que je sais de plus, avec non moins de certitude, c'est que ce projet, depuis long-temps

médité, a déjà probablement commencé à s'exécuter, et que, sous deux jours, Blois peut être investi par les réformés.

LE CARDINAL.

Comment ! sous deux jours. (*Il appelle.*) A-t-on prévenu M. de Vieilleville ?

L'HUISSIER.

Oui, Monseigneur.

HOURDEZ.

Plus de six mille hommes doivent marcher de différens points de la France.

LE CARDINAL.

Six mille hommes !... Grand Dieu !.... (*Il appelle.*) Qu'on aille sur-le-champ dire à M. le Grand-Maître de m'attendre chez lui ou de venir ici... (*Au moine.*) Vous n'avez rien dit à personne, j'espère.

HOURDEZ.

Je n'ai encore vu qui que ce soit.

LE CARDINAL.

Pas même le duc de Guise ?

HOURDEZ.

Je suis venu directement auprès de Monseigneur.

LE CARDINAL.

Fort bien !

HOURDEZ.

Je demanderai à Monseigneur la permission de lui faire une observation ?

LE CARDINAL.

Parlez, mon bon frère.

HOURDEZ.

J'ai entendu, Monseigneur, dire à la lecture de ces lettres : Quoi ! déjà !... Il semblerait donc que Sa Seigneurie savait ce qui devait se passer, ou au moins ce qui se préparait ! Aurais-je eu le malheur d'être prévenu ?

LE CARDINAL.

Comment ! j'ai dit cela, mon bon frère ; mais en êtes-vous bien sûr ?

HOURDEZ.

Parfaitement sûr.

LE CARDINAL.

Ce sera donc par pure distraction.

HOURDEZ.

J'attache trop de prix à savoir que j'ai été le premier à donner un avis de cette importance....

LE CARDINAL.

Et M. de Baïf aurait-il ouï cette parole ?

HOURDEZ.

Monseigneur, je le crois...

LE CARDINAL.

Ah! vous croyez?

HOURDEZ.

Mais comme elle n'avait de sens qu'en la rapportant au contenu des dépêches, je puis être regardé comme l'ayant seul comprise.

LE CARDINAL.

C'est fort bien, mon frère; je vois que vous êtes pénétrant; soyez seulement aussi discret, et vous saurez ce que vaut la faveur du cardinal de Lorraine.

HOURDEZ.

Je me fie aux bontés de Monseigneur.

Le cardinal sort.



SCÈNE III.

Le cabinet du duc de Guise.

LE DUC.

Bon Dieu ! qu'avez-vous donc, Charles ? Comme vous voilà défait !

LE CARDINAL.

Eh bien ! vous avez vu le moine !..

LE DUC.

Sans doute.

LE CARDINAL.

Je vous l'avais bien prédit. Je savais bien que ces misérables hérétiques nous dressaient un grand complot, et s'apprêtaient à faire quelque mauvais coup.

LE DUC.

Eh bien ! pourquoi alors vous en montrer si troublé ?

LE CARDINAL.

Ah ! c'est que..... Au moment de l'événement.... Et puis on dit qu'ils sont en forces.

LE DUC.

Ecoutez-moi, mon cher frère; lorsque nos correspondances d'Allemagne, de Savoie et d'Ecosse, nous préparaient à ce qui arrive, vous me dites ces propres paroles : « Mais si » nous les laissions faire afin de les mieux en- » ferrer !.. » L'idée me parut hardie, téméraire peut-être; mais elle me frappa. J'hésitais pourtant; vous insistiez, en me remontrant chaque jour les dangers que courait la Sainte-Eglise, et que c'était sans doute le ciel qui inspirait à ses ennemis l'idée de se prendre ainsi dans leur propre piége. Je balançais encore, car il me répugne de voir le sang couler hors des combats. Mais, ce que vous me dites des assemblées de Nantes et de la Ferté me décida enfin; je cédai comme à regret à vos instances, et c'est vous ast'heure, qui semblez effrayé comme un enfant qui aurait fait un mauvais rêve. Soyons donc une fois d'accord avec nous-mêmes, de grâce!

LE CARDINAL.

Tout cela est vrai, j'en conviens; mais les rapports de Lignières sont effrayans.

LE DUC.

Ces sortes de gens exagèrent toujours le

danger, pour augmenter leur propre importance. Tenez, Charles, en vérité, vous êtes aussi trop poltron.

LE CARDINAL.

Eh! bon Dieu! je le sais bien; si je n'avais pas été peureux, j'aurais remué le monde.

LE DUC.

Oui, je connais beaucoup de braves gens de cette sorte, auxquels il n'a manqué, comme à vous, que du courage. Mais comme c'est une vertu qui ne se donne pas, à ce qu'il paraît, l'habileté est de savoir au moins cacher sa faiblesse. Ne pourriez-vous, dites-moi, prendre cela sur vous, ne fût-ce que pour quelque temps? Songez que notre position est difficile; que nous n'en pouvons sortir que par une grande prudence et beaucoup de sagesse.

LE CARDINAL.

Il est trop vrai que la Reine-mère, bien que notre amie apparente, nourrit au fond du cœur une secrète jalousie contre nous.

LE DUC.

Croyez que si elle eût trouvé dans le roi de Navarre le courage et l'habileté du prince de Condé, nous serions peut-être en ce moment à Nancy ou même....

LE CARDINAL.

Aussi, ai-je assez brouillé les princes du sang avec la cour, il me semble.

LE DUC.

Que trop peut-être, si le prince de Condé se met à la tête de ce mouvement!.. Il aurait fallu ménager au moins celui-là, car il est redoutable, et nous n'avons guère d'alliés : nous n'avons que des ennemis ou des flatteurs. Le petit François lui-même nous abandonnerait si sa femme n'avait pris sur lui un empire dont il gémit souvent, mais dont il n'a pas la force de s'affranchir.

LE CARDINAL.

Je frémis de l'effet que cette nouvelle fera sur son esprit.

LE DUC.

Ce n'est pas maintenant encore que nous avons à craindre : d'abord le danger seul le frappera... Mais c'est quand le péril sera passé, qu'il peut faire des réflexions.

LE CARDINAL.

Eh bien! il ne faut pas lui en laisser le temps. Voyez : déjà on nous attaque auprès de lui de mille parts : du dedans, du dehors, et Granvelle, le cardinal de Granvelle, lui-même, écrit

des Pays-Bas qu'il serait peut-être à propos de nous retirer pendant quelque temps pour calmer l'irritation.

LE DUC.

Nous retirer!... Oui, en effet, je comprends qu'il trouverait mieux son compte avec des Robertet ou des l'Aubespine : il sait comment on peut s'y prendre avec eux, et le prudent Philippe II s'est trahi lorsqu'il a dit que ses galions lui donneraient le moyen de former une chaîne d'or pour enchaîner la liberté des peuples. Mais Sa Très-Catholique Majesté, ni son Cardinal-ministre, n'en sont pas où ils croient avec moi. L'engagement est commencé : triompher ou périr. Que ce qui arrive soit ou non un mal, que nous ayions bien fait ou non de laisser se lever les réformés, il faut au moins profiter de cet événement pour affermir la foi...

LE CARDINAL.

Et notre pouvoir.... vous, en vous faisant nommer Lieutenant-Général du royaume....

LE DUC.

Et vous.... monsieur le Cardinal?

LE CARDINAL.

Moi...

LE DUC.

N'osez-vous, même à moi, avouer votre ambitieuse espérance? elle est hardie, sans doute.

LE CARDINAL.

Moins hardie que la vôtre, peut-être.

LE DUC.

Tenez, Charles, le moment est mal choisi pour se livrer à ces ambitieuses pensées.

LE CARDINAL.

Qui sait? c'est peut-être, au contraire, celui qui en prépare l'accomplissement.

LE DUC.

Commençons d'abord par repousser le commun ennemi; c'est là ce qui presse le plus.

Entre un page.

Sa Majesté et les Reines vont se rendre à la fête.

LE CARDINAL.

Fort bien.... (*Le page sort.*) Quelle contrariété!... Quel ennui que cette fête!...

LE DUC.

Il faut cependant que vous et moi nous nous y rendions; composez donc votre visage, car il importe beaucoup que rien ne puisse être de-

viné. Puisque le Roi et la Reine aiment tant ces divertissemens, il ne faut pas qu'ils en soient privés. Peut-être, pendant long-temps, auront-ils des passe-temps d'une autre sorte.

LE CARDINAL.

Mais, quelles mesures avons-nous prises, au moins?

LE DUC.

Il me semble que c'en était déjà une assez sage, que d'avoir tiré la cour hors de Saint-Germain dans ce mois de février, pour la faire venir ici, à la porte d'Amboise, du plus fort château de France.

LE CARDINAL.

En effet.... mais au moins est-il en état?

LE DUC.

Fiez-vous à moi, mon frère. J'ai de plus fait préparer d'avance les ordres que voici : j'envoie de Beuil à Tours, Vieilleville à Orléans, Thermes à Blois, Barbezieux à Bourges, et Coucy à Poitiers. J'ai sur tous ces points des troupes réunies.... depuis long-temps.

LE CARDINAL.

Mais êtes-vous sûr de tous ces commandans?

LE DUC.

Non: si j'en étais plus sûr, je les garderais auprès du Roi; mais, c'est parce que la plupart d'entre eux sont douteux que je les éloigne. Dès qu'ils seront séparés et opposés à des réformés, ils seront utiles, et ne pourront pas nuire.

LE CARDINAL.

Double profit... Qui laissez-vous ici?

LE DUC.

La Rochefoucauld... Mais celui de tous qu'il importe le plus d'écarter, c'est le duc de Montpensier; il ira à Angers, afin qu'il ne puisse pas voir le prince de Condé en route et qu'il ne soit pas trop près du fort du mouvement. C'est surtout les princes du sang que je crains.

LE CARDINAL.

Pour cette fois, mon frère, je crois vous comprendre, et, malgré votre réserve accoutumée, vous vous découvrez quelque peu.

LE DUC.

Non; jamais je n'ai dit, même à vous, que ce que je voulais dire; de grâce, épargnez-vous le soin de commenter mes paroles...

LE CARDINAL.

Je vais faire expédier tous les ordres par Robertet.

LE DUC.

Mais surtout que rien ne transpire qu'après la fête... Je m'y rends dans un moment. Quant à vous, mon ami, vous vous chargez, n'est-ce pas, d'annoncer au Roi tout cela... Vous aurez besoin de toute votre éloquence pour le lui apprendre sans l'irriter.

LE CARDINAL.

Oui, en effet... Mauvaise commission... Je veux, dans tous les cas, ne rien faire, sans avoir vu la Reine-mère.

Il sort.

LE DUC *seul.*

Et c'est là mon seul confident!.. personne qui me comprenne! La Reine-mère.... son ame est un abîme dont je n'ai pu encore voir le fond. Tantôt catholique, tantôt réformée, toujours dangereuse et fausse.... Bien sot qui s'y fierait!..... L'instant est décisif, cependant.... La Monarchie, et la Religion romaine... ou la Réforme, et des Républiques. La question est ainsi placée pour la France... pour toute la chrétienté, peut-être. Mais, par mon Sauveur!

la monarchie ne périra pas aux mains du duc de Guise !... Le moyen est violent, mais il le fallait ; pourquoi l'auront-ils voulu ? La réforme opprimée gagnait des partisans.... Elle conspire, elle s'arme, elle attaque; tout est permis à présent contre elle. Ah ! messieurs de Châtillon, c'est trop tôt : faute !.... faute !... Vous aviez espéré me surprendre ! Mais il est aussi des traîtres parmi ces hommes si purs....

Il frappe des doigts de sa main droite sur le dos de sa main gauche.

Voyons si quelque mauvaise pensée ne me viendrait pas assaillir en cet instant.....

Je serai lieutenant-général du royaume.... Aucuns pourront s'en esbahir et crier à l'ambitieux, comme si je n'en avais déjà le pouvoir, et comme si je ne savais toute la valeur de ce mot : *attendre!...* Mais il fallait que nul autre ne le pût prendre, ce titre, le roi de Navarre, par exemple...... Si la rebellion est étouffée.... et elle le sera.... quelques-uns croiront que je m'en applaudis comme d'une victoire ; les habiles iront peut-être jusqu'à penser que, sachant le complot, je

l'ai laissé aller pour en profiter et grandir mon pouvoir; mais, à coup sûr, nul ne soupçonnera ce qui est... que j'agis en enfant soumis de l'Eglise et dans l'intérêt des trônes..... Au reste, que tout le monde y soit trompé, pourvu que j'aie fait mon devoir et que j'arrive au but.

Si cependant je m'abusais... Si j'avais été mal informé... Si les réformés étaient les plus forts; si... Mais quoi! de l'incertitude?.. Ne sais-je plus que ma prime pensée est toujours la bonne, et que ce que je n'aurais pas résolu en un quart-d'heure, je ne le saurais résoudre en toute ma vie? Que craindre d'ailleurs?.. Ils n'ont pas de chef... Ce La Renaudie est un homme de résolution; mais qui ne vient pas d'assez haut pour imposer à son parti... Ils avaient compté un instant sur le Connétable; ils ne l'auront pas. Mais le prince de Condé... J'ai perdu sa trace... Je voudrais le voir ici... Lui seul et l'Amiral peuvent devenir redoutables. S'ils se déclarent un jour, alors la partie sera sérieusement engagée; jusque-là j'ai le vent et le soleil.... Allons....

SCÈNE IV.

La chambre à coucher du Roi.

LE ROI.

Maintenant, ma chère Marie, parlons un peu de cette fête d'hier : comment l'as-tu trouvée?

MARIE STUART.

La plus belle et la plus divertissante qui se puisse voir.

LE ROI.

Oui, je l'accorde, pour la musique et les ballets; mais j'avoue que les sonnets et madrigaux m'ont paru un peu longs.

LA REINE.

Moi, ils m'ont semblé divins et les mieux tournés du monde.

LE ROI.

Mais aussi s'entendre donner des éloges à la face des heures durant : avec cela, que je ne comprenais pas toujours bien ce que me

disaient ces messieurs, surtout MM. de Baïf et Maisonfleur. Je ne m'y sais plus reconnaître avec tous ces mots latins qu'on jette à présent parmi notre français.

MARIE.

Ce langage pourtant me paraît de bon air; il sent bien son homme docte et son bel esprit.

LE ROI.

Ah! c'est que tu es une savante, toi, Marie, et qui comprends le latin! et qui fais des vers! J'en suis bien fâché pour ce bon M. Danesius, mon précepteur; mais il n'a fait de moi qu'un ignorant, surtout quand je me compare à toi.

MARIE.

Eh! qu'a besoin un roi d'être si habile, puisqu'il a tant de gens qui le sont pour lui? Nous autres femmes, à la bonne heure, c'est notre esbattement, notre récréation....

LE ROI.

Tant qu'on voudra, mais je suis bien fâché qu'on ne m'ait pas donné maître Amyot, comme à mon frère Charles.

MARIE.

Je ne sais s'il l'aura fait habile, mais je crains fort qu'il ne le laisse méchant.

LE ROI.

Dis-moi, à ce propos, Marie, as-tu vu avec quelle fureur il frappait cette tête de l'Hérésie, mon frère Charles ?

MARIE.

Lorsqu'elle s'avançait au milieu des flammes sur ce corps de serpent?..

LE ROI.

Oui... et à qui trouves-tu qu'elle ressemblait, cette tête ?

MARIE.

Ah! mon Dieu!.. serait-il possible?.. En effet... il m'avait paru... Oui, elle ressemblait à M. l'Amiral...

LE ROI.

C'étaient tous les traits de M. de Coligny.

MARIE.

Quelle horreur!

LE ROI.

Et tous ces diables qui l'emportaient....

MARIE.

Et la joie de notre oncle le cardinal....

LE ROI.

Et le sourire de ma mère!...

MARIE.

Il m'a fait peur.

LE ROI.

Tiens, Marie, parlons d'autre chose, je t'en conjure.

MARIE.

Oh! bien volontiers... Comment appelez-vous ce jeune Italien qui a si merveilleusement chanté?

LE ROI.

Rizzio, je crois...

MARIE.

Jamais voix ne m'avait autant charmée.

LE ROI.

Par malheur il n'est ici que pour peu de temps, et s'en va retourner à Turin.

MARIE.

Avez-vous vu comme mon oncle était aujourd'hui empressé auprès de la reine Catherine?

LE ROI.

En effet, depuis long-temps il ne lui avait rendu tant de soins?

MARIE.

Est-ce qu'il serait vrai qu'autrefois?...

LE ROI.

Oh! quelle idée! Qui peut avoir dit de pareilles choses?

MARIE.

En effet, un cardinal de la sainte Église romaine !....

LE ROI.

Une reine de France !... Mais, sais-tu qu'elle est bien belle encore, ma mère ?

MARIE.

Avec cela qu'hier elle avait bien voulu quitter sa robe noire ; c'est, je crois, la première fois depuis son veuvage. Aussi, a-t-elle dit que c'était pour un jour seulement....

LE ROI.

Son habit m'a paru d'une grande magnificence.

MARIE.

Oui, sa robe d'or frisé est admirable, et ce voile de crêpe tanné est tout-à-fait beau.

LE ROI.

Eh bien ! m'amie, j'ai fait demander pour vous une robe semblable à Constantinople, par M. de Grandchamp ; et vous aurez un voile de gaze romaine comme celui de ma mère.

MARIE.

Oh ! merci, et grand merci ; je n'envie pas sans doute le sort de votre sœur Elisabeth

d'Espagne, qui ne met jamais une robe qu'une seule fois. Mais je ne voudrais pas que femme en France, fût-ce votre mère, pût paraître plus brave et mieux accontrée que moi.

LE ROI.

Il ferait beau voir vraiment que quelqu'une s'en avisât !

MARIE.

Et ce branle au flambeau, que j'ai dansé, ne vous aurait-il pas plu ? vous ne m'en avez pas parlé.

LE ROI.

C'est que j'aurais pu difficilement dire mieux que n'ont fait tous les beaux esprits de la cour: ils ne tarissaient pas en éloges. Dubellay prétendait que tu n'avais pas besoin d'un flambeau, comme les autres dames, et que tes yeux devaient suffire; Maisonfleur, que ce flambeau ne mourait pas comme l'autre, et était plus dangereux, puisqu'il pouvait embraser la salle entière. Enfin Ronsard disait que tes yeux étaient un flambeau qui pouvait éclairer la nuit, parmi les ténèbres, et le jour, parmi le soleil. Pour moi, sans tant de façons, je dis que j'ai trouvé cette danse toute parfaite; j'en ai presque oublié cette pavane d'Es-

pagne que j'aime tant, et ces pazzemeni d'Italie, que tu dansais si bien avec cette pauvre Élisabeth; c'est que ce que tu fais est mieux que ce que fait tout le monde, c'est que tu es toujours la belle des belles, et que toutes les autres femmes paraissent comme chambrières auprès de toi. Oui, sous le diadême, comme avec ce simple déshabillé, tu es toujours ma reine, mon astre, mes amours; je ne vois que toi, je n'aime que toi.

MARIE.

Mon cher mignon !

LE ROI.

Ma mieux aimée !

MARIE.

Mon tout !

LE ROI.

Ma vie, mon bien suprême ! tiens.... n'eusses-tu qu'un chaperon de bure ou le plus simple escoffion de village, je t'aimerais encore mieux que toutes les reines de la terre.

MARIE.

Et moi, quand tu ne serais qu'un simple page, je ne verrais, je n'aimerais que toi.

LE ROI.

S'il fallait abandonner ma couronne ou Marie, mon choix serait bientôt fait.

MARIE.

Et moi, à tous les royaumes du puissant Philippe, je préfère la belle et glorieuse couronne de France.

LE ROI.

Dieu! que j'aime à passer mes doigts dans ces cheveux si doux, si blonds, si cendrés ; à en brouiller les légers anneaux! Je conçois bien que tes dames te demandent souvent à baiser ce cou si rond, si blanc, ces bras si potelés, si doux!.... Ne le leur permettez plus, Marie.

MARIE.

Et pourquoi ?

LE ROI.

Je vous en prie...

MARIE.

Ha çà! Monsieur, ceci est fort joli assurément, mais ce n'est pas tout; et nous avons maintenant à régner, s'il vous plaît, Sire....

LE ROI.

Qu'est-ce à dire?

MARIE.

Oui, nous avons une affaire.... une affaire très-importante, que nous a renvoyée mon oncle le cardinal.

LE ROI.

Oh ! oh ! il y a long-temps que cela n'était arrivé.

MARIE.

Il nous a chargés de décider de quelle couleur nos Gardes-Suisses devaient être habillés.

LE ROI.

Quelle preuve de confiance ! Eh bien ! soit. Quel est, Madame, l'avis de Votre Majesté sur cette grande affaire ?

MARIE.

Voyons....

LE ROI.

D'abord, la forme de l'habillement sera la même que par le passé, je n'aime pas le changement, moi. Ainsi, large pourpoint à larges manches, tailladé aux trois couleurs ; quelle sera la première ?

MARIE.

Blanche : c'est celle de France.

LE ROI.

Alors, la seconde sera celle d'Ecosse : bleu.

MARIE.

Ah ! ça, c'est juste.... Et la troisième ?

LE ROI.

Ah ! la troisième.... si c'était... jaune ?

MARIE.

Non, c'est la couleur d'Espagne... Vert?

LE ROI.

C'est la couleur de Guise....

MARIE.

Eh bien ! est-ce donc une raison ?

LE ROI.

Mais je trouve que cette couleur n'irait pas bien.

MARIE.

Oh ! une bonne idée ! choisissons le rouge, c'est celle de la Suisse ; au moins, elle sera pour ces pauvres gens un souvenir de leur pays.

LE ROI.

Bien trouvé cela, chère Marie. Ainsi cette grande affaire est terminée glorieusement ; mais, vois donc comme le temps passe vite, voilà tout à l'heure l'instant du conseil, et il me faut absolument y assister.

MARIE.

Quoi! déjà!

LE ROI.

Encore, si c'était pour m'y employer et y porter autre chose que ma personne; mais tes oncles ont si bien fait, que mon fauteuil ou ma couronne pourraient aussi bien que moi présider; je ne vois rien, je ne sais rien, je suis obligé de décider à l'aveugle.... Ma mère et vous, Marie, prétendez qu'il faut que ce soit ainsi..... Pourvu, encore, qu'ils usent de mon pouvoir pour la gloire et le bonheur des Français.

MARIE.

Vous savez que nous sommes convenus de ne plus parler de cela.

LE ROI.

Ah! Marie, s'ils n'étaient vos oncles!... C'est ce cardinal surtout qui me déplaît avec ses façons radoucies et son air d'humilité feinte. Je crois le voir d'ici me dire, en s'inclinant à chaque mot, et d'une voix enmiellée : « Sire, » ce que j'en dis n'est que pour l'honneur de » votre couronne : Votre Majesté ne saurait » douter du zèle qui m'anime pour la splen- » deur de son trône, pour la gloire de son

» règne, pour le bien de ses peuples, pour » les intérêts de l'Eglise ; » et ceci et cela.... Puis alors, quand il m'a bien parlé de la splendeur de ma couronne, le bon sire, je puis être assuré qu'il vient m'en dérober quelque fleuron.

MARIE.

Et la Reine, si elle n'était votre mère, croyez-vous que je souffrisse de sa part tous les propos qu'elle me vient débiter, quand avec sa grande figure pâle et sérieuse elle me fait des sermons sans fin sur ma parure, sur mes gens, sur mes équipages? Ne l'entendez-vous pas d'ici, me disant, la bouche pincée : « Ma fille, vous êtes la Reine, je » ne suis plus aujourd'hui que la seconde » femme du royaume (dont bien lui fâche, la » bonne dame); mais, si j'étais en votre place, » j'exigerais que mes femmes ne perdissent » jamais la messe, non plus que les vêpres et » le sermon. Si j'étais en votre place, je ne » porterais pas de velours incarnadin, parce » que cette couleur n'est pas assez grave : le » vert, le noir et l'orangé conviennent mieux, » je crois. Je réformerais ma robe d'argent » et coulombin à la boulonnaise, parce qu'elle

» est trop décolletée, et qu'il ne faut tenter » personne. Je ne paraîtrais pas en public avec » mes cheveux unis et sans pierreries, parce » que ce qui ne serait point séant dans une » simple dame, l'est bien moins encore dans » une reine : si ma fille, votre belle-sœur, » en fait autant à Madrid, comme on le dit, » ma fille a grand tort, assurément, et je l'en » avertirai... Si j'étais en votre place, je ne » danserais jamais de ma personne, et me » contenterais de voir danser. Si j'étais en » votre place.... »

LE ROI.

Mais, c'est qu'en vérité, on croirait voir ma mère! Sais-tu, Marie, que tu l'imites à merveille : Dieu ! si elle savait cela !...

MARIE.

Voyez, voyez la peur qu'elle vous fait!

LE ROI.

Non, mais je ne voudrais pas lui causer de peine, et diminuer son amitié pour toi.

MARIE.

C'est une amitié merveilleuse, en vérité, car elle ressemble fort à de la haine : on dirait que c'est à elle que j'ai fait tort en partageant avec vous le trône de France.

LE ROI.

Il y a des momens où la tentation me prend de le laisser à elle et à tes oncles, puisqu'ils en ont tant d'envie.

MARIE.

Pour toujours ?

LE ROI.

Que veux-tu ? s'il ne fallait pas être roi de France pour être l'époux de Marie... Mais aussi, n'avoir des affaires que l'ennui, de la royauté que la gêne.... Le dernier de mes sujets peut mieux que moi faire ce qu'il veut et suivre ses goûts en liberté. Enfin, croirais-tu que, si je ne m'étais fâché, nous aurions eu chacun un appartement séparé; parce qu'on prétend que c'est l'usage des rois et reines de France.

MARIE.

L'usage ! eh bien ! nous l'aurons changé, et voilà un nouvel usage d'établi; celui-ci du moins vaut bien l'autre.

LE ROI.

Dis-moi donc, Marie, si nous essayions d'un peu de liberté ?

MARIE.

Tout de suite, s'il se peut; mais, comment?

LE ROI.

En abdiquant.

MARIE.

Quoi ! abdiquer.... là, tout de bon, tout-à-fait?...

LE ROI.

Oui, comme Charles-Quint.

MARIE.

Pour s'en repentir comme lui tout aussitôt ? Non, écoutez : quittons la cour pour un temps seulement, faisons un voyage d'une année : nous confierons, durant notre absence, l'autorité à mon oncle le cardinal et à mon oncle François; ils ne s'en plaindront pas, je pense, et ne la laisseront pas dépérir.

LE ROI.

Mais, s'ils y prenaient aussi trop de goût ?

MARIE.

N'avez-vous pas votre mère? Elle n'est pas femme à en quitter sa part, je suppose.

LE ROI.

Oui, mais elle pourrait s'accommoder avec eux.

MARIE.

Avez-vous si peu de confiance en vous, que vous ne sachiez pas recouvrer votre droit?

Ne serez-vous pas toujours le Roi, après tout?

LE ROI.

Eh bien! soit, pensons-y, du moins ce sera toujours un bon moment. Par où commencerons-nous, ma chère Marie? Si nous allions voir nos Etats d'Ecosse?

MARIE.

Oh! non, bon Dieu! passer la mer! j'aimerais mieux rester à Blois ou à Paris.... sainte vierge Marie, le pays de Knox et des presbytériens! Allons en Espagne, nous y verrons cette pauvre Elisabeth.

LE ROI.

Je le voudrais fort, quant à moi; mais Madrid ne vaut rien pour ceux de ma maison: le roi, mon grand-père, en savait que dire... On écrit d'ailleurs que la petite vérole est encore à la cour, depuis qu'elle y a été donnée par la reine.

MARIE.

Dieu! la petite vérole! Oh! non, non, nous n'irons pas en Espagne.... Mais pourquoi pas en Italie?

LE ROI.

Oh! oui, oui, en Italie; il y fait, dit-on, toujours beau, toujours chaud.

MARIE.

Oui, point d'hiver, un beau ciel, un air pur, des orangers, des fêtes, de la musique.

LE ROI.

La religion dans sa gloire, de beaux temples, de saintes reliques.

MARIE.

Nous verrons les peintures de Raphaël, le Vatican, Saint-Pierre.

LE ROI.

Nous demanderons au pape sa bénédiction, et nous rapporterons force indulgences.

MARIE.

Eh bien ! quand partons-nous ?

LE ROI.

Voyons, le plus tôt vaudra le mieux.

(*On annonce.*)

Monsieur le Cardinal !

LE CARDINAL.

Sire, j'ai regret à troubler les loisirs de Votre Majesté, et à contrevenir aux ordres qu'elle a donnés ; mais l'affaire qui m'amène, étant d'importance, ne saurait souffrir de remise.

LE ROI.

Eh quoi! monsieur le Cardinal; ne saurais-je être maître et libre.... au moins en ce lieu?

LE CARDINAL.

Croyez, Sire, que sans la plus grande nécessité....

LE ROI.

Eh bien! parlez, je vous écoute.

LE CARDINAL.

Mais, Sire, ne pourrais-je avoir l'honneur d'entretenir le Roi seul?...

LE ROI.

Est-il donc quelque secret pour la Reine, monsieur le Cardinal? Il me semble que c'était à moi de juger si sa présence était ou non convenable.

LE CARDINAL.

Personne n'est plus que moi pénétré de l'étendue des lumières et de la haute capacité de la Reine; mais si c'était chose qui pût lui faire regretter à elle-même d'avoir été présente?

MARIE.

Je comprends, et me retire.

Elle sort.

SCÈNE V.

LE CARDINAL.

Sire, on conspire contre Votre Majesté; ses jours ne sont pas en sûreté dans ce palais : il importe de le quitter à l'heure même.

LE ROI.

Conspirer! et que veut dire cette parole?

LE CARDINAL.

Des méchans en veulent aux jours et au trône de Votre Majesté.

LE ROI.

Quoi! ils en veulent à moi si jeune, à moi à peine assis sur le trône, et qui n'ai causé, volontairement au moins, chagrin ni préjudice à personne! Et qui sont-ils, ces méchans?

LE CARDINAL.

Qui pourrait-ce être si ce n'est les hérétiques?

LE ROI.

Allons, encore les hérétiques: prenez garde,

monsieur le Cardinal, de vous laisser aveugler et entraîner contre eux à des craintes sans fondement.

LE CARDINAL.

Plût à Dieu, Sire, qu'elles le fussent! mais cette fois il n'y a malheureusement pas à douter.

LE ROI.

Qu'ai-je fait à mon peuple pour qu'il ne m'aime pas?.... Je le veux entendre dans ses doléances, et lui faire raison.

LE CARDINAL.

En un autre instant, peut-être; mais l'attentat présent réclame d'autres soins.

LE ROI.

Ainsi, je vois que je ne suis point aimé de mes sujets.

LE CARDINAL.

J'ai dit, je crois, à Votre Majesté, que les révoltés ne sont que des réformés.

LE ROI *pleurant.*

Et ne sont-ils pas aussi des Français! Tenez, monsieur le Cardinal, je vous ai confié tout mon pouvoir, à vous et à votre frère; j'espérais que vous le feriez bénir; et je ne vois au-

tour de moi que troubles, plaintes, mécontentement.

LE CARDINAL.

Serait-il juste de nous rendre responsables de ce qui tient aux malheurs des temps?

LE ROI.

Je ne sais ce que c'est; mais j'entends que l'on n'en veut qu'à vous. Je désirerais que, pour un temps, vous fussiez hors d'ici, pour voir si c'est à moi ou à vous que l'on en veut.

LE CARDINAL.

Peut-être, en effet, Sire, d'autres que nous, moins fermes dans leur foi, dans leurs principes, parviendraient-ils mieux à réprimer les ennemis de l'Etat, en se montrant moins sévères contre les nouvelles doctrines.... (*Ici, le cardinal s'arrête et regarde le Roi qui garde le silence.*) Si nous avions la douleur de voir nos efforts méconnus ou inutiles, alors il ne nous resterait, en fidèles sujets, qu'à songer à la retraite... (*Nouveaux regards furtifs du cardinal; silence prolongé du Roi*)... Il ne nous reste plus qu'à nous éloigner, et chercher, avec Votre Majesté, quels sont ceux qui pourraient le mieux exercer son pouvoir dans ces circonstances difficiles. En ce qui me touche, rien

n'est plus aisé sans doute que de me remplacer en mes emplois ; et Votre Majesté n'a qu'à choisir entre M. le cardinal de Tournon qui arrive de Rome, M. le chancelier Olivier, ou M. de L'Hôpital.... Mais pour l'office de Grand-Maître et la direction des affaires de la guerre, le nombre de ceux qui peuvent y prétendre est plus petit. Il faut d'abord une grande illustration militaire, et je ne vois guère que deux hommes...

LE ROI.

Qui sont-ils ?

LE CARDINAL.

M. de Brissac...

LE ROI.

Oh ! Brissac ! il est toujours grondant, toujours fâché.... Et le second ?

LE CARDINAL.

Le second, Sire, serait M. le Connétable.

LE ROI.

Dieu ! je me croirais encore sous mon précepteur.... Mais, de ma famille.... mais des princes du sang, pourquoi ne m'en parlez-vous pas ?... Le roi de Navarre par exemple, le prince de Condé...

LE CARDINAL.

Leurs noms devaient se présenter tout d'abord à moi, Sire; mais, c'est à regret que je le dis, ils sont les premiers prononcés par ceux qui nous ont révélé l'horrible conspiration tramée contre Votre Majesté.

LE ROI.

Quoi! les princes aussi?

LE CARDINAL.

Dieu me garde de croire aveuglément à de pareils bruits, qui peuvent avoir été semés par des méchans! mais on sait que toute la cour de Nérac penche vers l'hérésie; et puis placer les princes de Bourbon si près du trône, n'est-ce pas les tenter un peu trop de s'y asseoir?.. Au demeurant, peut-être Votre Majesté croira-t-elle devoir prendre, sur ce grave sujet, l'avis de la Reine et celui de son auguste mère....

LE ROI.

La Reine?

LE CARDINAL.

Oui, Sire... Nous allons donc, mon frère et moi, nous apprêter à remettre nos offices aux mains de ceux que Votre Majesté aura désignés pour nous remplacer; car il n'y a pas un

seul moment à perdre : les réformés seront demain sous les murs de Blois.

LE ROI.

Comment! demain?

LE CARDINAL.

Ils descendent par grosses troupes du Poitou, du Béarn, et leur avant-garde a déjà été rencontrée auprès de la Carrelière.... Je vais donc, Sire, avec M. le duc de Guise...

LE ROI.

Eh quoi! c'est en un pareil moment que vous partiriez tous deux?

LE CARDINAL.

Sire, j'avais cru comprendre que telles étaient les intentions de Votre Majesté.

LE ROI.

Mais, que voulez-vous? je suis si fâché quand je vois que vous me faites... que j'ai des ennemis, moi qui ne désirais rien tant que d'être aimé des Français... A qui voulez-vous que je m'en prenne?

LE CARDINAL.

Il serait, je crois, dans l'ordre que ce fût à ceux qui attaquent le trône et la sainte religion, plutôt qu'à ceux qui font tout pour les défendre.

LE ROI.

Tenez, bel oncle, ne parlons plus de cela... Dites-moi ce qu'il faut faire, et ce que vous avez disposé pour parer au danger.

LE CARDINAL.

Mais après ce que m'a dit Votre Majesté, je devrais croire que d'autres que nous...

LE ROI.

Encore?... Faut-il que je m'excuse et que je prie ?

LE CARDINAL.

Ah ! Sire.... du moment que Votre Majesté nous rend sa confiance, notre dévouement n'a plus de bornes, et nous obéirons... D'abord, Sire, afin d'assurer la personne sacrée de Votre Majesté, et sa famille, il faudrait quitter à l'instant même cette ville ouverte, pour se retirer dans le fort château d'Amboise, lequel est un bon abri contre un coup de main.

LE ROI.

Quoi ! ce vilain château d'Amboise, si haut perché, si noir et si triste !....

LE CARDINAL.

Mais ce ne sera que pour un temps fort

court, Sire ; c'est d'ailleurs le seul dont nous puissions répondre aux environs.

LE ROI.

Eh bien ! allons donc à Amboise.... Est-ce là tout?

LE CARDINAL.

Il est encore une autre mesure non moins nécessaire.

LE ROI.

Laquelle ?

LE CARDINAL.

De donner des pouvoirs extraordinaires à un homme éprouvé dans le service du Roi, bien affermi en la foi catholique, et en même temps renommé à la guerre, pour qu'il puisse maintenir avec une pleine autorité tous vos sujets dans le devoir.

LE ROI.

Et quel titre serait attaché à ces pouvoirs extraordinaires?

LE CARDINAL.

Il me semble, Sire, que celui de lieutenant-général du royaume...

LE ROI.

Un lieutenant-général!.... savez-vous que c'est presque abdiquer?

LE CARDINAL.

Mais cette nomination pourrait ne durer qu'autant que les circonstances pour lesquelles on l'aurait faite.

LE ROI.

Et vous ne me dites pas à qui vous pensez que puisse être confié ce grand pouvoir?

LE CARDINAL.

C'est un point sur lequel Votre Majesté peut seule prononcer; moins que personne, je pourrais lui donner conseil en cette matière.

LE ROI.

Alors, je comprends... Mais dites-moi, monsieur le Cardinal, si vous étiez le Roi et moi le ministre, nommeriez-vous le duc de Guise lieutenant-général du royaume?

LE CARDINAL.

Oui, Sire, surtout s'il m'était arrivé, même involontairement, de l'avoir offensé lui ou les siens.

LE ROI.

Eh! mais, monsieur le Cardinal, il me semble qu'il y a là quelque peu de menace.

LE CARDINAL.

Menace... non pas, Sire, mais sensibilité

profonde d'un affront et douleur amère de voir les plus pures intentions méconnues.

LE ROI.

M. le duc de Guise ne saurait-il rester et me servir comme par le passé, s'il n'est lieutenant-général du royaume?

LE CARDINAL.

Maintenant... non, Sire.

LE ROI.

Et croyez-vous donc que je puisse prendre un si grand parti sans y avoir plus réfléchi, sans consulter... ma mère au moins?

LE CARDINAL.

Je ne doute pas que la Reine ne regarde le parti que je propose à Votre Majesté comme le seul à prendre en pareille rencontre.

LE ROI.

Ainsi, il paraîtrait que vous lui en avez déjà parlé?

LE CARDINAL.

Très-brièvement, Sire; mais je connais assez la sagesse de son esprit, et elle-même sait trop les dangers que nous courons, pour...

LE ROI.

Allons! à ce que je vois, c'est chose convenue.. là... arrangée d'avance. (*En soupirant.*)

S'il en est ainsi, je n'ai donc plus qu'à me soumettre, car que me servirait de résister ?

LE CARDINAL.

Sire, je n'ai pas prétendu dire...

LE ROI.

C'est fort bien, monsieur le Cardinal, et puisqu'il le faut.....

LE CARDINAL.

Mais que Votre Majesté daigne remarquer...

LE ROI.

Monsieur le Cardinal, tout est vu maintenant; nous aurons un lieutenant-général, et nous allons partir pour Amboise.

SCÈNE VI.

Appartement de la Reine Marie Stuart.

LA REINE.

Eh bien!.. n'ai-je pas fait appeler madame Dayelle, et n'arrivera-t-elle pas?

UN VALET.

La voilà qui est au pied des montées de cet appartement.

Entre madame Dayelle.

LA REINE.

Et venez donc, ma chère; vous me voyez dans un embarras... car sans doute on vous aura dit les nouvelles?

MADAME DAYELLE.

Que trop, Madame!

LA REINE.

Savez-vous, ma pauvre Dayelle, qu'il n'y a rien, mais rien dans ce château; pas un miroir en état!.. Placez-vous donc ici, ma chère, et voyons ce qu'il faut absolument emporter.

Mon oncle dit que nous ne ferons là que peu de séjour, et qu'il n'y faut mener grand bagage; mais je ne me fie point à cela; ainsi donc écrivez. (*Mad. Dayelle écrit.*) D'abord ma nouvelle robe de damas cramoisi à passement d'or, et la cotte de même... Concevez-vous, dites-moi, l'audace de ces réformés?.. Ma vertugade couverte de camelot d'or violet... Déloger en cette saison, et avec cette précipitation encore!.. Une robe de damas blanc avec passemens d'argent... Et savez-vous que ce vieux château d'Amboise n'a pas été habité depuis la mort du roi Charles VIII.

MADAME DAYELLE.

Mais au moins n'aurait-on su choisir une retraite plus décente?

LA REINE.

Ils disent que celle-là est la plus proche et la plus sûre... Ma robe de satin jaune paille... Il y doit faire si froid, si humide... Mettez un manteau de nuit de toile d'argent plain, fourré de loups-cerviers... Puis ces deux petites chaufferettes d'argent... Ces misérables huguenots... Vous verrez que la chambre à coucher même est dépourvue de tout.

MADAME DAYELLE.

N'en doutez pas, Madame, et le plus prudent est de faire comme si l'on n'y devait rien trouver.

LA REINE.

Mettez donc ce miroir accoutré d'or; ce coffre de nuit de velours violet, ce tapis de velours violet pour la table de nuit... Quoi encore?.. Ah! ce tapis velu pour mettre à l'entour du lit?.. Mais avait-on donc déjà vu, Dayelle, des sujets marcher ainsi contre leur roi, et le chasser hors de son palais?

MADAME DAYELLE.

Jamais, Madame, jamais; on a bien vu quelquefois des marauds résister aux commandemens du Roi, comme en 1545, par exemple, à la Cabrière et à Mérendol; mais attaquer... on ne l'eût pas même imaginé.

LA REINE.

On ne saurait prendre trop de précautions contre ces rebelles... Une douzaine de souliers d'oreiller, douze linceuls.... Vous verrez que la reine Catherine, qui se pique de ne pas entrer dans les détails de ces sortes de soins, ne pensera à rien au monde. Le Roi est occupé avec le cardinal.... En vérité, c'est

à en perdre l'esprit.... Sait-on s'ils sont bien loin encore, Dayelle ?

MADAME DAYELLE.

Comment donc!... on dit qu'on les peut voir du faubourg de Vienne, et que leur camp n'en est qu'à huit ou dix patenôtres de distance.

LA REINE.

Miséricorde! si près que cela!.. Tenez aussi, ma chère, cette poche de velours à mettre les peignes; cette pelotte de velours, ce bougier d'or, ce poinçon, cette aiguille dorée... Je n'ai plus rien d'important, je pense... Ah! j'oubliais...! quelle étourderie!.. Et mes deux accoutremens de pierreries?

MADAME DAYELLE.

Dieu! si on les eût laissés... et qu'ils fussent tombés aux mains de ces méchans!

LA REINE.

Maintenant, je crois que c'est bien tout... oui... tout...

MADAME DAYELLE.

Madame pense, j'espère, à ses livres d'heures: ce sont encore là les meilleures armes à opposer à ces hérétiques.

LA REINE.

Ah! vous m'y faites songer.... Emportons surtout les plus beaux.

MADAME DAYELLE.

Quant à moi, je ne saurais oublier le mien; car, selon l'ancienne et sage coutume, je le porte toujours, en guise de pochette, supendu à cet anneau.

LA REINE.

Je recommande tout ceci à vos soins, ma chère.

MADAME DAYELLE.

Mais je prendrai la liberté de faire observer à la Reine, qu'il n'y a pas d'ordres donnés pour ses femmes, et que, selon l'apparence, on aura encore bien moins songé à elles qu'à Leurs Majestés.

LA REINE.

Ah! pour cela, Dayelle, arrangez les choses comme vous l'entendrez.

MADAME DAYELLE.

Eh bien! un petit lit avec pavillon de damas pour celle des femmes de Votre Majesté qui couchera en sa chambre... deux lits pour ses huit filles, avec pavillon de damas violet...

LA REINE.

Deux lits pour ces huit demoiselles! croyez-vous que cela suffise?

MADAME DAYELLE.

Voudrait-on qu'elles eussent leurs aises comme ici, à n'être que deux dans chaque couche? Il faut bien que tout le monde s'aide un peu...

LA REINE.

J'en conviens; mais voyez un peu!

MADAME DAYELLE.

Pour les femmes de chambre, une paillasse avec un pavillon de camelot. Ce ne sera pas trop, je pense, de six coffres de bahut pour emporter tout cela.

LA REINE.

Bien : vous direz que les laquais et muletiers peuvent n'avoir en route que leurs habits de drap; mais il faut qu'ils aient soin d'emporter leurs saies de velours violet, et leurs manteaux violets doublés de velours jaune. Messieurs les réformés nous permettront bien au moins de donner à nos gens la tenue qui convient... J'espère même que nous trouverons encore le moyen de faire, à leur barbe, quelque petite fête à Amboise, tout laid qu'il

soit; mais en voici assez, je pense... D'ailleurs je suis étrangement fatiguée de tout ceci... Allez, Dayelle, faites promptement exécuter ce que j'ai dit... Ah! les damnés réformés!

SCÈNE VII.

Les écuries du château.

LE PREMIER ÉCUYER.

Eh bien ! Messieurs, l'équipage du Roi est-il prêt ?

UN PREVOST D'ÉCURIE.

L'équipage du Roi !

LE PREMIER ÉCUYER.

Oui, ne m'entendez-vous pas?... N'allez-vous pas promptement faire avancer ces litières !

LE PREVOST.

Ces litières ?

LE PREMIER ÉCUYER.

Oui, ces litières.... ces litières.... n'est-ce pas clair ?

LE PREVOST.

Mais, monsieur le comte.... cette litière est pour....

LE PREMIER ÉCUYER.

Pour...

LE PREVOST.

Pour M. le Cardinal.

LE PREMIER ÉCUYER.

Pour M. le Cardinal !.... Ah ! c'est trop juste.... Eh bien ! celle-ci ?

LE PREVOST.

C'est pour la Reine-mère.

LE PREMIER ÉCUYER.

C'est encore fort bien, mais le Roi ?

LE PREVOST.

Le Roi ?... monsieur le comte sait que nous n'avons ici que ces deux litières équipées.

LE PREMIER ÉCUYER.

Ainsi, le Roi.... Voilà qui est singulier.... très-singulier.... Allons vite en parler à M. le Grand-Maître.

Il sort.

PREMIER VALET.

Je te dis que les ordres sont ainsi : qu'il me faut, outre ces deux mules pour la litière de Monseigneur, six mulets pour son lit et ses coffres : un chariot branlant et quatre chevaux pour sa suite.

DEUXIÈME VALET.

Tout ce qu'on voudra, mais il me faut pour la Reine, douze mulets de coffre avec leurs couvertures.... deux chariots branlans doublés et rembourrés, quatre charretiers, deux haquenées pour elle, et huit pour ses filles de suite; sans compter les chevaux pour nous.

PREMIER VALET.

Et alors que nous restera-t-il donc pour M. le Cardinal?

TROISIÈME VALET.

Et pour le Roi?

PREMIER VALET.

Que m'importe, à moi! je suis à Monseigneur, et Monseigneur avant tout.

DEUXIÈME VALET.

Tenez, voyez-vous ce bélître qui insulte la Reine.

PREMIER VALET.

Voyez ce maraud qui insulte Monseigneur... Que ne vient M. de Salvoysson! il te ferait fouetter comme tu le mérites.

DEUXIÈME VALET.

Le fouet est bon pour des ânes comme toi.

TROISIÈME VALET.

Arrangez-vous comme vous voudrez, vous

autres; mais je m'empare de cette litière pour le Roi.

PREMIER VALET.

Celle-ci est pour M. le Cardinal, et nul ne l'aura.

TROISIÈME VALET.

Je me soucie de ton cardinal et de toi! Ne dirait-on pas que le Roi n'est que le très-humble serviteur de MM. de Guise?

LE PREVOST.

Dis-donc, insolent maraud, es-tu las de manger le pain du Roi, pour oser insulter ainsi... M. le Cardinal?

TROISIÈME VALET.

Mais c'est aussi trop humiliant, et quelquefois, en vérité, il me prend envie...

DEUXIÈME VALET.

Moi, me voici en selle, et bien habile qui m'en fera descendre. Je garde cet équipage pour la reine Catherine, et n'ai d'ordre à recevoir qui ne vienne d'elle.

TROISIÈME VALET.

Nous verrons, drôle, si d'autres ne sauront pas aussi te faire obéir.

DEUXIÈME VALET.

Oh! là! ho... ho... là! Chienne de mule pour reculer toujours.

PREMIER VALET.

C'est une bête à envoyer à la réforme.

TROISIÈME VALET.

Dis donc aux réformés. (*Oh! oh!*)

PREMIER VALET.

Eh bien! eh bien! que fait ce butor?.. Là, le voilà qui va renverser cette litière. Mais prends donc garde, encore une fois, animal, tu vas faire quelque malheur.

DEUXIÈME VALET.

Oui, il croit facile de faire avancer une mule rétive. Je voudrais l'y voir, cet habile homme.

PREMIER VALET.

Il n'est besoin de l'être beaucoup pour t'en remontrer.

DEUXIÈME VALET.

Toi, un porte-malle manqué!

PREMIER VALET.

Je te veux tout à l'heure apprendre la politesse avec cette gaule.

DEUXIÈME VALET.

Si j'étais à terre, tu ne me parlerais pas ainsi.

PREMIER VALET.

Eh bien ! t'y voilà.

Il enlève le postillon de cheval en le prenant par un pied et en le jetant de l'autre côté ; ils se battent : des chevaux, des mulets s'échappent, d'autres reculent, les uns hennissent, ceux-ci se cabrent. Tous les valets crient à la fois. Désordre général.

SCÈNE VIII.

Le cabinet du duc de Guise.

LE DUC DE GUISE *au premier écuyer.*

Eh bien! monsieur le premier, puisque, malgré les grandes dépenses que fait le Roi pour sa maison, elle est dans un si mauvais ordre, ce qui, j'espère, ne durera pas long-temps ainsi; puisqu'il n'y a que deux litières en état de servir, l'une d'elles ira tout à l'instant devant le grand perron attendre le Roi, et l'autre au bas de l'escalier tournant, pour le service de la Reine-mère. Quant à la reine Marie, elle voudra bien sans doute se contenter de sa haquenée, car elle préfère ordinairement cette manière de voyager. Dans tous les cas, elle trouverait place dans la litière du Roi ou dans celle de la Reine-mère.

LE PREMIER ÉCUYER.

Fort bien, Monseigneur; mais monsieur le Cardinal?

LE DUC DE GUISE.

Monsieur le Cardinal ira à cheval.... ou comme il pourra.

LE PREMIER ÉCUYER.

Quoi ! Monseigneur....

LE DUC DE GUISE.

Vous m'avez entendu.

LE PREMIER ÉCUYER.

Mais je n'oserai jamais lui dire....

LE DUC DE GUISE.

Eh bien ! je m'en charge ; mais, permettez de grâce... j'ai quelques dépêches urgentes à dicter.

Sort le premier écuyer.

LE DUC DE GUISE.

Monsieur Roberval, monsieur Marcellin, écrivez... (*Il dicte.*) Monsieur mon cousin....

Entre le premier maître-d'hôtel.

LE PREMIER MAITRE D'HOTEL.

Monseigneur, je viens vous dénoncer, en votre qualité de grand-maître de la maison de Sa Majesté, un scandale dont je n'ai pas vu d'exemple depuis plus de cinquante ans que j'exerce, même sous le bon roi Louis XII, qui

n'avait d'autre défaut que de ne pas tenir assez à l'étiquette de sa maison.

LE DUC DE GUISE.

Eh bien! qu'est-ce? qu'y a-t-il, Monsieur? Vous me paraissez bien en colère; mais hâtez-vous, surtout.

LE PREMIER MAITRE D'HOTEL.

C'est que cela ne s'est jamais vu : si autrefois, sous le grand roi François Ier...

LE DUC DE GUISE.

Mais encore... Au fait, s'il vous plaît.

LE PREMIER MAITRE-D'HOTEL.

Conçoit-on, Monseigneur, que l'écuyer de service ne veuille me donner que douze mulets et deux chariots pour transporter la bouche de Sa Majesté!

LE DUC DE GUISE.

S'il n'en a pas davantage?

LE PREMIER MAITRE-D'HOTEL.

Peu m'importe, Monseigneur; c'est là une mauvaise raison, car s'il est quelque chose d'important à transporter, surtout dans une place assiégée, c'est certainement la bouche.

LE DUC DE GUISE

Il me semble pourtant que douze mulets et deux chariots....

LE PREMIER MAITRE D'HÔTEL.

Ce n'est pas le quart de ce qu'il me faut pour mon service de *cuisine-bouche* seulement, puisque j'ai, rien que pour celui-là : huit écuyers de cuisine (*le duc de Guise écrit sans écouter*), sept queux, dont un premier; trois clercs de cuisine, six hâteurs, quatre potagers, quatre souffleurs, deux bûchers, deux huissiers, un broyeur, cinq porteurs d'eau, un poissonnier, un fureteur, sept valets d'écuelles, deux tourneurs de broche; plus pour la *paneterie-bouche*, huit panetiers, trois porte-chapes, cinq valets de nappe, un oublieur, un baschonnier; pour *l'échansonnerie-bouche*, douze échansons, trois garde-huches, quatre barilliers...

LE DUC DE GUISE.

Oui, en effet, voilà beaucoup de monde.

LE MAITRE D'HOTEL.

J'ai en outre la fruiterie, la sucrerie... sans compter le matériel indispensable.

LE DUC DE GUISE *écrivant toujours*.

Eh bien! Monsieur, j'en suis fâché, mais personnel et matériel, fruiterie et sucrerie, tout cela s'accommodera des deux chariots et des douze mulets.

LE MAITRE D'HOTEL.

Mais, Monseigneur, l'étiquette ne peut être violée à ce point : tout sera donc bouleversé si le Roi n'est plus servi avec la dignité qui convient à sa couronne. Si sous les deux derniers rois.....

LE DUC DE GUISE.

Quant à la dignité de la couronne, Monsieur, veuillez vous en reposer sur nous. Arrangez-vous pour n'emmener cette fois que les hommes et les choses indispensables : ce sera un essai que je serai bien aise de faire pour voir ce qu'on peut réduire, au moins en cette partie. Pour les autres, nous verrons plus tard.

LE MAITRE D'HOTEL.

Quoi! Monseigneur, vous pourriez encore?..

LE DUC DE GUISE.

Veuillez permettre, Monsieur.... Ecrivez, M. Roberval.

LE MAITRE D'HOTEL.

Dieu de bonté! dans quel temps vivons-nous! Et l'on s'étonne qu'il y ait des mécontens dans le royaume !....

Il sort en levant les bras au ciel.

UN SECRÉTAIRE.

Monseigneur, M. le colonel des Suisses fait demander pour combien de temps ils doivent emporter de fourrage.

LE DUC DE GUISE.

Pour deux mois.

UN AUTRE SECRÉTAIRE.

Monseigneur, MM. les gentilshommes ordinaires demandent combien d'entre eux on emmène à Amboise.

LE DUC DE GUISE.

Aucun ; mais je veux que cette porte ne s'ouvre plus sous aucun prétexte... Allons, Messieurs, écrivons... Eh bien ! qu'est-ce encore ? N'avais-je pas dit...

UN HUISSIER.

Le Roi demande Monseigneur.

LE DUC DE GUISE.

Je me rends à l'instant auprès de Sa Majesté.

UN PAGE.

La Reine-mère désire parler à Monseigneur.

LE DUC DE GUISE.

Je serai chez elle dans un moment.

UN VALET DE PIED.

Monseigneur, M. le cardinal fait demander si....

LE DUC DE GUISE.

Ah! pour le coup... qu'on mette ce verrou.

Allons enfin, M. Roberval. (*Il dicte.*)

Monsieur mon cousin, il s'est descouvert une très-méchante et malheureuse conspiration qui ne va de rien moins que d'attenter à la personne de la Reine ma mère, la mienne propre, celle de mes frères et des principaux de ceux qui sont auprès de moi, et de là, venir à toute la subversion de mon royaume.

A vous, M. Marcelin.

Monsieur le Chancelier, je vous fais savoir que les réformés s'étant levés en armes contre ma personne, je me suis retiré dans le château d'Amboise, où je désire que vous veniez incontinent me joindre.

A vous, M. Roberval.

Je vous prie à cette cause, mon cousin, donner ordre de tenir avertis tous les gens de mon ordonnance qui sont en garnison ès gouvernement de l'Ile-de-France, de Champagne et de Picardie, qu'ils aient à eux retirer incontinent dans leurs dites garnisons.

M. Marcelin.

Vous voudrez bien, au reçu de ces présentes, aviser avec mon procureur-général pour qu'il requière MM. du Parlement de Paris, ordonner aux lieutenans civil et

criminel, qu'il sera fait visite tous les trois jours chez les hôteliers et locatifs.

M. Roberval.

Vous avez 2,000 hommes d'ordonnance à Etampes, 500 chevaux à Melun, et quinze cents arquebusiers à Meaux; vous ferez revenir sur Paris les arquebusiers, et enverrez les gendarmes à Amboise.

M. Marcelin.

Ordonner la saisie des armes, longs bâtons et poudre à canon qu'ils trouveront dans les maisons suspectes; enfin que tous vagabonds, bandouliers et autres gens sans aveu, seront contraints de retirer eux de ladite ville dans les vingt-quatre heures, ou arrêtés.

M. Roberval.

Vous pourrez vous concerter avec M. le procureur-général, qui fera toutes les diligences nécessaires pour la recherche et prompt jugement des coupables, priant Dieu, mon cousin, vous avoir, etc., etc.

M. Marcelin.

M. le connétable de Montmorency auquel j'écris vous prêtera main-forte, si les sergens et archers de la ville ne suffisaient pas. Priant Dieu, monsieur le Chancelier, etc.

Maintenant, Messieurs, lorsque j'aurai fait

signer ces lettres au Roi, vous les donnerez à contresigner à M. de Laubespine, vous les scellerez et mettrez au dos de l'une : *A mon Cousin le Duc de Montmorency, pair et connétable de France;* sur l'autre : *A M. le Chancelier.*

Pendant qu'il dicte ces lettres, il en écrit une lui-même.

On a, je pense, envoyé le message que j'ai fait ce matin pour M. de Termes et M. de Crussol.

MARCELLIN.

Oui, Monseigneur.

LE DUC DE GUISE.

Qu'on me fasse venir Andreazzi.

UN HUISSIER.

Monseigneur, le Roi fait demander de nouveau....

LE DUC DE GUISE.

J'y vais après cette lettre fermée. (*Vient Andreazzi; le duc le tire à part.*) Tiens, Andreazzi, tu vas prendre le meilleur genet de mon écurie, et sur l'heure porter ce billet.

ANDREAZZI.

Ce billet? Monseigneur.... Mais je ne vois pas...

LE DUC DE GUISE.

Eh bien ! ne voilà-t-il pas aussi Andreazzi qui perd la tête comme tout le monde ! Faut-il maintenant écrire le dessus d'une lettre pour qu'il sache où la remettre.

ANDREAZZI.

Ah ! pardon, pardon, Monseigneur ; mais ce départ pour Amboise... mais les réformés... Tout le monde est si troublé... Je comprends maintenant.

LE DUC DE GUISE.

En effet, je vois que ce qui arrive a dérangé quelques cerveaux meilleurs que le tien. Toutefois fais en sorte de remettre ceci avec ton adresse et ta discrétion accoutumées. Il faut qu'on ne te voie point partir, et que tu sois encore avant nous à Amboise : cela se peut-il faire ?

ANDREAZZI.

Toujours, Monseigneur.

LE DUC DE GUISE *aux secrétaires.*

Quant à vous, Messieurs, vous me rejoindrez à la première halte d'Escure.

LE DUC DE GUISE.

Eh bien! ne voilà-t-il pas, vous, Andreazzi, qui perd la tête comme tout le monde? Faut-il maintenant écrire le dessus d'une lettre pour qu'il sache où la remettre.

ANDREAZZI.

Ah! pardon, pardon, Monseigneur; mais ce départ pour Amboise... mais les réformés... Tout le monde est si troublé... Je comprends maintenant.

LE DUC DE GUISE.

En effet, je vois [illegible] qui arrive a dérangé quelques cerveaux plus [illegible] que le tien. Toutefois fais en [illegible] ceci avec ton adresse et ta [illegible] accoutumées. Il faut qu'on ne te [illegible] que tu sois encore avant [illegible] Amboise: cela se peut-il faire?

ANDREAZZI.

Toujours, Monseigneur.

LE DUC DE GUISE aux serviteurs.

Quant à vous, Messieurs, vous me rejoindrez à la première halte d'Escure.

LE CHATEAU

DE LA CARRELIÈRE.

LE CHATEAU

DE LA CARRELIÈRE.

SCÈNE PREMIÈRE.

La salle d'armes du château. Grand rassemblement de réformés, causant entre eux par groupes.

Encore une assemblée! Quand donc sera-ce la dernière? — Délibérer toujours au lieu d'agir; mais à quoi donc pense-t-on? — Et si près de Blois encore... — En effet, on pourrait entendre d'ici les cloches de Saint-Lomer.... Six lieues au plus. — Que voulez-vous? on a fait beaucoup de recrues depuis Nantes et la Ferté, les nouveau-venus ont bien le droit de savoir ce qu'on veut d'eux, et ce qu'ils ont à attendre. — D'ailleurs, on en parle bien à l'aise; mais, quand il s'agit de mar-

16*

cher en armes contre le Roi, encore faut-il savoir si on le peut sans crime et sans danger. — Nous avons chargé La Renaudie et nos ministres de tranquilliser nos consciences là-dessus, et pour moi je ne marche pas avant. — Ni moi. — Ni moi ni les miens. — Bah! que peut-on craindre? — Ne sommes-nous pas assez nombreux pour enlever tous les Guises et les Guisards qui sont à Blois? — Je voudrais bien voir la mine qu'ils feront quand ils vont nous voir arriver, car ils ne comptent pas sur cette visite, je crois. — Il me tarde de brancher ce beau cardinal de neige, et de manger de la crême de Saint-Gervais. — Pour voir danser en l'air ce cher mignon, je donnerais volontiers un coup de main. — Et moi, je me charge tout seul, si l'on veut, de le hausser par son traître de cou. — Mais où donc est La Renaudie? — Au fait, il devrait être ici, nous perdons du temps.

Entre La Renaudie. Il est aussitôt entouré.

SAINT-ROMAIN.

Eh bien! Les nouvelles?

LA RENAUDIE.

Bonnes.

SAINT-ROMAIN.

Ainsi, le Prince...

LA RENAUDIE.

Nous l'avons.... mais, chut !

SAINT-MELOIR.

Et le Connétable ?

LA RENAUDIE.

Nous l'aurons.

SAINT-ROMAIN.

Mais pourquoi ne se déclarent-ils pas ?

LA RENAUDIE.

Pour nous servir mieux... vous saurez tout.

SAINT-MELOIR.

Et l'Angleterre ?

LA RENAUDIE.

A nous, vingt fois à nous.... Mais prenons place, le temps est précieux, je vais vous dire tout cela.

Tout le monde s'assied.

Nous voici réunis pour la troisième fois, et les espérances que nous avions lors de nos premières réunions, loin de s'être diminuées, se sont au contraire accrues avec le nombre de nos confédérés. Ici, comme à la Ferté, comme à Nantes, nul de ceux qui ont été convoqués, n'a manqué à l'appel; aucune indis-

crétion n'a été commise, et cependant notre projet embrasse la France entière, et nos amis en parcourent toutes les provinces. Ainsi la partie la plus difficile de notre tâche est accomplie. Le reste en sera le plaisir et la récompense.

Maintenant vous dirai-je ce qui s'est passé depuis l'assemblée de Nantes et celle de la Ferté ? D'abord un événement important, décisif, c'est-à-dire la protection que nous accorde la reine d'Angleterre; j'en ai maintenant toute sorte d'assurances; fiez-vous à sa haine contre les Lorrains, à la haine des Lorrains pour elle. Nous recevrons donc de la Grande-Bretagne des secours de tout genre, et déjà, de ce côté, nous avons eu plus que des promesses. Plusieurs princes d'Allemagne nous ont promis et nous donneront le même appui.

Le rendez-vous général était fixé au 11 de ce mois dans ce château. Quand tous nos amis seront réunis, nous marcherons sur Blois : nous y serons le 15 au plus tard. Avant ce moment, plusieurs réformés se seront présentés au Roi pour demander l'expulsion des Lorrains ; ils seront arrêtés, emprisonnés,

exposés, peut-être, je ne crains pas de le dire; mais ce poste d'honneur avec tous ses périls, est le premier qui ait été demandé, car si ceux auxquels il échoira doivent être victimes de leur zèle, ils savent au moins que leurs noms ne périront pas et qu'ils trouveront des vengeurs.

Pour faire tête aux troupes en petit nombre, qui sont à Blois, pendant que nous nous présentons à la fois sur tous les points de la ville, Maligny les occupe avec soixante braves gens qu'il y aura introduits secrètement et fait cacher dans les caves. Enfin tous ces efforts seront soutenus par une action, par un secours puissant, qui se produira inopinément, mais dont je ne puis parler encore plus que je ne fais.

D'après votre avis, d'après l'avis des plus célèbres jurisconsultes et théologiens tant français qu'étrangers, qui ont été consultés par moi, il était nécessaire, pour rassurer les consciences, qu'un prince du sang devînt notre chef. Eh bien! cette garantie, nous l'aurons encore. S'il ne m'est pas permis de le nommer, ce prince, je puis dire au moins que c'est celui que recommandent le plus toutes les qualités qui font

un chef habile, en un mot celui que vous eussiez vous-mêmes choisi. (*Bravo. Le nom de Condé passe de bouche en bouche.*)

Mais les Guises éloignés, que faut-il faire, soit pour se garder de leur retour, soit pour éviter ceux qui pourraient les vouloir imiter?

C'est ici, Messieurs, que s'est fait fortement sentir la nécessité d'obtenir la convocation des *états-généraux* du royaume et de l'obtenir à tout prix.

Les états-généraux, pour les esprits inattentifs, ont toujours paru un attentat, une sorte de conspiration contre l'autorité royale. Mais quelque peu de réflexion détruit soudain cette erreur, car il n'est pas une de ces assemblées où les rois n'aient obtenu tout ce qu'ils demandaient de juste, et souvent même ce qui ne l'était pas; n'est-ce pas dans les états qu'ont été accordés ces énormes subsides pour des expéditions imprudentes qui n'ont eu d'autre effet que d'appauvrir la France et de la dépeupler?

Aujourd'hui les états-généraux se gouverneront vers un but plus utile. Ils auront à assurer les droits méconnus de tant de Français qu'on repousse, qu'on humilie, parce qu'ils

prient comme faisaient les premiers chrétiens et ne veulent pas être sujets de deux monarques à la fois. Les états auront à régler en outre plusieurs points importans de législation qui sont en souffrance. Bien que le pouvoir législatif réside essentiellement dans le Roi seul, bien que sa volonté permanente et duement notifiée, soit la règle à laquelle tous ses sujets doivent se conformer, il faut convenir cependant que, dans l'opinion publique, il y a de la différence entre les lois qui émanent du propre mouvement du Roi assisté de son conseil, et celles qui sont rédigées sur la pétition des trois ordres. On respecte moins les premières, parce qu'on soupçonne qu'elles ont été suggérées par les ministres; au lieu que les secondes, délibérées en commun, expriment d'une manière incontestable les vœux et les intérêts de la communauté.

Ce sont ces principes qui ont maintenu la monarchie française avec gloire pendant onze siècles. C'est ainsi que se régissent encore l'Allemagne, l'Angleterre, l'Écosse, le Danemarck, la Suède, la Bohême et la Hongrie. C'est ce qu'on fit il y a moins d'un siècle, au commencement du règne de Charles VIII,

qui était mineur comme notre monarque, et qui était fils de Louis XI dont la mémoire était abhorrée. C'est ce qu'il faut surtout faire aujourd'hui.

Mais en éloignant du Roi ses ennemis et les nôtres, respectons sa personne et celles de tous les membres de sa famille; n'oublions pas que c'est contre les Guises seuls que nous nous sommes armés. Le Roi est jeune, il est innocent de tout le mal fait en son nom. Si nous voulons la liberté pour nous, sachons laisser à la royauté celle qu'elle doit avoir; quand nous réclamons l'usage de nos droits, n'oublions pas que le trône a aussi les siens.

—Quoi! déjà fini. — Oui, il se rasseoit. — Ah! j'attendais quelque chose de plus. — Et moi aussi. — Il n'a pas seulement parlé de l'Antechrist. — Ni de la prostituée vêtue d'écarlate. —Ni de la Grande Bête. — Je l'ai entendu souvent mieux dire. — Mais quel est celui qui se lève à présent? — C'est Saint-Meloir. — Un avocat, je crois? — Oui. — Ah! bon!

SAINT-MELOIR.

J'ai un grand respect pour les états-généraux et pour les lois existantes; mais je n'accorde ni aux uns ni aux autres le caractère d'infaillibilité qui n'appartient qu'à Dieu. Je me demande d'ailleurs si toutes les lois que nous avons et tous les états-généraux tenus depuis le commencement de la monarchie, ont beaucoup préservé ce pays des mauvais édits, des mauvais ministres, et je vois que les uns et les autres ont toujours été en grande majorité.

Il convient aujourd'hui prendre de telles mesures que toutes les promesses des rois ne pussent plus être faussées. Que cette fois donc les états-généraux ne ressemblent pas à ceux de jadis qui n'étaient qu'une vaine parade, où le tiers-état, c'est-à-dire le plus grand nombre, n'assistait que pour voter des subsides et présenter à genoux d'humbles doléances; qu'ils soient de bons et véritables états-généraux où toutes les grandes affaires du royaume seront examinées. Là les griefs de chacun étant mis en lumière, la royauté elle-même y fera valoir ses droits, et elle ne s'y présente pas désarmée; car, outre sa force

propre et la magie qui s'attache au nom du Roi, elle a pour appui presque assuré tout le tiers-état qui, par habitude ou par ignorance, a toujours été, des trois ordres, le plus favorable à l'agrandissement du pouvoir de la couronne.

Mais ce n'est pas tout : on sait que d'ordinaire ces états-généraux une fois dissous, en voilà pour un demi-siècle, et souvent plus, car les ministres sont comme les matelots en mer, qui prient leur saint pendant l'orage, et se moquent de lui le danger passé.

Pour qu'il n'en soit plus ainsi, Messieurs, établissons auprès du Roi un *conseil de notables*, ou permanent, ou rassemblé chaque année à des époques convenues. Que toutes les plaintes, que tous les griefs des sujets soient adressés à ce conseil qui se chargera d'en poursuivre et d'en obtenir le redressement.

Tels sont, selon moi, les seuls moyens de rendre utiles nos efforts et de fonder en ce pays un ordre de choses stable qui garantisse les intérêts de tous.

— Un conseil de notables ! que veut-il dire par là ? — Ne le voyez-vous pas bien? Les no-

tables seront les avocats. — Les avocats ou d'autres, qu'importe, si la chose est bonne. — Oui, moi je trouve ce discours fort sage. — Pas mal. — Pas mal. — Oui, c'est assez bien ; mais il n'y a pas assez d'érudition. — Comment ! pas une seule citation latine, pas un mot de grec ?.... En vérité l'éloquence se perd. — C'est possible, mais la raison y gagne. — Laissons les phrases aux catholiques. — Qui vient là maintenant ? — Oh ! quelle figure ! — Quel est ce petit homme si maigre et si pâle ? — Je ne le connais pas. — Son costume est au moins de François Ier. — Allons, n'importe, écoutons.

DE KERVARECK.

Je vois, Messieurs, qu'on prend de grandes peines pour examiner ce qu'on fera après le succès ; mais ce succès est-il assuré ? Voilà ce que je voudrais savoir, et ce que nul ne me dit. Je suis loin, je l'avoue, de partager la confiance qui vous anime, et je ne saurais en trouver un motif dans la sécurité où l'on nous laisse, car après le nombre de nos assemblées et les courses faites par nos amis tant en France qu'au dehors, j'ai peine à concevoir com-

ment un homme aussi madré que le Cardinal et aussi intéressé que lui à savoir les choses comme elles sont, pourrait ignorer celles qui lui importent le plus.

Mais à part même cette crainte, malheureusement trop fondée, n'est-il pas sage de désirer savoir quelle est la nature véritable et l'étendue des secours qui nous sont promis par les étrangers; quel est surtout ce chef mystérieux qui nous est annoncé? Sans doute, on fait en sorte de nous le désigner; mais il y a loin de ces demi-confidences à une indication positive qui ne permette plus à ce chef ni l'hésitation ni la retraite. Il faudrait enfin savoir à quelle condition il se met à notre tête, pour combien de temps, dans quel but réel, et si c'est dans son intérêt ou dans le nôtre. On sent que toutes ces choses sont assez graves pour être expliquées, et quand tant de braves gens risquent leur vie à visage découvert, ne leur est-il pas permis de demander pour qui et pour quoi? Je voudrais donc, bien loin de presser le moment de l'action, qu'elle fût retardée jusqu'à ce que.......

A bas ! — A bas le traître ! — C'est un cardinaliste, un guisard ! — Il faut le chasser. — Oui, oui, chassons-le.

KERVARECK *regardant tranquillement autour de lui.*

C'est avec plus de pitié que d'indignation, Messieurs, que je vois l'effet des paroles que j'ai prononcées. Il paraît que le mal est plus grand encore que je ne pensais, car on crie dès que j'ai seulement essayé de toucher la plaie. Puisqu'il en est ainsi, et que nous ne délibérons, à ce que je vois, que pour être du même avis, je n'ajouterai plus qu'un mot, et c'est pour mon propre compte. On a parlé de me retrancher de votre entreprise. Plût à Dieu que je pusse m'en retrancher moi-même sans déshonneur, car je vous jure que je regrette plus que je ne fis jamais d'y avoir pris part ; mais comme je ne pourrais vous quitter sans accepter tous les noms que vous m'avez donnés, sans être presque comptable de ce qui pourrait survenir de malheureux, je resterai parmi vous malgré vous et malgré moi. J'aime mieux périr en galant homme que vivre en mauvais renom.

Bien ! — Bien ! — A la bonne heure, cela ! — Connaissez-vous cet étrange personnage ? — Non. — Ni moi non plus. — Etait-il à Nantes? — Non. — Il était, je crois, à la Ferté. — Savez-vous qu'il pourrait bien y avoir quelque chose de vrai dans ce qu'il nous a dit là.

LA RENAUDIE *s'approchant de Jean Malon.*

Eh bien ! ne vas-tu rien répondre à cela ?

JEAN MALON.

Je ne comptais pas parler.... Je me défie même un peu de moi aujourd'hui : l'irritation conseille mal.

LA RENAUDIE.

Il faut parler avec modération, mais il faut parler et ne pas les laisser sur le discours de ce maudit Breton.... Vois comme ils l'entourent maintenant, et tout à l'heure ils le voulaient mettre dehors.

JEAN MALON.

Cependant....

LA RENAUDIE.

Il le faut.... courage ! courage !

JEAN MALON *se levant.*

Allons !

— Oh ! un bonnet carré ! — Est-ce Chaudieu ou Jean Malon ? — C'est Jean Malon. — Un ancien carme. — Ah ! tant mieux ! il va nous réveiller un peu.

JEAN MALON.

A l'époque où nous sommes arrivés, après tant de réunions en différens lieux, je dois m'étonner que nous en soyons encore à délibérer. En effet, je pensais que nous avions assez parlé pour agir, et pour agir sans retard; car si nos réunions précédentes peuvent avoir été ignorées, ne l'espérons pas de celle-ci, tenue aux portes de Blois. Or, cette délibération même est déjà un attentat au pouvoir royal qui ne vous sera pas pardonné. A cette heure nous sommes déjà coupables de lèse-majesté au premier chef : le succès peut donc seul maintenant nous absoudre. Si nous succombons, ou seulement même si nous hésitons, nous serons appelés traîtres, infâmes; si nous réussissons, nous serons des héros, des libérateurs. C'est en pareille occurence cependant qu'on éprouve des scrupules et qu'on nous propose de différer!

Je ne suis pas de ceux qui attribuent ces

paroles à des intentions mauvaises; je n'y vois que la faiblesse qui s'effraie de son propre ouvrage, et aussi un reste d'attachement à d'anciennes habitudes de naissance, que choquent les idées de communauté, d'égalité, auxquelles il faut pourtant s'accoutumer.

Mais comme l'action qui se prépare pourrait être ruinée par la moindre hésitation, comme il convient que ceux qui s'y vont employer soient animés d'un même esprit, rappelons bien à tous les conditions du traité qui nous lie, afin que chacun puisse le rompre tandis qu'il en est temps encore.

La réformation n'a pas été faite pour servir les passions ou venger les injures de quelques moines et de quelques gentilshommes mécontens. Elle est un grand effort de l'esprit humain pour rétablir dans sa pureté primitive la religion du Christ, religion toute divine, qui la première a relevé l'homme à ses propres yeux en lui rendant le sentiment de sa dignité, et en l'affranchissant de ses chaînes. Si, prêchée par de simples pêcheurs du lac de Génésareth, elle a cependant conquis la plus noble partie du monde civilisé; c'est parce qu'elle était une religion de justice et de cha-

rité ; c'est parce qu'elle rendait tous les hommes frères, et partant égaux.

Jésus-Christ a dit : Que celui qui est le plus grand soit le serviteur des autres ; car quiconque s'abaisse sera élevé, et quiconque s'élève sera abaissé.

Il a dit : Ne vous faites pas de trésors sur la terre.

Les premiers seront les derniers.

Faites entrer le pauvre et l'infirme aux fêtes du riche.

Laissez les petits arriver jusqu'à moi.

Enfin, notre divin maître a lavé les pieds de ses disciples.

Qui pourrait méconnaître le sens de ces préceptes de notre Sauveur, appuyés de l'autorité de sa vie et de sa mort ?

Qui le pourrait ? Les papes et les rois ; car ils ont dit : « Ceux qui s'élèvent seront exaltés; laissez les puissans arriver seuls jusqu'à nous ; » ils ont dit surtout : « Faites-vous des trésors sur la terre, et faites-les aux dépens des peuples. » Ils ont quelquefois, il est vrai, recommandé les vertus par ordonnances, mais ils se gardaient bien d'en donner l'exemple. Ils ont ému des guerres injustes dans l'intérêt de leur pouvoir,

de leurs passions les plus mauvaises, et le vicaire de Jésus-Christ, le successeur de saint Pierre a eu des armées et des concubines ! Enfin comme si c'était trop peu du scandale, et comme s'il fallait qu'à l'odieux se joignît le ridicule, on a vu plusieurs papes à la fois se disputer la tiare, et l'Eglise, entrée au concile de Pise avec deux maris, en sortir avec trois; grand sujet d'édification, certes, pour les fidèles, s'ils n'avaient dû être un peu embarrassés de s'entendre sur l'infaillibilité simultanée de ces trois pontifes qui s'anathématisaient mutuellement.

Tant d'abus, de scandales ne pouvaient durer, et ils ont pris fin le jour où le boisseau qui cachait la lumière a été renversé. Prétendrait-on aujourd'hui le relever et renoncer à la clarté après en avoir joui? Vaine espérance, efforts superflus : ce qui est conquis est conquis. La raison ne recule pas.

Mais pour conserver, pour accroître les avantages déjà obtenus, il vous faut une attention continuelle. « Veillez et priez, dit Jésus à ses disciples, pour que le mal n'arrive pas. » Que ce précepte soit toujours le nôtre et ne soit pas un instant négligé. Défiez-vous surtout

de ces hommes qui, selon l'expression de l'Evangile, vont boitant des deux pieds, et, ne sachant où placer leur tente, ne savent non plus se faire d'amis nulle part.

« Nul ne peut servir deux maîtres à la fois. »

« Ceux qui ne sont pas avec moi sont contre moi. »

Retenez bien ceci, vous qui viendriez sans avoir fait le sacrifice de vos intérêts personnels et terrestres, vous qui n'auriez pas osé envisager le but qu'il faut atteindre et les devoirs qui vous sont prescrits.

Vous parlez de délais, de retardemens....

Mais avez-vous encore le choix ? Avez-vous même le droit d'y songer?

Eh ! depuis quand les sermens ne lient-ils plus ? Est-ce quand ils ont été faits à Dieu, pour la défense de la sainte cause?

La réussite peut être douteuse, dites-vous.....

Le courage consiste-t-il à n'agir qu'à coup sûr ? Et qu'importe d'ailleurs le succès à qui combat pour sa foi et pour des intérêts qui ne sont pas de cette vie? Le sang des premiers chrétiens, versé dans les arènes, n'a-t-il pas été plus fécond que des victoires ?

Que vous soyiez ou vainqueurs ou triomphans, ou faibles ou nombreux, en paix ou en guerre avec le pouvoir, songez que l'avenir est à vous, et qu'il ne dépend d'aucune puissance humaine de vous le ravir.

Jésus-Christ a dit : « En quelque lieu que soit le corps, les aigles s'y rassembleront. » Ainsi, quoi qu'il arrive, ce que nous semons germera, le grain de senevé atteindra à la hauteur des plus grands arbres, et les colombes y feront leur nid. Charité, égalité, liberté, voilà la morale de l'Évangile : que ceux qui la comprennent et la veulent ne redoutent point les fruits qu'elle doit porter; que ceux qu'elle effraie retournent à l'église de Rome. J'ai dit.

Applaudissemens.

A la bonne heure, cela; au moins voilà parler. — Oui, comme un chien de défroqué qu'il est. — Comment! de défroqué? — Sans doute. Il a été carme et il aurait dû rester carme. — Eh bien! que fait cela? Qu'importe quel il soit, pourvu qu'il dise bien. — Oui, il n'y a que des papaux ou des guisards qui puissent trouver à reprendre en cela. — Alors je suis donc dans les papaux ou dans les

guisards, car je trouve que tout ceci ne nous promet rien de bon et nous peut mener loin. —Eh bien! comme il l'a dit, que ceux qui ne sont pas contens s'en aillent.—Quant à moi, on ne me mènera jamais aussi loin que je voudrais aller... — Silence ! silence ! écoutons celui qui parle.

SAINT-HÉREM.

J'approuve fort une bonne part des choses que vous venez d'entendre; mais je ne saurais m'empêcher de faire une pertinente réponse à quelques-unes d'entre elles, que je nommerais peu pertinentes si elles eussent été prononcées par un autre.

Notre ministre, qui sait sans doute force choses, connaît mal les gentilshommes qui sont ici réunis, et même le plus grand nombre de ceux de France, s'il les croit portés, par leurs préceptes et institutions, de mauvais vouloir contre les états, et partisans d'une royauté sans frein ni barrière.

Nous tenons les états, au contraire, comme étant un des privilèges les plus anciens et les plus précieux de la nation française; comme étant véritables gardiateurs du bien public, et

nous estimons heureux les Anglais et Castillans au pays desquels il ne s'impose sans leur consentement. Nous estimons encore que ce fut un mauvais dessein au roi Louis XI, lequel mettant ses successeurs hors de page, se mit hors de bonne conscience et de sûreté, toujours en danger de guerre civile et en péril des assassinateurs. Bien plus, nous tenons que ces assemblées d'états doivent être procurées généralement de tout le peuple, et non des particuliers princes ou seigneurs qui ne désirent ces assemblées que pour leur intérêt, auquel étant satisfait, ils abandonnent le public; qu'enfin ces états sont le seul remède contre la faiblesse ou l'iniquité des rois.

Voilà quant aux états; voici maintenant quant à la royauté.

Je ne m'enquiers pas s'il conviendrait que les rois fussent électifs ainsi qu'ils l'étaient au commencement; mais ce que très-bien je sais pour mon particulier, c'est que les monarques ne se doivent attribuer le droit de régner selon leur volonté comme s'ils étaient élus de Dieu; qu'ils ne sont créés, ni assistés des peuples pour servir à leurs voluptés, et qu'au contraire les peuples les élèvent pour tirer

bien et commodité d'eux; qu'il n'y a raison qu'un homme s'assujettisse à un autre qui n'a non plus de force ni d'esprit que lui; qu'enfin les peuples peuvent être sans roi, et non les rois sans peuples. (*Oh! oh!*) Les rois sont pour servir à la guerre et administrer la justice, à condition et avec serment, desquels se dispensant, ils dispensent aussi d'obéissance leurs sujets...

Explosion, clameurs. Plusieurs réformés mettent l'épée à la main et menacent Saint-Hérem.

A bas! — Silence! — A bas! — Laissez donc dire. — Oh! pour le coup c'est trop fort. — Silence! silence! — On ne peut entendre de sang-froid de pareilles horreurs. — Laissez faire, vous en verrez bien d'autres. — On veut semer le trouble parmi nous : on veut nous compromettre.

SAINT-ROMAIN *se levant.*

Celui qui a parlé ainsi ne peut être qu'un traître....

SAINT-HÉREM.

Celui qui dit cela est un lâche!

Tumulte général.

SAINT-ROMAIN *se levant.*

Oui, je l'ai dit et le répète, l'auteur des dernières paroles qui ont été prononcées devant vous ne peut être qu'un traître, et je soutiendrai hardiment mon dire contre lui; mais je fais plus, je déclare solennellement que si de pareils sentimens sont encore professés dans cette enceinte ou dans toute autre réunion de réformés, je vais moi-même dénoncer le projet aux Lorrains, fût-il au moment de s'accomplir, et mes plus chers amis dussent-ils en être la victime! Ensuite je satisferai qui voudra, comme il voudra, et, dès à présent, je suis prêt à rendre raison à quiconque se tiendrait pour offensé.

LA RENAUDIE.

Messieurs, jusqu'ici celui que vous avez choisi pour votre chef, n'a réclamé d'autres droits que ceux d'avoir la première part dans les travaux et dans les périls. Le moment est venu, pourtant, où il doit faire usage de son autorité, et cette autorité sera, j'espère, reconnue par vous. Je défends donc formellement à M. de Saint-Romain et à M. de Saint-Hérem de tirer l'épée avant le moment et hors

le lieu qui seront fixés par moi. J'exige d'eux leur parole qu'ils obéiront.

— Oui, oui! — Non, non!

SAINT-ROMAIN.

Je reconnais l'autorité d'un chef pour tout ce qui ne touche pas à mon honneur. Le seul sacrifice que je puisse faire à la subordination que j'ai promise, c'est d'attendre jusqu'après l'accomplissement de notre entreprise. Alors si elle a réussi, nous serons tous déliés de notre serment envers notre chef. Si nous mourons, nous en serons affranchis bien mieux encore.

— Bien! — Bien!

On remet une lettre à la Renaudie.

— Oh! oh! que veut dire ceci? — Ce messager a l'air bien échauffé. — La Renaudie paraît étonné. — Il rougit. — Il pâlit. — Il se mord les lèvres. — Cela est de mauvais augure. — Il replie ces lettres. — Il va parler. — Silence!

LA RENAUDIE.

Messieurs, voici d'étranges nouvelles que je reçois.... Si j'en crois ce qu'on m'annonce,

et j'ai grand'peur que ces avis ne soient trop certains, il paraîtrait que nous sommes trahis.

— Trahis! — Là, avais-je raison de dire qu'on avait trop tardé! — Et moi, qu'on avait agi trop tôt! — Mais aussi, s'engager aussi imprudemment.... — Avec un La Renaudie. — Un petit gentilhomme. — Un repris de justice. — Mais peut-être, n'est-ce pas vrai. — (*A La Renaudie.*) Lisez la lettre! — La lettre! — La lettre!

LA RENAUDIE.

C'est un simple billet ainsi conçu:

« J'ai de grandes raisons de croire que » tout est découvert, l'avocat aura parlé : un » homme est arrivé de Paris en toute hâte. » Des mouvemens de troupes ont eu lieu sur-» le-champ; et l'ordre a été donné de quitter » Blois, pour aller à Amboise.... »

Cette lettre ne porte pas de signature, mais les caractères m'en sont connus. Elle est de Maligny qui me l'envoie de Blois, où il avait réussi à s'introduire avec ses amis. Je sais d'ailleurs, par un autre avis, que les équi-

pages de la cour ont été vus à Escure sur la route d'Amboise.

— A Amboise ! — Alors plus de doute, on sait tout. — Mais qui peut avoir trahi de la sorte ? — Un homme arrivé de Paris, dit la lettre.

LA RENAUDIE.

J'ai appris en outre que Lignières a quitté ce château la nuit dernière, et a pris la route d'Amboise.

— Alors c'est lui qui nous aura vendus. — Je m'en étais toujours défié, moi. — Et moi aussi.

LA RENAUDIE.

Ce n'est pas tout encore : un édit du 11 accorde à tous les Français liberté de conscience jusqu'à la célébration d'un concile qui sera prochainement convoqué. De plus, le même édit porte pleine et sincère abolition de tout ce qui aurait été entrepris contre le gouvernement jusqu'à la date de cet édit. Dès-lors, Messieurs, comme on peut prétendre que l'un des objets de notre entreprise se trouve rem-

pli, ceux qui voudraient y renoncer peuvent se regarder comme dégagés de leur serment.

— Je ne me le ferai pas dire deux fois, et je pars au plus vite. — Et moi je reste. — Et moi aussi. — Et moi aussi. — Et que voulez-vous faire? livrer votre cou?

KERVARECK.

Messieurs, toutes ces nouvelles sont mauvaises; mais elles ont au moins cet avantage qu'elles ne nous laissent plus d'incertitude; il y a un moment nous avions encore le droit d'avancer ou de reculer; maintenant l'honneur nous commande à tous de demeurer. Honte à tout jamais sur qui abandonnerait ses amis au moment du danger! Pour moi, je n'ai pas été des derniers à blâmer les fautes qu'on a pu faire; mais ce n'est plus le temps de les rappeler, c'est celui d'agir; après tout, nous ne risquons, au plus, que notre vie.

—Bravo! bravo! Nous resterons tous! tous! tous! — Il siérait bien, en effet, qu'on nous vît fuir dès notre première campagne! — Eh! quel serait le lâche qui pourrait y songer? — Partir quand la lutte est engagée, et mon-

trer les réformés dès leur première campagne fuyant comme des moutons! — Et devant des guisiens, des soldats du pape! — Que diraiton de nous, et que diraient nos amis qui sont en route de toutes parts pour nous rejoindre, et qui se trouveraient pris ainsi, comme au trébuchet? — Oui, oui, marchons à Amboise, allons y chercher Lignières, et lui arracher le cœur. — Je suis vieux et mon bras est faible; mais j'ai encore ma vie et un bon exemple à donner : je marcherai aux premiers rangs, et, si la mort m'épargne, ce ne sera pas ma faute.

LA RENAUDIE.

J'ai dû vous laisser libres dans le choix du parti que vous vouliez prendre : maintenant que vous l'avez arrêté avec un accord si unanime, je dois vous dire que ce parti, suggéré par le courage, était en même temps le seul que vous dictât la prudence. L'édit de pacification, le vingtième peut-être qu'on nous accorde, n'est qu'un nouveau leurre, une piperie où il ne nous est plus permis de nous laisser prendre. Si, comme il faut trop le craindre, Lignières trahissait depuis long-temps, les mesures sont prises sans doute

pour nous empêcher la retraite, et nous n'avons plus de chance de salut qu'en l'attaque. D'ailleurs nous trouverons aussi des amis dans Amboise, car, outre Maligny et ses soixante gentilshommes d'élite, sur lesquels il paraît qu'on n'a nul soupçon, un secours bien plus utile et venu de plus haut, doit faire en notre faveur une puissante diversion. Des misérables nous ont trahis : eh bien ! il ne nous reste plus que de braves gens ; nous ne perdons que des traîtres, et les guisards, si je ne m'abuse pas, y gagneront une confiance qui leur sera funeste. Ils se croient bien forts dans leur citadelle ; ils disent que le soleil seul y peut pénétrer sans leur consentement : je sais, moi, un moyen d'y entrer avant le soleil, car j'y connais une entrée que trois coups de ce bras peuvent aisément nous ouvrir cette nuit même....

TOUS.

En avant !!! que ne marchons-nous à l'instant ?

LA RENAUDIE.

A l'instant, non pas : nous avons encore des renforts à recevoir ; nous devons attendre Coqueville, Lamotte, le frère de Chaudieu et

les troupes qu'ils conduisent. Il n'est pas juste que nous les privions de la part de gloire qui leur est due ; mais ils seront ici ce soir, et l'on marchera peu d'heures après; l'obscurité d'ailleurs sera plus favorable à notre dessein.

Néanmoins que ce temps ne soit pas perdu, compagnons : préparons-nous tous par des prières au grand événement qui va s'accomplir. Vos ministres vous attendent pour chanter avec vous les saints cantiques. Moi, je vais, avec quelques-uns de vous, porter secours à Castelnau qui en demande à Noisay. Vous savez que ce point est important, puisque c'est là qu'est le principal dépôt de nos armes et de nos provisions qui nous donnent tant d'avantages sur nos ennemis pris au dépourvu. Mais je n'en serai pas moins en même temps que vous sous les murs d'Amboise. En attendant, que Dieu nous soit en aide, et que son saint Évangile soit béni.

LA FORÊT

DE

CHATEAU-REGNAULT.

LA FORÊT

DE

CHATEAU-REGNAULT.



SCÈNE PREMIÈRE.

LA RENAUDIE.

Allons, compagnons, remettons-nous en marche; nos chevaux ont assez soufflé: hâtons-nous d'arriver au secours de ce brave Castelnau; qui sait ce que peut un moment de retard?

Arrive un messager.

LE MESSAGER.

Quelqu'un de ces braves cavaliers pourrait-il m'indiquer le sire de Laforêt?

LA RENAUDIE.

Ne lui connaissez-vous pas un autre nom?

LE MESSAGER.

De Barry.

LA RENAUDIE.

Puis un autre encore?

LE MESSAGER.

De La Renaudie.

LA RENAUDIE.

Oui, je le connais; que lui voulez-vous?

LE MESSAGER.

Lui donner un étœuf mi-parti noir et blanc que j'ai charge de lui remettre.

LA RENAUDIE.

Et moi, je vous donnerai celui-ci en échange.

LE MESSAGER.

Alors je vois que je puis remplir mon message.

Il remet une lettre à La Renaudie.

LA RENAUDIE *après avoir lu.*

Mes amis, notre course est terminée. Noisay est aux troupes du Roi, et Castelnau, Mazère, Raunay, sont prisonniers.

SAINT-ROMAIN.

Prisonniers!

LA RENAUDIE.

Oui, Castelnau a capitulé.

SAINT-ROMAIN.

Castelnau!... impossible!

LA RENAUDIE.

Si fait; ses gens l'y ont forcé, sur l'assurance donnée par le duc de Nemours, qu'ils auraient la vie sauve.

SAINT-MÉLOIR.

Les lâches!

UNE VOIX.

Dites plutôt les fous.

LA RENAUDIE.

Eh bien! nous arriverons plus tôt à Amboise: tournons à gauche.

Ils prennent la route d'Amboise.

SCÈNE II.

Une autre partie de la forêt de Château-Regnault.

MERLIN.

La journée s'annonce mal; pas le moindre bruit, pas un humain...

CLAUDE.

Ah çà ! Merlin, tu m'as dit que tu me voulais bailler un bon état : comment appelles-tu celui que nous faisons-là ?

MERLIN.

Mouche de M. le Cardinal.... du nom de notre général, M. de Mouchy, grand ami et confident de Monseigneur : cela résonne bien, j'espère!

CLAUDE.

Et notre besogne, quelle est-elle ?

MERLIN.

Je te l'ai dit, rien à faire du matin au soir, se promener bien tranquillement soit aux

champs, soit à la ville : seulement ouvrir les yeux et les oreilles; tirer, si l'on peut, les secrets de ceux qui en ont, et puis ensuite aller dire ce qu'on a appris.

CLAUDE.

Mais quand on ne voit rien, qu'on n'entend rien....

MERLIN.

Alors... alors, on arrange, on imagine.

CLAUDE.

Tu ne m'avais pas dit qu'il fallait courir des jours tout entiers comme nous faisons, malgré pluie et vents.

MERLIN.

Il ne faut pas croire qu'il en soit toujours ainsi. Pendant la guerre, on nous fait, il est vrai, servir quelquefois en éclaireurs; mais, d'ordinaire, c'est dans les villes que nous pratiquons. D'ailleurs, dès qu'on te dit que c'est pour le Roi et contre les hérétiques....

CLAUDE.

Tu as beau faire, Merlin; mais ça me paraît une vilaine commission; j'aimerais mieux être encore garde-étangs comme avant, et même battre quelquefois l'eau des fossés la nuit.

MERLIN.

Tu es bien difficile; j'avoue que le métier serait meilleur, si messieurs les moines ne s'en mêlaient pas tant, à commencer par le bernardin, arrivé si vite de Paris, et qui se donne déjà des airs de maître; mais, malgré tout ça, il y a encore bien des gentilshommes qui ne sont pas si délicats que toi.

CLAUDE.

Des gentilshommes?

MERLIN.

Oui, n'as-tu pas vu entrer hier à Amboise ce M. de Lignières?

CLAUDE.

Ah ça! et si nous étions pris?

MERLIN.

Voilà, par exemple, le mauvais côté de l'état... Quand on est pris, mon garçon, branché... branché sans rémission.

CLAUDE.

Et sans confession peut-être?

MERLIN.

Je ne te suis garant de rien là-dessus.

CLAUDE.

Alors... Mais j'entends, je crois, le pas des

chevaux. Dieu ! si c'étaient des parpaillots !

MERLIN.

Oh ! non pas, ils marchent en silence, eux... j'entends rire et parler.

CLAUDE.

Cachons-nous pourtant.

MERLIN.

Où çà ?

CLAUDE.

Tiens, sous ces branchages couverts de feuilles sèches, qu'on a préparés pour la dernière chasse de monseigneur.

Ils se cachent tous deux. Arrivent des cavaliers.

PARDAILLAN, *officier des troupes royales.*

Marchons doucement : entends-tu du bruit, Montigny ?

MONTIGNY, *page de Pardaillan.*

Seulement le pas de nos chevaux, et quelques bêtes fauves dans ces broussailles. Si j'allais un peu à la découverte ?

PARDAILLAN.

Oh ! ce n'est pas nécessaire, je sais qu'ils sont dans ce bois, et je crois que nous ne sommes pas loin d'eux. Tiens, vois comme déjà

Blanche-tête dresse les oreilles et ouvre les naseaux : comme son œil brille quand il tourne la tête de ce côté. Bien, bien, mon brave cheval, nous te menons à la bataille.

CLAUDE.

Dieu ! je n'ai pas une goutte de sang dans les veines ; c'est nous que ce diable d'animal aura sentis.

MERLIN.

Eh non ! rassure-toi, poltron, ce sont d'ailleurs des écharpes rouges : et puis les voilà qui tournent à droite.

CLAUDE.

Nous sommes sauvés.

MERLIN.

Mais que vois-je ? Eh bien ! ne voilà-t-il pas à présent des rouges et des blancs qui viennent de ce côté ?

LA RENAUDIE.

Halte... Qui va là ?

PARDAILLAN.

Valois et Lorraine !

LA RENAUDIE.

Je t'aurais déjà répondu comme je le dois si je n'avais cru reconnaître une voix amie...

Ou je me trompe fort, ou cette visière me cache les traits de mon cher Pardaillan.

PARDAILLAN.

Eh! c'est toi, mon pauvre Godefroy! Quel malheur, ou plutôt quel bonheur me fait te rencontrer ici?

LA RENAUDIE.

Que fais-tu, dis-moi? dans l'armée de M. le cardinal?

PARDAILLAN.

Et toi-même, que fais-tu parmi ces rebelles? Tiens, mon cher Godefroy, j'ai un bon conseil à te donner, c'est de renoncer à ton entreprise, car je t'annonce que nous ne sommes ici qu'une faible avant-garde.

LA RENAUDIE.

Et moi! crois-tu donc que j'aie commencé avec cette poignée de braves que voilà?

PARDAILLAN.

Je te préviens que tu as des traîtres dans tes rangs.

LA RENAUDIE.

Ils sont maintenant dans les vôtres.

PARDAILLAN.

Je me charge d'obtenir votre grâce.

LA RENAUDIE.

Ma grâce ! j'espère avoir bientôt à en donner plutôt qu'à en recevoir.

PARDAILLAN.

Tu ne voudras pas me forcer à tirer le fer contre toi, toi mon vieux camarade et mon ami d'enfance ?

LA RENAUDIE.

Il faut pourtant t'y préparer, car je ne suis pas en disposition de te céder le champ.

UN SOLDAT DE LA TROUPE DE LA RENAUDIE.

Que se disent-ils donc là si longuement? Croient-ils que nous sommes venus pour les regarder causer de leurs affaires.

UN SECOND SOLDAT.

Attends, attends; je sais un moyen d'abréger leur conversation.

Il tire un coup de pistolet contre la troupe de Pardaillan.

PARDAILLAN.

Tu vois, le premier coup est parti des tiens.

LA RENAUDIE.

Sans mon ordre..... mais puisque le sort en décide ainsi.... allons!

CLAUDE *dans le fossé.*

Dieu ! des coups de pistolet ! Est-ce que ce n'est pas sur nous qu'on tire ?

MERLIN.

Eh non ! benêt. Ils pensent bien à nous, vraiment ! Ils sont un peu trop affairés entre eux.

CLAUDE.

Bonne Sainte-Vierge ! encore des coups de feu !

MERLIN.

Oh ! le peureux ! Le voilà couché à terre comme s'il était mort.

CLAUDE.

Dis-moi au moins, je t'en prie, ce qui en est, car je ne vois rien quand j'ai peur... Est-ce que c'est fini ?

MERLIN.

Oh ! que nenni. Il paraît qu'ils ont épuisé leur poudre, car les voilà qui se battent à l'épée... Pan, pan... Bien frappé, bien paré, cela... Ma foi, je ne sais à qui sera la victoire... Ah ! voilà les chefs qui se détachent et se rapprochent d'ici.

CLAUDE.

Vous verrez qu'ils nous auront aperçus, et vont s'unir contre nous.

MERLIN.

Bravo! l'écharpe rouge.... Bien! l'écharpe blanche.... Entends-tu les coups qu'ils se portent?

CLAUDE.

Par Saint-Claude, mon patron! on se croirait près de l'enclume d'un forgeron.

MERLIN.

Ah! voilà l'écharpe blanche démontée...

CLAUDE.

Tant pis; car c'est notre parti, n'est-ce pas?

MERLIN.

Eh non! encore une fois, les blancs sont ceux de la vache à Colas.

CLAUDE.

C'est que je serais bien capable de l'oublier encore et de m'y tromper.

MERLIN.

Ah! ah! voilà le chevalier à l'écharpe blanche qui reparaît... Il court contre son ennemi qui est toujours sur son palefroi... Il va se faire tuer... Mais non, il tourne tout autour de lui... Bien! mon chevalier rouge, ferme,

ferme... courage!.. Comme cela... Malédiction! le blanc a enfoncé sa dague jusqu'à la poignée, le rouge chancelle... nous sommes vaincus....

CLAUDE *se relevant.*

Ah! nous sommes vaincus?.... Alors on peut....

MERLIN.

Bon! voici du renfort qui nous arrive... Pan... un page a tiré un coup d'arquebuse contre le vainqueur... Bien, mon brave enfant!... Mais il n'a pas la main sûre, à ce qu'il paraît, et le coup n'a pas porté, car l'écharpe blanche le perce... Quoi! les voilà qui tombent l'un et l'autre.... Je ne puis plus rien distinguer... Ah! les deux troupes reviennent et se disputent les cadavres... Vivat! les rouges sont les plus forts... Oui, décidément, les blancs sont en déroute... Les rouges emportent les corps en croupe derrière leurs chevaux... Je n'entends plus rien, tu peux te relever à présent.

CLAUDE.

Tu dis donc que nous sommes victorieux?

MERLIN.

Oui, nous nous sommes couverts de gloire.

CLAUDE.

Eh bien! peu m'en chaut et je déserte.

Il se sauve.

AMBOISE.

AMBOISE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHATEAU.

Appartement du Cardinal de Lorraine.

LE CARDINAL.

Le maréchal de Brissac m'a dit que je pouvais prendre en vous pleine confiance, capitaine, et c'est pourquoi j'ai voulu vous voir.

RICHELIEU.

Je rends grâces à Monseigneur et à M. le maréchal.

LE CARDINAL.

On dit que vous avez de l'ambition.

RICHELIEU.

Monseigneur, j'ai au moins celle de ne pas rester toute ma vie capitaine d'arquebusiers. Quoique né d'assez bonne maison, puisqu'on voit déjà des seigneurs du Plessis à Bovines, étant le cinquième de six frères, j'ai besoin,

d'aider quelque peu à ma fortune et de ne pas faire trop de fonds sur le patrimoine de mon père.

LE CARDINAL.

Vous avez été en religion, m'a-t-on dit; quel est le motif qui vous y avait conduit?

RICHELIEU.

L'avouerai-je, Monseigneur? le désir d'avancer plus vite en prenant un chemin moins battu; mais je m'étais trompé, sinon de vocation, au moins de couvent; j'étais entré chez les Chartreux. De la prière, de l'ordre, rien de tout cela ne m'allait, et, après avoir jeté le froc aux orties, je fus en Piémont m'offrir comme volontaire à M. de Brissac.

LE CARDINAL.

Vous avez bien fait de renoncer à porter la sainte robe si vous ne vous en jugiez pas digne; mais alors il eût mieux valu ne la pas prendre.... Au reste on est utile de plus d'une façon, et vous pouvez ici rendre quelques bons services, dont vous n'aurez pas à vous repentir.

RICHELIEU.

Vous me voyez, Monseigneur, prêt à tout faire... pour complaire à Votre Seigneurie.

LE CARDINAL.

Bien dit, j'aime ce langage ; attachez-vous à moi... à moi particulièrement, et vous saurez peut-être comment je sers qui me sert. Vous voyez que je vous ai fait donner la garde de la principale porte du château.

RICHELIEU.

Et je promets d'en rendre bon compte.

LE CARDINAL.

Non pas que messieurs les réformés, je suppose, soient assez mal conseillés pour faire leur attaque de ce côté, en s'engageant à plaisir dans cette galerie étroite et tortue ; les sept portes qui la gardent sont d'ailleurs une défense qu'ils n'espèrent probablement pas emporter ; mais comme rien ne doit plus entrer ni sortir que par là, vous voyez combien ce poste est important. Ne laissez donc passer personne, soit du dedans, soit du dehors, que sur un ordre signé de moi.

RICHELIEU.

Je me le tiens pour dit, Monseigneur.

LE CARDINAL.

De moi seul, entendez-vous ?

RICHELIEU.

Je comprends parfaitement.

LE CARDINAL.

Je me charge de faire confirmer ces instructions et toutes celles que je pourrai vous donner, par M. le Grand-Maître, qui, occupé de la défense extérieure du château, m'a laissé tout ce qui touche à sa sûreté intérieure. Aujourd'hui, doit arriver à cette porte, vers midi, M. le prince de Condé : vous la lui ouvrirez, mais point à ceux qu'il pourrait mener avec lui. Vous aurez eu soin de faire garnir de vos soldats toutes les niches et casemates qui sont dans la longueur de la voûte, et aussitôt qu'il arrivera, sous prétexte de lui rendre les honneurs, tous devront se mettre en parade, arquebuse au bras et mèche allumée.

RICHELIEU.

Il sera fait ainsi que l'ordonne Votre Seigneurie.

LE CARDINAL.

Vous avez des étrangers parmi vos soldats, je crois?

RICHELIEU.

Ils sont pour la plupart Italiens ou Allemands.

LE CARDINAL.

Je ne serais pas fâché que le prince le sût.

RICHELIEU.

Il le saura.

LE CARDINAL.

Ce n'est pas tout; il importe qu'il ne fasse un pas dont je ne sois informé... Que toutes ses démarches soient surveillées.

RICHELIEU.

Je ferai observer à Votre Seigneurie que ceci me paraîtrait plutôt concerner messieurs les chanoines de Saint-Florentin qui, se trouvant d'ailleurs naturellement installés dans le château, leur demeure ordinaire, y peuvent aller et venir sans qu'on les remarque. Un habit de religieux sera moins suspect qu'un haubert de soldat.

LE CARDINAL.

Cela peut être vrai... au moins tant que nous ne serons pas assiégés; mais quand l'action commencera, alors un haubert de soldat semblera moins suspect qu'une robe de moine; alors aussi ayez l'œil sur lui, et s'il bouge d'un pas, s'il fait mine de vouloir s'unir aux assaillans, ou seulement s'il hésite à les attaquer... n'hésitez pas, vous, à le frapper.

RICHELIEU.

Je ne verrais là nulle difficulté, si ce n'est

que mon rang de simple capitaine d'arquebusiers ne me rendra peut-être pas facile d'être toujours aussi près de lui qu'il le faudrait.

LE CARDINAL.

M. le grand-prieur et le duc d'Aumale, qui ne le quitteront d'un pas, vous donneraient le signal, et vous leur obéiriez.

RICHELIEU.

J'obéirai, Monseigneur.

Il sort.

LE CARDINAL.

Ce garçon-là fera bonne route. Je voudrais qu'il y eût ici beaucoup d'officiers comme ce moine-là.



SCÈNE II.

La grande voûte qui sert d'entrée principale au château.

LASCI.

Dis donc, Hermann, est-ce que notre faction n'est pas encore finie?

HERMANN.

Bah! il y en a encore pour une bonne heure; on vient seulement de sonner la messe au clocher de Saint-Florentin.

LASCI.

Corpo di Christo! c'est que je suis transi dans cette niche humide.

HERMANN.

Je suis sûr qu'il y a plus de vingt ans qu'aucun humain n'était entré dans ces guérites de pierre, bonnes tout au plus pour des limaçons et des crapauds.

FISHER.

Je gagerais que le rouet de mon arquebuse en est déjà rouillé.

HERMANN.

J'aimerais mieux vingt fois monter la garde sur la grande plate-forme, du côté de la Loire, exposé à tous les vents, ou près de la chapelle de monsieur Saint-Hubert, qui est sur notre tête.

SANCHEZ.

Oh! pour la chapelle de Saint-Hubert, non pas, s'il vous plaît.

FISHER.

Et pourquoi ?

SANCHEZ.

Après ce qui est arrivé à ce pauvre Gauvain... *Por Santiago!*

HERMANN.

Et quoi donc ?

SANCHEZ.

Il se réchauffait en marchant et en fredonnant, par distraction, quelqu'une de ces chansons italiennes, là... de celles que nous chantions au siége de Casal.

FISHER.

Eh bien !

SANCHEZ.

Eh bien ! voilà qu'il se sent tout-à-coup assailli et désarmé; puis, après avoir été porté à

terre et roué de coups, il entend une grosse voix qui lui dit : Peux-tu, maudit, faire entendre pareilles choses aux oreilles du vénérable saint Hubert ?.. Lorsqu'il se releva, il ne vit personne, et ne retrouva ni arquebuse ni fourchette.

HERMANN.

Voyez-vous cela !

FISHER.

Ce sera sans doute le digne monsieur saint Hubert qui l'aura châtié ainsi.

GÉRARD.

Dis donc plutôt quelques-uns des moines de Saint-Florentin, qui logent dans le couvent de ce château, et que le feu saint Antoine puisse brûler ! Ils auront voulu se donner du bon temps aux dépens d'un pauvre diable de soldat.

TORRE.

Venga il cancaro à tutti; ils feraient mieux de prendre une bonne arquebuse et de nous aider à défendre la place. Ce serait toujours trente hommes de plus.

GÉRARD.

Et maintenant ce sont trente hommes de

moins, puisqu'ils mangent et ne travaillent pas.

PLUSIEURS SOLDATS.

Chut, chut!

HERMANN.

Ne savez-vous pas que, de cette voûte, on entend tout dans la chapelle?

FISHER.

Et comment cela!

HERMANN.

Parce que le grand saint Hubert est sorcier.

GÉRARD.

Et qu'il y a une sarbacane placée dans quelqu'un de ces coins?...

SANCHEZ.

Por la Veronica santa de Jahen! on était mieux en Piémont qu'ici!

TORRE.

Ah! c'était là le bon temps!

FISHER.

Oui, c'était le bon temps! Beau service, tout à discrétion....

HERMANN.

D'abord... et avant M. le maréchal de Brissac; mais, depuis son arrivée, c'était une autre

affaire. Plus de maraude, plus d'aubaines, plus de jolies filles.

On entend une fanfare sur le rempart.

LES SOLDATS.

Oh! oh! voici du nouveau.

GÉRARD.

Ma foi, tant mieux.

RICHELIEU, *arrivant.*

Arme! arme!

Tous les soldats se mettent sous les armes. Entre le prince de Condé.

LE PRINCE.

Monsieur le capitaine, voici un bien grand appareil.

RICHELIEU.

Monseigneur, on ne saurait rendre trop d'honneurs à un prince....

LE PRINCE.

Aussi en suis-je tout-à-fait reconnaissant... Ah! ah! voilà de braves gens que j'ai déjà vus ailleurs... Oui, ce sont nos camarades de Piémont... Ah! bonjour, Fisher, je te croyais prisonnier; il paraît que tu es parvenu à te sauver... Déjà debout, Hermann! et cette grande arquebusade à l'épaule... Allons, bon! j'en

suis ravi... Ah! te voilà, mon Balafré ! je t'envie cette grande blessure à travers le visage, car elle est belle.

RICHELIEU.

Je ferai remarquer à Monseigneur que le Roi l'attend.

LE PRINCE.

Eh quoi ! ne me laisserez-vous pas renouveler un peu avec mes anciennes connaissances ?

RICHELIEU.

Mais, mon prince...

LE PRINCE.

Ah ! je comprends... Puisque c'est l'ordre... Adieu, mes amis, nous nous reverrons, j'espère, comme autrefois... Là, en pleine campagne... Il vaut mieux, n'est-ce pas, être devant que derrière des murs ? Adieu.

SCÈNE III.

L'appartement du prince de Condé.

Eh te voilà, Chicot! on m'avait dit que tu étais en disgrâce.

CHICOT.

Oui, Monseigneur, il ne tiendrait qu'à moi de le croire, depuis la mort du bon Roi Henri; car cette cour est trop sage pour un pauvre fou comme moi.

LE PRINCE.

Et le Roi, comment te traite-t-il?

CHICOT.

Le Roi!.. Duquel parle Monseigneur, est-ce du grand ou du petit François?

LE PRINCE.

Qu'entends-tu toi-même par cette énigme?

CHICOT.

Voulez-vous parler de François II, ou de François de Lorraine.

LE PRINCE.

Oh! oh! Chicot, ceci me paraît un peu bien

hardi ; il semblerait qu'en perdant ta faveur, tu n'as pas perdu tes priviléges.

CHICOT.

Oui, je me suis réservé le droit de dire à tout venant de bonnes vérités ; seulement ma protection vient d'ailleurs ; autrefois chacun trouvait charmantes les moindres folies qui m'échappaient parce qu'elles plaisaient au Roi ; comme j'ai vu que, depuis le nouveau règne, on commençait à trouver mes gaietés de mauvais goût, j'ai dû commencer à me souvenir aussi que j'avais une épée qui tranchait bien, et qui avait fait ses preuves à la guerre. Quelques malavisés s'en sont aperçus aussi.

LE PRINCE.

Ainsi, mon ami, te voilà redevenu un héros; mais tu ne te saurais battre pourtant contre tout le monde, les Lorrains par exemple....

CHICOT.

Oh! les Lorrains, c'est différent ; mais ce n'est pas eux qui me puniront de les appeler Rois... Dès-lors, je suis tranquille. Je soupçonne même qu'ils ne sont pas fâchés que cela se dise quelquefois, ne fût-ce que pour y accoutumer un peu.

LE PRINCE.

Mais d'autres peuvent ne pas en être fort réjouis.

CHICOT.

Alors on me désavoue en disant que je suis un fou ; cela est commode.

LE PRINCE.

Mais la Reine-mère ?

CHICOT.

Oh ! la Reine Catherine, par exemple, elle est toute de mes amies : elle me garde ses bonnes grâces, comme elle a conservé le deuil.. en souvenir du feu Roi.

LE PRINCE.

J'en sais qui n'ont pas été si heureux que toi.

CHICOT.

Ah ! c'est que je ne suis pas si embarrassant qu'un connétable.

LE PRINCE.

Et que tu ne t'es pas avisé comme lui, je pense, de douter de la chasteté de la bonne dame.

CHICOT.

Quelque sot... J'aime mieux garder pour moi ma façon de penser là-dessus.

LE PRINCE.

Et pourrais-je savoir, monsieur Chicot, ce qui m'a valu si tôt l'honneur de votre visite ?

CHICOT.

N'était-ce pas la première qui vous dût revenir à votre arrivée ?

LE PRINCE.

Pourquoi cela ?

CHICOT.

A cause des droits et devoirs de mon ancien titre: si j'avais encore une marotte et un bonnet à grelots, comme mes prédécesseurs, je vous en aurais déjà fait un beau présent.

LE PRINCE.

Ainsi, à ton compte, j'ai mal fait de venir à Amboise.

CHICOT.

Oui, s'il est vrai qu'il ne faille jamais entrer en un lieu d'où l'on ne peut sortir à volonté.

LE PRINCE.

Tu crois donc que je ne pourrais sortir d'ici ?

CHICOT.

Essayez-y ! vous verrez si la porte du château s'ouvrira aussi vite que lorsque vous êtes venu...

LE PRINCE.

Et si l'événement te prouvait que j'ai eu raison.

CHICOT.

Je dirais qu'alors la raison a toute l'allure de la folie, et que, même lorsqu'on gagne en jouant mal, on a eu tort de mal jouer. On peut fourrer son bras dans la gueule du lion, quand on est sûr de lui arracher la langue, mais si l'on n'y réussit pas, on y périt.

LE PRINCE.

Sais-tu, mon cher Chicot, que tu me paraîtrais dangereux, si je ne te connaissais si honnête homme et si affectionné pour moi ?

CHICOT.

Heureusement que chacun de nous sait ici à qui il parle... Mais ce que j'ai dit jusqu'ici n'est encore que pour mon propre compte ; il est temps maintenant de parler pour autrui ; car tout fou qu'on me tienne, on m'a pourtant constitué ambassadeur.

LE PRINCE.

Peut-être pour en agir comme tu disais des Lorrains... te désavouer au besoin.

CHICOT.

Je ne jurerais pas que non, puisque c'est la Reine-mère qui m'envoie.

LE PRINCE.

La Reine Catherine !... Voyons, que t'a-t-elle chargé de me dire ?

CHICOT.

De ne marcher que bien cuirassé, et de vous défier des moines.

LE PRINCE.

Des moines !... Qu'entend-elle par là ?.. En effet en arrivant ici j'en ai cru voir un qui ressemble fort à certain bernardin...

CHICOT.

Ne voudrait-elle pas aussi parler du capitaine?

LE PRINCE.

Encore !... que peut cacher cet avis ?... Je n'étais pas disposé à avoir grand commerce avec ces Messieurs, et n'ai pas trop besoin d'être prévenu pour les éviter; mais que penses-tu de ceci, toi, Chicot ?

CHICOT.

Je ne serais pas surpris quand la bonne dame serait sincère une fois.

LE PRINCE.

Et pourquoi une fois?

CHICOT.

Si elle croit y avoir intérêt... Tout ce qui se passe a déjà grandi beaucoup Messieurs de Lorraine, et elle sait que, sans les princes du sang, c'est-à-dire sans vous, leur confiance et leur pouvoir croîtraient encore.

LE PRINCE.

Comment donc, M. l'ambassadeur! vous vous êtes merveilleusement formé: savez-vous que tout ceci n'est pas si fou!

CHICOT.

Mais mon prince ne me persuadera pas qu'il n'ait pas deviné d'avance ce qu'avait compris Chicot.

LE PRINCE.

Peut-être... Mais j'étais bien aise de savoir aussi comment tu jugeais ce message, toi qui as vu de près la Reine. Quoi qu'il en soit, et pour reconnaître sa courtoisie, dis-lui que je lui en rends grâce; mais que je ne serais pas venu en ce château si j'avais quelque chose à me reprocher ou à craindre.

CHICOT.

Bonne réponse, mon prince, et je cours la porter à qui m'a envoyé.

SCÈNE IV.

La terrasse de l'une des tours du château, du côté de la Loire.

Quatre heures du matin.

FRÈRE SYLVESTRE, *chanoine de Saint-Florentin, l'arquebuse au bras.*

Eh bien! frère Jehan, n'entendez-vous rien?

FRÈRE JEHAN, *autre chanoine, aussi armé.*

Je n'entends que le vent qui enfle mon capuchon et le bruit des eaux qui se brisent contre les arches du pont... Et vous, frère Sylvestre, ne voyez-vous rien?

FRÈRE SYLVESTRE.

Je ne vois que le reflet de la lune sur le bras gauche de la Loire, et une lumière sur la tour du château de Chaumont.

FRÈRE JEHAN.

Mauvaise nuit pour une attaque, n'est-ce pas, frère?

FRÈRE SYLVESTRE.

Oui, et je commence à penser que ce pourrait bien être là ce qui la fera manquer.

FRÈRE JEHAN.

En effet, le froid redouble, alors le jour doit s'avancer.

Long silence.

FRÈRE SYLVESTRE.

Frère Jehan, je veux vous faire une confidence, et vous communiquer une réflexion. Combien il faut que la nature de l'homme soit faible et facile au péché! Nous sommes fils d'un des plus glorieux chapitres de France, nous y voici l'un et l'autre arrivés à la dignité de vicaires hebdomadaires; nous avons déjà laissé bien loin derrière nous l'âge des passions, et cependant depuis que j'ai senti l'odeur de la poudre, que j'ai entendu des bruits de guerre, les souvenirs du monde me sont revenus, et je me suis pris comme à regretter le temps où je servais en Italie contre Pescaire, avec l'amiral Bonnivet.

FRÈRE JEHAN.

Eh bien! frère, vous m'avez prévenu de peu, car j'allais vous faire le même aveu. Je pense malgré moi au Piémont, au Milanais, à Céri-

solles, et quand, cherchant mon chapelet, je me sens une arquebuse en main, je ne sais plus prier, et ne songe plus que de combats, de siéges, de chevaux et de soldats. Savez-vous, frère, qu'il serait malheureux de mourir en une pareille disposition.

FRÈRE SYLVESTRE.

En vain je veux appliquer mon esprit à de saintes méditations. L'obligation de voir et d'écouter me donne d'inévitables distractions; j'en suis presque à regretter d'avoir demandé au frère doyen la permission de veiller cette nuit sur ce rempart.

FRÈRE JEHAN.

Et moi... Mais n'avez-vous rien entendu?

FRÈRE SYLVESTRE.

Non, seulement j'ai cru voir là-bas, là-bas au septentrion, briller des reflets de la lune sur des cuirasses polies.

FRÈRE JEHAN.

Et moi, c'est aussi de là que le bruit m'a semblé arriver; les oreilles du vieux frère Jehan sont, je crois, bonnes encore, et, s'il vient quelque chose, ce sera assurément de ce côté.

FRÈRE SYLVESTRE.

Oui, par la route du Vendômois.

FRÈRE JEHAN.

Je voudrais que nous pussions donner l'alerte les premiers, et avant tous ces soudards qui veillent, ou peut-être dorment près d'ici.

FRÈRE SYLVESTRE.

Ils se rient de notre sainte robe, ils ne savent pas qu'un cœur guerrier bat aussi sous notre bure.

FRÈRE JEHAN.

Mais chut... Avertissons-nous mutuellement, vous savez le signal.

FRÈRE SYLVESTRE.

Oui, deux coups d'arquebuse.

FRÈRE JEHAN.

Silence!



SCÈNE V.

L'appartement de Catherine de Médicis.

MÉDICIS.

Que cette nuit est longue et froide !

LE CARDINAL DE LORRAINE.

On dirait que ce feu brûle sans échauffer.

MÉDICIS.

Je sens comme un manteau glacé qui pèse sur mon cou et sur mes bras; un frisson fiévreux court autour de mes reins.

LE CARDINAL.

Aussi, comment n'avoir pas pris plus tôt ses précautions pour habiter cet appartement... Si nous demandions encore quelques flambeaux ?

Le cardinal se promène à grands pas. Long silence.

MÉDICIS.

Il me semble que j'ai entendu quelque bruit, Cardinal.

Le cardinal écoute.

LE CARDINAL.

Peut-être le pas des soldats et leurs voix qui se répondent.

MÉDICIS.

Oui, en effet, c'est le bruit des armes.

LE CARDINAL.

Ce sera donc une ronde de garde ou le changement des sentinelles.

MÉDICIS.

Mais chut!... rien... Vous verrez que les réformés n'attaqueront pas cette nuit, et que votre Lignières nous aura donné une fausse alarme.

LE CARDINAL.

Ce misérable.... causer une pareille inquiétude!.. Ah! si son rapport se trouve faux, je la lui garde bonne!

MÉDICIS.

J'aimerais mieux pourtant, quant à moi, qu'il eût menti. Mais a-t-il bien dit qu'ils viendraient au milieu de la nuit?

LE CARDINAL.

Sans doute; ils sont en trop petit nombre pour essayer de nous assaillir autrement que par surprise. Ce qui m'inquiète, c'est que, si j'en crois ce maraud de Lignières, ils sont sûrs

de l'un des points de cette forteresse qu'ils prétendent enfoncer d'un coup de pied ; j'ai fait murer toutes les portes, visiter tous les murs, et nul n'a pu découvrir quelle est cette entrée mystérieuse.

MÉDICIS.

Vous ne m'aviez pas dit cela, Cardinal.

LE CARDINAL.

Quelle nécessité ?.. Peut-être même eussé-je mieux fait de vous laisser ignorer cette tentative désespérée, comme je l'ai cachée au Roi.

MÉDICIS.

Oh ! je me sens de force à supporter de plus rudes épreuves ; seulement l'incertitude est pénible.

LE CARDINAL.

Six heures... seulement... Que cette horloge est lente !.. Le froid l'aura engourdie et rouillée.

MÉDICIS.

Mais ce sablier... Six heures aussi... Il me semble qu'il ne coule plus. Agitez-le donc un peu, Cardinal... (*L'horloge du château sonne six heures.*) Allons, je n'en puis douter, six heures. (*L'horloge de Saint-Florentin sonne ensuite.*) Encore... quel supplice !.. Insuppor-

tables bavardes.... Croyez-vous donc que je n'aie pas bien entendu !

LE CARDINAL.

Le jour est loin encore ; voici la lune qui se cache dans les nuages.

MÉDICIS.

Mauvais présage... Est-on sûr au moins des troupes de garde ?

LE CARDINAL.

Assurément, mais ce n'est pas tout de se confier au bras des hommes, *væ confidenti natis hominum*, il faut défendre l'ame aussi bien que le corps ; si nous profitions du moment pour mettre notre conscience en état ?

MÉDICIS.

Bien dit cela, Cardinal ; comment n'y avons-nous pas songé plus tôt. (*Elle appelle.*) Qu'on demande sur-le-champ le père Hilaire.

UN VALET.

M. le duc vient de le faire appeler à l'instant même, et il s'est rendu auprès de lui.

LE CARDINAL.

Mon frère ?... Ah ! ah ! cela m'étonne.

MÉDICIS.

Je vais alors faire venir le doyen de Saint-Florentin.

LE CARDINAL.

Réveiller tout le couvent... On l'entendrait des appartemens du Roi qui en sont voisins. J'ai d'ailleurs quelques raisons pour ne pas avoir affaire à lui.

UN VALET.

Le frère Hourdez demande si la Reine et M. le Cardinal n'ont point d'ordres à lui prescrire.

LE CARDINAL.

Justement, voilà ce qu'il nous faut.

MÉDICIS.

Quoi!.. Le bernardin...

LE CARDINAL.

A défaut de mieux.

MÉDICIS.

Allons, soit; qu'il entre.

Entre Hourdez avec une cuirasse sur sa robe, la salade en tête et un mousquet sur l'épaule.

LE CARDINAL.

Oh! oh! père, quel attirail militaire! Je pensais que vous veniez pour prier avec nous; mais, à ce que je vois, vous êtes préoccupé de soins plus terrestres.

HOURDEZ.

Ce sont choses qui se peuvent mener ensemble, à ce que je crois, et, après avoir prié pour notre sainte cause, j'ai cru devoir venir dire à Sa Majesté et à Sa Seigneurie qu'on ne voit, qu'on n'entend rien dans la campagne.

LE CARDINAL.

Mon frère, je vous sais gré de ce zèle; mais c'est d'autre chose qu'il s'agit à présent... Tout vrai secours vient d'en haut, et c'est surtout en de pareils momens qu'il faut être préparé à tout. Nous voudrions mettre ordre à notre conscience et vous demander de nous ouïr en confession.

HOURDEZ.

Qui! moi?.. et dans cet état!

LE CARDINAL.

Qu'importe pour cette fois?

HOURDEZ.

Je suis aux ordres de la Reine et de Sa Seigneurie illustrissime; mais Monseigneur ne voudrait-il pas, pour me rendre moins indigne du ministère que je vais remplir, me purger d'abord de tous mes péchés?

LE CARDINAL.

Volontiers donc, mon frère; mettez-vous à

ce prie-dieu-là... dans ce coin, et surtout parlez bien bas.

Pendant ce temps, Catherine est occupée à lire des manuscrits cabalistiques qu'elle a tirés mystérieusement d'un coffre de velours noir.

CATHERINE.

Le 20 mars. — Conjonction des poissons et du bélier...

LE CARDINAL *au moine.*

Est-il bien possible, mon frère?

HOURDEZ.

Hélas!

LE CARDINAL.

Je frémis quand je pense que vous vous avanciez au devant du danger, la conscience chargée d'un pareil fardeau... Continuez.

MÉDICIS *continuant à lire.*

Cette époque est funeste... des guerres, des troubles... Je l'ai toujours redoutée... Elle me sera fatale...

Long silence.

LE CARDINAL.

Si nous n'étions pas dans un pareil temps, mon frère, je ne pourrais vous donner l'absolution, car voici plusieurs énormités qui demanderaient pour être expiées de longs jeûnes

et de nombreuses macérations; mais votre repentir, mais votre zèle pour la sainte cause... Ainsi donc: *Ego te absolvo à peccatis tuis....* *Amen...* A moi maintenant... Je pense, mon frère, que vous avez été ordonné.

HOURDEZ.

A Citeaux même, notre principale abbaye, et par monseigneur de Châlons.

Le Cardinal remplace le Moine au prie-dieu. Catherine continue ses méditations.

Je verrai mes quatre fils rois! Rois tous les quatre!.. Que signifie cet horoscope? Veut-il dire qu'ils occuperont quatre trônes à la fois?.. Qui empêcherait, en effet, l'un d'eux d'épouser la reine d'Angleterre? Un autre peut être élu roi de Pologne... Qu'on fasse ensuite un royaume du Brabant en l'enlevant à Philippe II... Les Brabançons ne demandent pas mieux, car ils sont portés d'inclination pour la France, surtout contre l'Espagne...

HOURDEZ *au Cardinal.*

Veuillez, de grâce, me répéter ceci, Monseigneur; je crains de n'avoir pas bien entendu.

MÉDICIS *toujours se parlant à elle-même.*

Mais s'il en était autrement... Si l'horoscope

signifiait qu'ils seront tous les quatre rois de France.... Alors il me faudrait donc voir mourir trois de mes fils... Tous quatre même peut-être... Ce Luc Gauric a trop souvent dit vrai, surtout quand il a prédit la mort de mon époux... Si les Bourbons... qui sait... (*Baissant la voix.*) Il faut à tout prix redevenir leur amie... (*Au Cardinal.*) Bon Dieu! il me semble que ceci est bien long, et que vous avez aujourd'hui beaucoup à dire... Un mot seulement.. Croyez-vous, Cardinal, que Luc Gauric, en disant que mes quatre fils seraient rois, a voulu entendre qu'ils seraient monarques de différens Etats, ou bien?..

LE CARDINAL.

Pouvez-vous, Reine, troubler votre esprit et mes pieuses occupations par de semblables vanités?.. Certes, autant que je puis juger de ces sortes de choses, il n'a pu entendre ces paroles que dans leur sens favorable, car autrement quelle vraisemblance que quatre princes à peu près du même âge doivent se succéder aussi rapidement sur le trône?

CATHERINE.

En effet, c'est un rêve de mon imagination; c'est la nuit... l'hiver...

LE CARDINAL.

Est-ce donc ainsi que vous nous préparez à l'acte important que nous accomplissons en cet instant ?

MÉDICIS.

Savez-vous, Cardinal, que vous parlez un peu légèrement de la science de la cabale, dont l'origine est beaucoup plus respectable qu'on ne croit d'ordinaire ? Tenez, écoutez seulement ceci.

Elle ouvre un livre et lit.

« L'ange Raziel, précepteur d'Adam, lui » avait donné un livre contenant la science » céleste ou la cabale. Après le lui avoir arra- » ché au sortir du jardin d'Eden, il le lui avait » rendu, se laissant fléchir à ses humbles sup- » plications. Ce livre donnait la connaissance » de tous les secrets de la nature, la puissance » de parler avec le soleil et avec la lune, de » faire naître les maladies et de les guérir, de » renverser des villes, de faire naître des » tremblemens de terre, de commander aux » anges bons ou mauvais, d'interpréter les » songes et de prédire l'avenir en tout temps. »

LE CARDINAL.

Erreur, mensonge, que tout cela.

MÉDICIS.

« Ce livre, en passant de père en fils, tomba
» entre les mains de Salomon, et lui donna la
» vertu de bâtir le temple par le moyen du
» ver *Zamir*, sans se servir d'aucun instru-
» ment de fer. C'est par l'art de la cabale que
» Moïse s'éleva au-dessus des magiciens de
» Pharaon, et se rendit redoutable par ses mi-
» racles; c'était par le même art qu'Elie fit
» descendre le feu du ciel, et que Daniel ferma
» la gueule aux lions; enfin, tous les pro-
» phètes s'en sont servis pour découvrir les
» événemens cachés... »

LE CARDINAL.

Ce sont là, je le répète, autant de piéges de l'esprit de ténèbres.... Mais permettez, de grâce, que j'achève... Allons, frère...

Le Cardinal continue. Nouveau silence.

HOURDEZ *au Cardinal.*

Oui, Monseigneur, l'intention est tout, et elle servira ici à justifier l'emploi de certains moyens qui, sans cela, seraient un peu irréguliers... Je n'hésiterai donc pas à vous absoudre ; mais vous savez que les meilleurs projets et les plus sages résolutions sont stériles sans

la persévérance. Continuez donc à défendre la foi contre ses ennemis. Et alors... *Ego te absolvo*...

LE CARDINAL.

Mais qu'entends-je?.. deux coups d'arquebuse... C'est sans doute l'alarme.

MÉDICIS.

Que dites-vous donc là, Cardinal?.. Vous vous trompez, j'espère, car voici le jour qui commence à poindre à travers ces vitraux, et quelle apparence.... Mais.... en effet, écoutons...

On entend sur les remparts, répété de poste en poste, le cri :

Arme! arme!

LE CARDINAL.

Il n'en faut pas douter, ce sont les ennemis.

HOURDEZ.

Les hérétiques... Alors je vais leur parler de près... Maintenant je suis en état de grâce, et je ne crains rien.

Il sort.

LE CARDINAL.

Eh bien! il s'en va sans m'avoir donné l'absolution.

MÉDICIS.

Voilà qui est fâcheux.

On entend un bruit nouveau d'arquebusades.

LE CARDINAL.

Vous voyez que ce maraud de Lignières était bien informé; il ne s'est trompé que de quelques heures.

MÉDICIS.

Je puis à peine croire encore à tant d'audace. Ah! monsieur le Cardinal, que n'avez-vous épargné cet affront à la couronne?

LE CARDINAL.

Si l'on en avait cru mes conseils, rien de tout cela ne serait arrivé; mais hésiter toujours, vouloir ménager tout le monde en même temps....

MÉDICIS.

C'est bien plutôt maintes rigueurs maladroitement exercées qui nous ont conduits là.

LE CARDINAL.

Eh! qui donc a dit, Madame, à propos des hérétiques: *che pietà lor ser crudele, che crudeltà lor ser pietosa?*

MÉDICIS.

Si l'on avait du moins ménagé les Princes du sang et le Connétable....

LE CARDINAL.

Si l'on n'eût pas donné des espérances aux deux partis....

MÉDICIS.

Si l'on n'avait pas réuni tous les honneurs et tous les pouvoirs dans une seule famille.

LE CARDINAL.

Et dirait-on donc, Madame, que tout ce qui s'est passé s'est fait à votre insu?

(*On annonce.*)

Le Roi! — La Reine!

LE ROI.

Eh bien! monsieur le Cardinal, vous nous laissez dans l'ignorance de tout ce qui arrive; il faut que nous en soyons instruits par le bruit des arquebusades!

LE CARDINAL.

Si je l'eusse pu, Sire, vous ignoreriez tout encore. Suis-je donc coupable pour n'avoir pas voulu qu'on troublât votre repos sur des informations incertaines? L'important était de veiller à la sûreté du château, et rien, je pense, n'a été oublié pour cela.

On entend un grand bruit d'artillerie et d'arquebuses.

LE ROI.

A en juger par le bruit qu'ils font, messieurs de la réforme sont en bon nombre et ne craignent guère... J'étais venu savoir si ma mère était instruite, mais je vois avec plaisir que j'avais été devancé. Je remercie mon bel oncle de cette attention, et de s'être plus occupé de la mère que du fils.

MÉDICIS.

C'est moi qui avais prié M. le Cardinal de ne me pas laisser seule : au demeurant, il est vraisemblable que cette échauffourée ne sera qu'un feu de paille.

Bruit plus rapproché.

LE ROI.

Entendez-vous les balles claquer contre les murs? Il paraît que le feu s'allume au lieu de s'éteindre ; qu'en dit monsieur le Cardinal ?

LE CARDINAL.

Il me semble pourtant, Sire... Quant à moi, je n'entends pas que le bruit s'accroisse.

LE ROI.

Voilà qui est étonnant ! Votre figure, pâle et effrayée, suffirait seule pour contredire vos paroles. (*Explosion*). De mieux en mieux, je sens déjà l'odeur de la poudre. (*On entend*

des cris tumultueux.) Allons, messieurs les reformés ont sans doute déjà franchi les murs de la ville, et vont nous assiéger en règle dans notre château.

LE CARDINAL.

Mais, Sire, dans cette situation, ne vaudrait-il pas mieux que Sa Majesté se retirât au donjon? On peut être sûr au moins qu'ils ne s'en empareront pas.

LE ROI.

Qui! moi... me cacher... devant mes sujets... devant des hérétiques? Laissez-les arriver jusqu'ici; je suis bien aise de savoir jusqu'où ils pousseront l'audace. Vous verrez qu'ils nous prieront de chanter avec eux quelque psaume en français, et de faire un prêche de notre chapelle de Saint-Florentin.

Nouvelles et plus vives arquebusades.

MARIE.

Sire, de grâce, consultez un peu la prudence.

LE ROI.

Non, je veux aller jusqu'au bout; je les attends ici, ces fidèles sujets, et ventre-saint-Quinet! le premier qui manque au respect

qu'il me doit, verra si cette dague n'est que de parade à mon côté...

MÉDICIS.

Quoi! personne ne vient nous donner de nouvelles; le danger est-il donc si grand, que nul ne puisse quitter la place un seul instant?

UN GENTILHOMME ORDINAIRE.

Forcer de bons catholiques à se battre un dimanche!

LE ROI.

Cette attente est insupportable, et tout vaudrait mieux, je crois. Mais je sais un moyen de savoir ce qui en est; c'est d'aller moi-même dans la mêlée. M. le lieutenant-général ne refusera pas sans doute de me recevoir comme volontaire.

MÉDICIS.

Il me semble que le bruit s'éloigne... Oui... les coups sont plus rares...

Arrive un Page.

LE PAGE.

Sire, M. le duc de Guise me charge d'annoncer à Votre Majesté que les réformés ont lâché pied, et sont en retraite.

LE ROI.

Enfin, voici qui est fort heureux.

LE PAGE.

Aussitôt que M. le lieutenant-général croira pouvoir quitter les murs, il viendra rendre compte de tout au Roi.

LE CARDINAL.

Eh bien! Sire, ne l'avais-je pas bien dit que c'était pure bagatelle, et que votre lieutenant-général vous aurait bientôt fait raison de tous ces chanteurs de cantiques?

LE ROI.

Oh! mon bel oncle, comme le courage vous est subitement revenu! (*On entend une explosion.*) Mais quel est ce bruit?

LE CARDINAL *tremblant.*

En effet, cela est singulier.

Entre un Officier.

L'OFFICIER.

Sire, les rebelles sont en pleine déroute; à peine ont-ils eu le temps de faire sauter, sans nous causer de dommage, un amas de poudre qu'ils avaient fait auprès de l'une des portes. Ceux qui n'ont pas été pris ou tués, ont déjà repassé le pont, et se sont barricadés

dans une des maisons du faubourg du Vendòmois, où on en aura bon marché; Votre Majesté peut même, de cette fenêtre, voir comment on en use avec eux.

LE ROI *à la fenêtre.*

Oui, en effet... les voilà assiégés à leur tour; mais que vois-je! quelle fumée sort de cette maison!

LE CARDINAL.

Fort bien, on y a mis le feu, à merveille... Tenez, en voilà qui sautent par la fenêtre... Deux... quatre... encore... encore, entendez-vous leurs cris?

MARIE.

Dieu! les pauvres gens!

LE ROI.

Il me semble que je distingue en tête des nôtres le panache et l'écharpe de notre cousin de Condé... Que disiez-vous donc, monsieur le Cardinal? Il paraît qu'il ne s'est pas fait prier.

LE CARDINAL.

Il l'a certes bien fallu, Sire; il eût risqué trop à faire autrement. Mais, vivat! les flammes redoublent... Voici la maison qui s'écroule... Tout est fini.

LE ROI.

Il quitte la fenêtre, ainsi que les deux Reines et leur suite. Le Cardinal y reste seul.

Voici la pitié qui me prend ast'heure.

Entre le duc de Guise.

LE DUC.

Sire, tout est terminé, et les coupables ont trouvé la peine de leur crime; je rends grâce à Dieu d'avoir délivré Votre Majesté de ce péril; car, d'après ce que j'ai vu, il a été plus grand qu'on ne l'avait cru d'abord; nous avions des traîtres parmi nous. A la première attaque les rebelles ont été secondés par les hommes d'armes qu'avait introduits Lamotte, et qui nous ont attaqués en flanc; ils ont donc été un moment maîtres de la ville, et eussent réussi peut-être s'ils avaient été secondés, comme ils devaient le croire, par une attaque que Chaudieu, le frère du Prédicant de Paris, devait tenter sur la porte des Bons-Hommes; mais, au lieu d'arriver de nuit comme les autres, il n'est venu qu'à la diane, et lorsque ses amis étaient déjà écrasés. Maintenant, qu'il attaque à son aise, il trouvera à qui parler en dedans et au dehors des murs.

LE ROI.

Je vous remercie, mon cousin, mais je vois que la protection de Dieu a surtout éclaté en cette rencontre, puisque lui seul a permis que la confusion se glissât dans les conseils de nos ennemis; allons donc tous lui rendre grâce.

LE CARDINAL.

Puis ensuite donner ordre à la punition des coupables.

SCÈNE VI.

Chez le Roi.

LE ROI.

Non, Marie, non, que votre oncle n'y compte pas, nous n'assisterons pas à l'exécution de ces pauvres gens.

MARIE.

Il dit que nous ne saurions nous dispenser d'y paraître au moins une fois.

LE ROI.

Pourtant, il n'en sera rien, assurément.

MARIE.

Alors, je retirerai donc, moi, la promesse que j'en avais faite, car il ne conviendrait pas que j'y fusse seule, et je ne m'y sens d'ailleurs guère portée non plus d'inclination.

LE ROI.

Eh quoi ! Marie, vous avez promis cela ?

MARIE.

Que voulez-vous ? mon oncle était si pressant... il est si adroit.

LE ROI.

Et sans m'en avoir parlé ?

MARIE.

Je sens bien à présent que j'ai eu grand tort ; mais il me disait tant de choses...

LE ROI.

Et que pouvait-il dire, par exemple ?

MARIE.

Mais que vous passeriez pour être favorable à ceux de la religion, ainsi qu'on le dit déjà de votre mère, puisque vous ne voulez point faire comme le roi François Ier, et comme votre père, qui avaient coutume d'assister toujours au brûlement des hérétiques...

LE ROI.

Les rois qui ont régné avant moi ayant fait à leur guise, je suis très-résolu à faire à la mienne.

MARIE.

Le roi d'Espagne, disait-il, qui est certainement un grand monarque, ne manquerait pas une seule de ces cérémonies, et dernièrement encore, étant dans les Pays-Bas, il a fait différer un acte de foi qui se devait faire sur un grand nombre de juifs et de

païens, jusqu'à ce qu'il fût de retour à Madrid.

LE ROI.

Ma chère, je crois être tout aussi bon catholique qu'aucun de mes prédécesseurs et même que le roi d'Espagne; mais, vous le voyez, ma santé est faible ; le séjour de cet Amboise, la privation de mes exercices accoutumés, tout cela me dispose mal à m'attrister encore.

MARIE.

Eh! mon Dieu! sans doute... Mais aussi, comment mon oncle...

LE ROI.

C'est qu'il n'est pas facile de se dégager de ses mains, j'en sais que penser pour ma part.

MARIE.

Il me parlait tant de l'intérêt de l'Église, de l'hérésie qui levait la tête... Il disait que le Nonce lui-même commençait à s'étonner de ne pas vous avoir vu paraître à une seule de ces exécutions.

LE ROI.

Allons! voici le Nonce maintenant!

MARIE.

Comment donc! mais il voulait venir lui-

même vous en parler avec mon oncle, et c'est moi...

LE ROI.

Oh! par grâce, sauvez-moi cette visite, Marie, je vous en prie.

MARIE.

C'est aussi pourquoi je m'étais chargée de vous porter cette demande : je le regrette fort ast'heure.... Eh bien! n'en parlons plus; nous resterons donc à Amboise?

LE ROI.

A Amboise! et pourquoi?

MARIE.

Parce que je crains bien qu'on ne veuille différer le départ dans l'espoir de vous décider.

LE ROI.

Mais je suis le maître, il me semble, et si je m'en veux aller...

MARIE.

Mon oncle prétend encore qu'il ne ferait pas bon hors d'ici avant qu'on eût fait un exemple des coupables, parce que, autrement, les réformés pourraient croire qu'on a peur d'eux, ce qui accroîtrait leur audace.

LE ROI.

Voyez, Marie, voyez! avoir promis ainsi, et sans mon congé!

MARIE.

J'ai eu tort, je le confesse encore; mais il avait su si bien me rappeler ce projet de voyage à Rome, et me faire entendre que nous y serions peut-être mal-venus, si le Nonce se plaignait de nous au Saint-Père...

LE ROI.

Quel ennui que ces ambassadeurs qui sont maintenant à demeure auprès de nous, et qui sont autant de curieux, sans cesse occupés de nos affaires!

MARIE.

Et puis mon oncle me parlait de sortir d'ici dès demain.

LE ROI.

Dès demain?

MARIE.

Dès demain, et Dieu m'est témoin que je pensais plus à vous qu'à moi dans le plaisir que je me promettais de ce départ; pourtant, ne suis-je pas celle à qui déplaît le moins ce vilain lieu?

LE ROI.

Pauvre chère Marie... Mais aussi, que ne me demandes-tu pas..... que ne me demande-t-on pas autre chose? Il n'en est point que je ne fisse avec plaisir pour l'amour de l'église et de toi. Faut-il que je fasse un beau pélerinage à Chartres, que je donne une grosse statue d'argent à Notre-Dame de Paris, que je fonde un monastère?.... Me voilà prêt à tout.

MARIE.

Mon Dieu, non... Seulement, je suis un peu embarrassée de faire savoir cette réponse à mon oncle le Cardinal.

LE ROI.

Mais encore une fois, pourquoi?...

MARIE.

Ecoutez donc, c'est que vous m'aviez habituée à croire que j'avais un peu plus de crédit auprès de vous.

LE ROI.

Si pourtant vous avez promis... là... tout-à-fait... il faudra bien que j'acquitte votre parole.

MARIE.

Non, non, il vous en coûterait trop.

LE ROI.

Sans doute, il m'en coûtera... Mais pour te complaire, pour te sauver un souci....

MARIE.

Non, mon cher mignon, non, je ne veux pas.

LE ROI.

Allons, c'est un point convenu.

MARIE.

Dieu me punisse si je me charge désormais de pareil message!

LE ROI.

Dites bien, au moins, que je n'y veux paraître qu'un instant.

SCÈNE VII.

La place principale de la ville d'Amboise devant la grande entrée du château. Divers groupes de bourgeois et de manans.

DIDIER.

Eh bien ! te voilà donc aussi, Pascal ? Tu viens assister à l'exécution.

PASCAL.

Il le faut bien, mon pauvre Didier ; M. le Bailly m'a dit que, si je n'y venais, M. le Grand-Maître le saurait, et me reprendrait mon titre de juré-toiseur du Roi.

DIDIER.

Moi, je serais loin, si je ne devais au Roi l'amende de vingt sous et une livre de cire, pour avoir travaillé de mon état de pourpointier, le jour de la dernière fête de Notre-Dame.

PASCAL.

Eh bien ! c'est encore une injustice, puisque tu pouvais prouver que tu faisais le pourpoint de noces du gros Leroux, et que tu achevais

une robe pour l'enterrement de M. Gaurie, le sous-chantre.

DIDIER.

Sans doute, mais à qui s'adresser pour réclamer ? Il faut d'abord payer, et puis... allez-y voir. Ma foi, je suis pauvre, et j'ai consenti à venir ici pour m'acquitter.

ÉLOI.

Moi, M. le receveur des tailles m'a promis de me prêter le marc d'argent qu'il me faut pour lever boutique.

DIDIER.

Oui, compte là-dessus... je le connais, il l'a promis à bien d'autres.

RIGOBERT.

Moi, le garde-route m'a dit que, si je ne venais, il ferait démolir mon échoppe bâtie sur le pont, parce que feu Louis XI, notre Sire, a fait un édit contre moi, et contre ceux qui bâtiraient maisons sur le pont d'Amboise. J'ai eu beau dire qu'il y en avait de grandes à côté de mon échoppe, et qu'on les y laissait... J'ai vu que le plus court était de venir ici, et me voilà.

DIDIER.

Eh mon Dieu! oui, c'est comme ça, et je

crois bien que c'est de même pour tous tant que nous sommes ici. Tenez, par exemple, ce grand Placide, le boucher que vous voyez là-bas; c'est pour que le prévôt ne s'aperçoive pas qu'il vend brebis au lieu de mouton, et truie au lieu de porc; son camarade Lanthois, pour qu'on ferme les yeux quand il achète des pourceaux au barbier ou à l'hôpital, et quand il vend de la viande tuée après le couvre-feu de la veille.

RIGOBERT.

Vous voyez bien la veuve de Tepperel le couturier; elle est là avec Ricord, son ouvrier, pour que les jurés-maîtres soient obligés d'accorder à lui, le droit d'exercer pour le compte de la veuve.

GUILLERIE.

Vous verrez qu'elle l'obtiendra, parce qu'elle est coquette; et à moi, on m'a refusé.

JUSTIN.

Moi, le bedeau m'a dit que, si je ne venais, Monseigneur ne me donnerait pas son consentement pour le mariage de ma fille.

HILAIRE.

Moi, le maître d'école m'a fait entendre que Monseigneur avait droit de gendrage et de

prisée sur ce que je tiens du fait de son père, et qu'il pouvait songer à l'exercer.

Arrive Robin le ménétrier.

PASCAL.

Eh ! que viens-tu faire ici, mon pauvre Robin? Il n'y a rien à faire aujourd'hui pour toi et ton rebec; nous n'avons le cœur, ni à chanter, ni à danser.

ROBIN.

Aussi, n'est-ce pas pour ça que je viens, mais parce que le vieux Guilain, mon cousin, m'a dit que son privilége de roi des ménestrels allait finir, et qu'on ne voulait pas le renouveler s'il n'envoyait ici tous ses musiciens.

ROBERT.

Eh bien! moi, c'est différent, j'y suis de mon plein gré, et gaiement encore; le sang d'un hérétique me réjouit la vue.

ROBIN.

Alors, tu n'as pas chômé de plaisir depuis huit jours, car Dieu merci! Amboise en ruisselle.

DIDIER.

Ah! si nous étions au bord de la Loire, je

te servirais à ton plaisir ; elle est encore rouge, et je t'y ferais boire un bon coup.

SERDOT.

Il n'y a qu'un hérétique qui puisse défendre les hérétiques, et Robert a raison.

PASCAL.

Quand on aime tant le sang, que ne se fait-on bourreau tout de suite?

UNE VOIX.

Oui, laquais du cardinal de Lorraine, comme on dit.

ROBERT.

Pourquoi pas ?

ÉLOI.

C'est un bon métier, par ce temps-ci.

RIGOBERT.

Aussi bien, on dit qu'il en manque.

ROBERT.

Eh bien ! oui, j'y vais, et de ce pas....

SERDOT.

Et moi, je te suis.

DIDIER.

Au moins, ce ne sera point sans emporter quelque chose de nous.

LA FOULE.

Oui, oui, à bas ! à bas !

Rixe violente. On chasse Robert et Serdot ; les soldats arrivent.

UN OFFICIER.

Eh bien ! quel est ce bruit, que veulent donc ces canailles? Aller en prison sans doute, et recevoir cent coups.

ROBIN.

J'aimerais mieux être en prison que là.

PASCAL.

Renvoyez-nous chez nous, nous ne demandons pas mieux.

L'OFFICIER.

Mais ils répliquent, je crois, ces marauds.

En ce moment, la tribune élevée sur la plate-forme du château commence à se garnir ; le silence s'établit.

PASCAL.

Il paraît qu'on a gardé les chefs pour aujourd'hui.

ÉLOI.

Tiens, vois donc comme cette galerie auprès de la chapelle de Saint-Hubert est tendue de rouge ; on dirait que c'est pour une fête.

DIDIER.

Comment!.. est-ce que le Roi assisterait à l'exécution?

PASCAL.

Mais non pas, nigaud.

ÉLOI.

Si fait, il y sera, je vous dis, je le sais d'un valet de chiens de Sa Majesté.

PASCAL.

Impossible.

ÉLOI.

Tenez, voici déjà les gentilshommes.... ensuite les princes... et puis les frères du Roi.

RIGOBERT.

Voyez donc le duc d'Orléans; on dirait qu'il va à la noce... N'est-ce pas la duchesse de Guise, qui vient là?

PASCAL.

Oui, et auprès d'elle le duc de Nemours, qui ne la quitte pas plus que son ombre...après cela le Nonce... le Cardinal. Le Roi ne viendra pas?

ÉLOI.

Le voici avec la reine Marie...

DIDIER.

La pauvre petite... comme elle a l'air triste!

RIGOBERT.

Vous verrez qu'on leur aura fait peur aussi... comme à moi, pour ma baraque.

ÉLOI.

Le prince de Condé ne paraît pas non plus trop joyeux.

LE ROI.

Monsieur le Cardinal, je vous veux mal de nous avoir fait venir ici.

QUELQUES VOIX.

Vive le Roi!

LE CARDINAL.

Vous entendez, cependant, Sire.

LE ROI.

Oui, quelques maladroits qui ne font que mieux remarquer le silence des autres.

DIDIER.

Il paraît qu'on attendait le Roi pour commencer la pièce, car voilà déjà un des condamnés qu'on fait monter.

PASCAL.

Bel homme, vraiment, quel dommage!

DIDIER.

Il n'a pas l'air effrayé... mais écoutons... c'est l'exécuteur qui va faire le cri.

L'EXÉCUTEUR.

Albert-Edmond-Roger, comte DE MAZÈRE, *coupable d'hérésie, du crime de lèse-majesté, et d'attaque à main armée contre la personne du Roi.*

MAZÈRE.

C'est faux.

L'EXÉCUTEUR.

Cela se peut, mais nous ne sommes pas ici pour disputer... Allons, dépêchons.

MAZÈRE *montrant ses bras noircis et sa poitrine brisée par la torture.*

Voilà l'état où l'on m'a mis au nom du Roi; mais je sais qu'il l'ignore, et n'en crie pas moins *vive le Roi!*

Il tombe frappé à mort. On entend ceux des réformés qui attendent le supplice au pied de l'échafaud répéter le verset suivant :

Dieu nous soit doux et favorable,
Nous bénissant par sa bonté;
Et de son visage adorable
Nous fasse luire la clarté.

L'EXÉCUTEUR.

Jean-Louis-Albéric, baron DE RAUNAY, *coupable d'hérésie, de crime de lèse-majesté, et d'attaque à main armée contre la personne du Roi.*

RAUNAY.

Toi et ton Cardinal, vous mentez comme deux coquins; c'est contre lui et son frère seuls que nous nous sommes armés; je souhaite qu'ils meurent tous deux aussi tranquilles que moi.

Il tombe.

LES RÉFORMÉS.

Dieu, tu nous as mis à l'épreuve,
Et tu nous as examinés;
Comme l'argent que l'on épreuve
Par feu, tu nous as affinés.

L'EXÉCUTEUR.

Robert-Jean-René Briquemaut, comte DE VILLEMONGIS, *coupable du crime de lèse-majesté, et d'attentat à la personne du Roi.*

VILLEMONGIS.

Il trempe ses mains dans le sang de Raunay, et les élevant vers le ciel :

Père céleste, voilà le sang de tes enfans, tu en feras vengeance!

Villemongis est frappé à mort.

LES RÉFORMÉS.

Tu nous as fait entrer et joindre
Aux piéges de nos ennemis,

Tu nous as fait les reins astreindre
Des filets où tu nous as mis.

Un nouvel exécuteur remplace le premier. Interruption.

LA REINE MARIE *au Roi.*

Ce spectacle est affreux! je veux partir.

LE CARDINAL.

Restez, ma nièce, il le faut.

MÉDICIS *à la duchesse de Guise qui est auprès d'elle.*

Qu'avez-vous, Madame? Vous souffrez.

LA DUCHESSE.

Ce spectacle, ces supplices, ces menaces...

LE CARDINAL.

Un peu plus de fermeté! Songez que vous êtes du sang d'Est, et que vous êtes l'épouse du duc de Guise.

LA DUCHESSE.

C'est là en ce moment ce qui fait ma peine; jamais mère eut-elle plus de raison de s'affliger? Quel affreux tourbillon de haine et de vengeance s'élève sur la tête de mes enfans!

LE CARDINAL *au prince de Condé.*

Quoi! vous aussi, prince? tous vos traits sont altérés. Vous, un guerrier habitué à voir la mort de près!

LE PRINCE DE CONDÉ.

Oui, dans les batailles ; mais ici, mais de sang-froid !

LE CARDINAL.

Un prince du sang a-t-il donc tant de pitié pour des rebelles ?

LE PRINCE.

Je ne saurais, je le confesse, être insensible au sort de ces braves officiers qui ont autrefois si bien servi sous les règnes précédens. (*S'adressant à la Reine-mère.*) Voyez, Madame, il n'en reste plus qu'un seul, ne pourrait-on au moins le sauver ?

CATHERINE *détournant la tête.*

Je ne puis rien.

CASTELNAU *au pied de l'échelle.*

Dieu nous soit doux et favorable,
Nous bénissant par sa bonté ;
Et de son visage adorable
Nous fasse luire la clarté.

LE PEUPLE.

Grâce ! grâce !

LE PRINCE DE CONDÉ *au duc de Nemours.*

Monsieur le duc, vous avez assez fait pour qu'on n'ait rien à vous refuser ici. Ne vous

croyez-vous pas un peu intéressé... d'honneur... à obtenir au moins la grâce de Castelnau?.. Il a reçu votre parole de gentilhomme.

LE DUC DE NEMOURS.

Tous mes efforts ont été vains... Je sens, mon prince, que je suis perdu sans retour.

LE PRINCE DE CONDÉ *au jeune duc d'Orléans.*

Mon cousin, avez-vous oublié que c'est Castelnau qui, en cette même ville d'Amboise, a sauvé les jours du feu duc d'Orléans, dans l'émeute où ils étaient en péril; que, sans lui, le prince périssait d'une mort... réservée à d'autres qu'à des hommes de son rang?

LE DUC D'ORLÉANS.

Je ferai ce que décidera ma mère.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Mais, si vous vous adressiez au Roi; un mot seul...

LE DUC D'ORLÉANS.

Je vous l'ai dit, mon cousin, j'attends les ordres de ma mère.

CONDÉ.

Ah! prince!

L'EXÉCUTEUR.

Michel-Jean-Louis, baron DE CASTELNAU

Chalosse, *atteint et convaincu du crime de lèse-majesté, et d'attentat à la personne du Roi.*

CASTELNAU.

J'atteste mes juges eux-mêmes, que l'énoncé est faux, à moins que ce ne soit un crime de lèse-majesté de m'être opposé de tout mon pouvoir à la tyrannie des Guises. Si c'est ainsi qu'on l'entend, on aurait dû commencer par les déclarer Rois. Peut-être en viendra-t-on là ; mais c'est l'affaire de ceux qui me survivront. (*A l'exécuteur.*) Toi, maintenant, fais ton office.

L'EXÉCUTEUR.

Cette hache est émoussée, et vous me paraissez digne, au moins, de mourir d'un seul coup... Qui sait même si un moment de plus... (*Il arrange sa hache.*) Il me semble qu'il se passe là-bas quelque chose de bon pour vous.

LE PEUPLE.

Grâce ! grâce ! grâce !

Le Roi regarde M. le Cardinal qui baisse les yeux.

LA REINE MARIE.

Sire, au moins celle-ci, je vous la demande à genoux.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Sire, assez de sang n'a-t-il pas coulé? et cependant vous le savez, visage de Roi porte grâce.

Le Roi paraît frappé de ces paroles : il saisit la main de la Reine.

LE NONCE.

Souvenez-vous, Sire, que vous êtes le Roi très-chrétien.

LE ROI.

Oui, sans doute, je m'en souviens... Que grâce soit faite au baron de Castelnau!

Le Cardinal a fait un signe à l'exécuteur.

LE NONCE.

Il est trop tard.

Castelnau tombe.

ORLÉANS.

ORLÉANS.

SCÈNE PREMIÈRE.

La porte Bannier, entrée principale de la forteresse de la ville : gardes bourgeoises en sentinelles.

MATHIEU.

Savez-vous, maître Goblet, que c'est une bonne aubaine que d'être de garde aujourd'hui à la porte Bannier?

GOBLET.

Oui, un jour d'entrée du Roi; nous le verrons bien au moins.

MATHIEU.

Je ne serai pas des derniers, je vous assure, à crier *vive le Roi!* Avec ça, que je vais sans doute tirer un bon prix de ma maison de la place de l'Estape, car vous savez que c'est là que loge la cour, dans la maison de M. le Bailli.

GOBLET.

Par Sainte-Croix ! c'est avoir du bonheur.

MATHIEU.

Oui, cela me vaudra mieux que le produit de mon commerce de livres, qui ne va guère dans cette ville d'Orléans.

GOBLET.

Pareille chose ne me serait pas arrivée, à moi... Mais aussi, quelle idée d'aller se loger à cette place de l'Estape ! car enfin la place du Martroy est la plus grande et la plus belle de la ville.

MATHIEU.

Le beau plaisir qu'il y aurait eu, vraiment, à voir tout le jour un ou deux pendus en face de lui ?

GOBLET.

Et le grand cimetière de Sainte-Croix qui est tout près de la maison du Bailli... Croyez-vous que cela vaille beaucoup mieux ?

MATHIEU.

Sur la place de l'Estape, au moins, il est tout voisin de l'église des Jacobins, qu'il aime tant.

GOBLET.

Eh bien ! il aurait eu devant lui notre grand

crucifix, et il était près de Saint-Pierre et de Saint-Sulpice, qui ne valent pas moins que les Jacobins, j'espère... Mais quoi! encore des soldats? Eh! mon Dieu! quand finira-t-il d'en arriver?

MATHIEU.

A les voir se répandre autour de la ville, on dirait qu'ils la veulent prendre d'assaut.

GOBLET.

Ah! cette fois, c'est, je crois, le Roi qui approche.

MATHIEU.

Oh oui! car voici les archers de la garde et les gentilshommes de la maison.

GOBLET.

Maintenant ce sont les Suisses et les arquebusiers.

MATHIEU.

Belles troupes, compère, n'est-ce pas?

GOBLET.

Il paraît qu'on les va laisser dans les faubourgs.

MATHIEU.

Comment voudriez-vous qu'on les fît entrer toutes en ville! Il faudrait alors les loger chez

les bourgeois, et le Roi est trop affectionné à sa bonne ville d'Orléans pour la charger ainsi.

GOBLET.

Mais... le voyez-vous enfin?

MATHIEU.

Non, j'entends seulement les joueurs d'instrumens qui le précèdent.

GOBLET.

Oui, je reconnais les sambuques, les hautbois et les trompettes.

Toute la garde bourgeoise se met en haie devant la porte. La foule qui garnit les murs crie à tue-tête *vive le Roi!* Le monarque prend place sur un échafaud garni de drap d'or entre les deux Reines. Derrière lui sont ses frères, le prince de la Roche-sur-Yon, gouverneur d'Orléans, le Cardinal, etc., etc.

LE ROI *au duc de la Roche-sur-Yon.*

Comment donc, M. le gouverneur! mais ces préparatifs sont merveilleusement beaux, et tout cela en deux jours!

LE PRINCE.

Sire, que ne ferait-on pour témoigner son respect à Votre Majesté?... Je la prie de permettre que, conformément à l'usage, les notables de la ville viennent lui offrir leurs hommages.

La garde bourgeoise défile devant le Roi au bruit des instrumens.

LE ROI *à la Reine-mère.*

Voilà qui commence à m'ennuyer fort. (*Il bâille.*) Cela durera-t-il long-temps encore?

LA REINE.

En effet, j'ai compté près de quatre mille hommes qui ont passé devant nous; c'est beaucoup de monde.

LE ROI.

Il me paraît qu'ils ne sont pas beaux, mes sujets d'Orléans. Je n'ai jamais vu tant de bossus.

LA REINE.

Il faut qu'ils aient mis sur pied la ville et ses environs; mais dieu merci! c'est fini.

LE ROI.

Quelles sont à présent ces robes rouges à cheval?

LA REINE.

Ce sont les échevins et les conseillers de ville... Il leur faut adresser un salut de la main avec un sourire gracieux... c'est l'usage... Ne vous fiez pas à eux pourtant, ce sont marauds et coquins, qui aimeraient mieux venir faire la révérence au Roi de Navarre.

LE ROI.

Fort bien, il m'en souviendra... Et ces vi-

lains hommes à cheval, dont les uns sont en pourpoint et en épée, et les autres en robe.

LA REINE.

Ce sont les baillis et sénéchaux du siége..... On dit qu'ils veulent se donner des airs d'indépendance... Mais ne leur faites pas cette grimace... c'est trop tôt.

LE ROI *souriant.*

Ah ! j'oubliais... Et ceux-ci à pied, vêtus de noir et de cramoisi ?

LE CARDINAL.

Ce sont les bourgeois.... Je vous les donne pour les plus mauvais de tous. Ils étaient fort avant dans l'affaire d'Amboise, et ce sont eux qui ont si mal reçu Vieilleville quand il leur a demandé de l'aider à courir sus aux Huguenots. Ils ont d'ailleurs été de tous temps langards et méchans, les gens d'Orléans.

LE ROI *souriant d'un air affable.*

Bon, bon, mes chers Guépins, puisqu'il est ainsi, je vais vous en donner à dire pour long-temps.

LA REINE.

Bien cela, mon fils... Voyez, voyez, ils sont enchantés ; les entendez-vous ?

Les bourgeois crient *vive le Roi !*

LE ROI.

Oui, oui, c'est bien.... criez, mes petits ! mais attendez une heure encore, laissez entrer mes bons arquebusiers et mes gendarmes, ils vous feront chanter une autre antienne.

LA REINE.

Voici, maintenant, les enfans de la ville à cheval; remarquez-vous les beaux habits bleu et blanc qu'ils se sont fait faire?

LE ROI.

Je crains qu'ils ne les usent pas à mon service. Voyez donc un peu quelle tournure sur ces chevaux ! Ne dirait-on pas qu'ils sont assis sur des fagots d'épines ?

LE CARDINAL.

Ah ! voici enfin le bailli Groslot; c'est lui que je vous recommande, Sire; il est, comme vous savez, chancelier de la reine de Navarre. Je vous le donne pour un désespéré Huguenot.

Le bailli Groslot au pied de l'estrade prononce son discours, que le Roi paraît écouter avec intérêt; mais il dit entre ses dents en se tournant vers sa mère :

LE ROI.

Dis, dis toujours, mon drôle; tu ne penses pas un mot de tout ça, et je n'en crois pas une syllabe... Si tous tes ministres parpaillots par-

lent aussi bien que toi, il doit faire bon dormir au prêche.

LE ROI, *après que Groslot a cessé de parler.*

Bourgeois et manans de ma bonne ville d'Orléans, j'agrée ce que vient de me dire en votre nom M. le Bailli. Vous pouvez juger de la confiance que j'ai en vous, et de l'intérêt que je vous porte, puisque, malgré certains méfaits que je veux mettre en oubli, je suis venu vous confier ma personne, et que j'ai élu votre ville, pour y tenir les états du royaume. J'ai élevé l'Orléanais en gouvernement, et je lui ai octroyé pour gouverneur, un prince de ma famille; en son absence, M. de La Roche-sur-Yon sera remplacé par M. de Cypière qui vous est connu: j'espère que vous lui obéirez comme à moi.

Lorsque le Roi a cessé de parler, les cris de *vive le Roi!* recommencent.

LE ROI.

Bien, bien... ils m'assourdissent, sur ma foi.

Le Roi descend de son estrade et monte sur un cheval qui l'attend à l'entrée de la ville.

UN ÉCHEVIN.

Oh ! oh ! le cheval du Roi vient de faire un faux pas.

DEUXIÈME ÉCHEVIN.

Mauvais présage!

PREMIER ÉCHEVIN.

Pour qui, mauvais présage? pour le Roi ou pour nous?

DEUXIÈME ÉCHEVIN.

Chut ! de la prudence!

Toutes les troupes qui sont venues avec le Roi entrent dans la ville.

MATHIEU, *toujours en faction, parlant bas à Goblet.*

Dites donc, compère, les voilà qui entrent maintenant, tous ces soldats; où donc les va-t-on fourrer?

GOBLET.

Je ne sais; mais je crains bien que ce ne soit dans votre maison et dans la mienne.

MATHIEU.

Alors, le loyer ne nous profitera guère.

Arrive Cypierre, qui remplace les gardes bourgeoises par des arquebusiers.

CYPIERRE *aux bourgeois.*

Allons, marauds, qu'on se retire, afin de

faire place à ces gens-ci ; qu'on aille reporter sur-le-champ ces armes à la maison-de-ville. Le premier de vous chez qui il sera trouvé une arquebuse ou un bâton à feu, pendu sans rémission. (*Aux soldats.*) Vous, que personne ne sorte par cette porte sans un ordre de M. le prince de la Roche-sur-Yon, ou de moi.

GOBLET.

Oh! oh! ils prennent possession de la ville comme si elle était prise d'assaut... Hon!.. cela s'annonce mal.

MOULIN.

J'aimerais autant, maintenant, que ma maison ne fût pas sur la place de l'Estape.

GOBLET.

Et moi, j'aimerais mieux la mienne ailleurs que sur la place du Martroy.

SCÈNE II.

Le cabinet du duc de Guise.

LE DUC DE GUISE.

Eh bien! puisque vous le voulez, entendons votre bernardin; mais je ne me fie guère à tous ces moines remuans et coureurs.

Entre Hourdez.

LE CARDINAL.

Enfin, mon père, vous voici de retour; il y a bien long-temps, ce me semble, que vous êtes parti.

HOURDEZ.

J'ai pris congé de Monseigneur à Amboise; mais j'ai bien employé mes journées depuis mon départ. Je suppose, d'ailleurs, que Monseigneur a souvent reçu de mes nouvelles par les moines de toute robe que je lui ai envoyés, et surtout par les pélerins qui venaient à Notre-Dame de Cléry.

LE CARDINAL.

Oui, et je vous en rends grâce; mais vous deviez, me disaient vos lettres, m'apprendre, au retour, des choses qui ne se pouvaient écrire; me voici prêt à les ouir.

HOURDEZ.

Monseigneur, la situation de notre sainte religion est critique; l'honneur de Dieu et de son Église est étrangement compromis. Les réformés lèvent partout la tête, ils ont même pris un nom nouveau, qui annonce assez de quelle sorte sont leurs projets, car ils se font, à présent, nommer Huguenauds, prétendant, disent quelques-uns d'eux, se porter défenseurs des descendans de Hugues Capet, contre ceux qui voudraient les dépouiller de leur héritage, sous prétexte...

LE CARDINAL.

Fort bien, passons....

HOURDEZ.

Vous savez, Monseigneur, quel respect on portait autrefois à notre habit; maintenant il ne nous attire plus que brocards, et je ne crains pas de le dire, après avoir consulté de vénérables prélats, des chefs d'ordre, de pieux et doctes religieux; si la réforme n'est

pas étouffée, elle étouffera la vraie et sainte religion romaine.

LE DUC DE GUISE.

Mais enfin quels moyens ces hommes pieux voient-ils pour remédier au mal?

HOURDEZ.

Ils s'en reposent sur le zèle, sur les lumières de M. le Cardinal et de M. le Lieutenant-Général; mais ils pensent que l'exemple d'Amboise, bien que salutaire en soi, a cependant été incomplet; qu'il est surtout à regretter que les misérables seuls aient été frappés, quand les grands coupables sont demeurés saufs : ils disent qu'on a, bien malheureusement, laissé aller le plus dangereux de tous, tandis qu'on le tenait, et répètent à ce propos un mot du duc d'Albe...

LE CARDINAL.

Qu'une tête de saumon vaut mieux que cent mille grenouilles.

HOURDEZ.

Ce qui leur paraît plein de sens. Ils ajoutent qu'on ne saurait plus faire de doute sur les projets des réformés après l'entreprise de Maligny, ou plutôt du prince de Condé, sur Lyon; l'échauffourée de Mouvans en Dauphiné,

et surtout quand on a entendu le langage de M. l'Amiral à Fontainebleau; ils disent enfin, Monseigneur.... Mais je crains d'aller plus loin qu'il ne convient...

LE CARDINAL.

Continuez, frère, continuez.

HOURDEZ.

Ils disent... ce sont toujours les hommes vénérables dont je parlais....

LE CARDINAL.

Bien entendu.

HOURDEZ.

Ils disent qu'il faudrait former une sainte ligue de tous les bons catholiques, et, afin de les mieux connaître, faire dresser, par messieurs de Sorbonne, une profession de foi, semblable à celle de 1554, qui serait signée par le Roi d'abord, puis, après lui, par tous les princes de sa famille et officiers de sa maison; ceux qui refuseraient ou hésiteraient, seraient dégradés à l'instant et brûlés vifs dès le lendemain.

LE DUC DE GUISE.

Oh! oh! ces Messieurs vont droit en besogne, à ce que je comprends.

HOURDEZ.

Ce n'est pas tout : les Reines mêmes devraient faire signer pareille déclaration à leurs femmes. Enfin, on l'enverrait à tous les parlemens, bailliages, sénéchaussées, sous peine du feu pour les défaillans. Ceux qui....

LE DUC DE GUISE.

Quoi! ce n'est pas tout?

HOURDEZ.

Ceux qui, par faveur insigne, auraient été autorisés à ne pas signer, puis se seraient dédits, devraient porter tout le reste de leur vie un *san-benito* bigarré à la manière de l'Espagne.

LE CARDINAL.

Par la sang-dieu! mon frère, ce projet est grand; mais il serait peut-être d'une exécution difficile. Ne croyez-vous pas, d'ailleurs, que beaucoup signeraient pour racheter leur vie?

HOURDEZ.

Non, Monseigneur, il n'y en aurait pas un seul, j'en réponds.

LE DUC DE GUISE.

Alors il y aurait plus de danger qu'on ne pense; car il paraît que ces Huguenauds

comme vous les appelez, sont gens fermes et résolus.

HOURDEZ.

Résolus à tout, Monseigneur.

LE DUC DE GUISE.

Ce que l'on propose là serait bon, ou du moins efficace, peut-être, pour ceux qui tiennent offices ou charges du Roi; mais comment en venir à ceux qui sont personnages privés?

HOURDEZ.

Les curés et vicaires pourraient se transporter en leur logis, assistés de greffiers, notaires, ou tels autres pour ce requis, auxquels les autorités devraient prêter main-forte. Cette partie du plan, Monseigneur, serait, j'ose le dire, la plus aisée, car déjà dans la plupart des couvens où je me suis arrêté, les révérends frères dressent états fort en ordre et détaillés de ceux qui appartiennent à l'Église ou lui sont ennemis et rebelles; de ceux qui mènent une vie exemplaire ou scandaleuse; de ceux qui sont bienfaisans ou charitables; en un mot, de ceux qui tiennent pour Rome ou Genève.

LE CARDINAL.

Bien cela, frère; on pourra s'en souvenir

un jour... Mais nous sommes un peu loin de pareilles idées en ce moment, car M. de l'Hôpital et moi étions ce matin encore, je l'avoue, occupés d'un nouveau projet d'édit de pacification.

HOURDEZ.

Eh bien! Monseigneur, on peut toujours donner l'édit...

LE CARDINAL.

Par la messe! mon cher bernardin, il paraît que les voyages vous ont encore avancé... mais tout ceci est matière à grandes réflexions; revenez dans peu de temps, et nous en reparlerons; en attendant, demandez telle récompense que vous voudrez, et, si vous ne l'obtenez, dites que le Cardinal de Lorraine est sans pouvoir.

Hourdez sort.

LE DUC DE GUISE.

Cet homme me déplaît.

LE CARDINAL.

Vous voyez, monsieur le Lieutenant-Général, que nos troupes ne sont pas moins militantes que les vôtres, et valent mieux pour le conseil. Si ce qu'il dit là est vrai...

LE DUC DE GUISE.

J'en doute.

LE CARDINAL.

Moi, je le crois, et alors l'inquisition que vous me refusez toujours serait un pur jeu d'enfant auprès de ce que le clergé nous propose.

LE DUC DE GUISE.

Le clergé?.. dites quelques fous et quelques intrigans; d'ailleurs votre inquisition que je n'eusse jamais aimée, n'est plus aujourd'ui praticable en ce pays.

LE CARDINAL.

Voyez pourtant : là où elle est, il n'y a point d'hérésie.

LE DUC DE GUISE.

Elle ôte tout mérite, ne faisant aller à l'église que par force.

LE CARDINAL.

Enfin, on y va.

LE DUC DE GUISE.

Laissons prier ceux qui sont d'église, et ne les occupons point des soins du monde.

LE CARDINAL.

Mais enfin que faut-il faire ?

LE DUC DE GUISE.

Le contraire, je crois, de ce qu'on a fait jusqu'ici.

LE CARDINAL.

Quoi ! s'allier aux hérétiques !

LE DUC DE GUISE.

Non, mais tenir les engagemens qu'on a pris envers eux, et leur donner un bon exemple.

LE CARDINAL.

De bonnes leçons vaudraient mieux.

LE DUC DE GUISE.

Ne leur accorder ni grâces ni faveurs, mais cesser de les inquiéter.

LE CARDINAL.

Ainsi, ils pourraient désormais prêcher impunément, séduire la jeunesse par leurs institutions empoisonnées !

LE DUC DE GUISE.

Ne peut-on prêcher, ne peut-on enseigner comme eux, et mieux qu'eux?... Ceci me ramènerait, malgré moi, à MM. de Jésus....

LE CARDINAL.

Quoi ! les jésuites ! les soldats de M. le cardinal de Tournon !

LE DUC DE GUISE.

Comme jésuites, non pas? si on les recevait en France, ce ne devrait jamais être sous ce nom, qui les représente comme les serviteurs par excellence de Jésus-Christ, et choque, à bon droit, les autres ordres. C'est justement pour les opposer à la réforme, que M. de Lyon les voulait établir ici, et il m'a dit souvent qu'il eût mieux fait d'envoyer aux Vaudois des jésuites que des soldats.

LE CARDINAL.

Les bons pères sont entreprenans, voyez déjà tout ce qu'ils ont conquis là où ils sont établis.

LE DUC DE GUISE.

Eh bien! s'ils sortent de leurs limites et veulent faire au-delà de leur devoir, il sera toujours facile de s'en défaire.

LE CARDINAL.

Mais des moyens si lents, si incertains?

LE DUC DE GUISE.

Songez que les états sont convoqués, et qu'il faut aller bride en main avec des hommes assemblés; vous avez cédé à les réunir par un entraînement inexplicable, ou, je crois,

soit dit entre nous, pour avoir une occasion de déployer votre éloquence.

LE CARDINAL.

Dites plutôt pour réparer vos fautes d'Amboise, monsieur mon frère; car les princes étant obligés de se rendre aux états, nous pourrons ressaisir ainsi le prince de Condé, que vous avez laissé échapper et retourner dans son Béarn, parce que, en vrai Gascon qu'il est, il voulait soutenir, les armes à la main, nonobstant sa qualité de prince, qu'il n'était pour rien dans le complot... quand nous savions à n'en pas douter...

LE DUC DE GUISE.

Ajoutez même que j'ai offert d'être son second contre qui l'accuserait.

LE CARDINAL.

Cela est fort beau peut-être, mais peu habile à mon sens. Par la sang-dieu! si l'on eût fait bonne justice, on aurait dû le traiter comme on a fait de La Renaudie, et, après avoir coupé son corps par quartiers, mettre sa tête sur le pont d'Amboise avec cet écriteau : *Chef des Rebelles.*

LE DUC DE GUISE.

Folies que tout cela, cardinal très-clément!

étant sans moyens de le convaincre, vous ne faisiez que lui ménager un triomphe.

LE CARDINAL.

Que ne m'a-t-on laissé le temps? Voyez ce que le hasard seul nous a déjà procuré! Et ces révélations de La Sagne, et ces papiers du vidame de Chartres qu'il a suffi de tremper dans l'eau pour y faire paraître une écriture qui nous a tout prouvé...

LE DUC DE GUISE.

Fallait-il mettre en prison un prince du sang, sur le rapport d'un Lignières?

LE CARDINAL.

Un prince hérétique!

LE DUC DE GUISE.

Il ne l'était peut-être pas alors.

LE CARDINAL.

Tenir le lion et le laisser rentrer dans sa tannière!

LE DUC DE GUISE.

Oui, mais se faire un allié d'un tel ennemi, enlever à l'Amiral son plus redoutable appui, savez-vous que cela valait la peine d'être tenté?

LE CARDINAL.

Eh bien! je les séparerai, moi, mais par

d'autres moyens : vienne seulement ici M. de Condé, je vous en rendrai bon compte.

LE DUC DE GUISE.

Je m'opposai jadis à ce qu'on entamât contre lui un procès sur des ouï-dire; à présent que vous avez preuves en main, dites-vous, allez, je ne l'empêche ; j'avoue d'ailleurs que ce qu'il a fait depuis son départ, sa déclaration publique contre la messe et pour l'hérésie....

LE CARDINAL.

Par malheur, je ne le tiens pas encore... Je crains qu'il ne se rende pas aux états, malgré la lettre du Roi; il a, je crois, reçu des avis.... Quelqu'un nous trompe... Je le saurai.

LE DUC DE GUISE.

Il viendra; je le connais: le danger ne l'effraie pas.

LE CARDINAL.

Je sais qu'il est en route, et Termes m'écrit bien que, sous couleur de faire cortége aux princes, il est parvenu à placer nombre de soldats derrière eux; mais ils marchent accompagnés de force gentilshommes, et je

sens qu'on ne pourrait les contraindre... Ah! que je voudrais les voir ici!

LE DUC DE GUISE.

Que la justice agisse; par ce moyen.... à la bonne heure. Mais, je vous le répète, de la sagesse avec les états.

LE CARDINAL.

Qu'en pourrions-nous craindre? Ne suis-je pas sûr de les gouverner ainsi qu'il me plaira? J'ai fait pour cela des dispositions sûres et donné des instructions à tous les gouverneurs civils et militaires; j'ai eu soin d'envoyer aux assemblées provinciales tous les seigneurs et gentilshommes qui n'étaient pas indispensables au service du Roi, avec ordre de ne nous donner que des députés agréables à Sa Majesté, et que je leur avais indiqués d'avance.

LE DUC DE GUISE.

Gare aux mécomptes, monsieur mon frère.

LE CARDINAL.

Alors nous sommes en force, et l'on peut jouer les mains basses.

LE DUC DE GUISE.

Croyez-moi, résistez aux tentations qui vous prennent quand vous êtes, comme ici, entouré de bonnes arquebuses.

LE CARDINAL.

En vérité, mon frère, j'admire tous les jours votre prudence.

LE DUC DE GUISE.

Et moi votre intrépidité.

LE CARDINAL.

C'est vous que notre père eût dû faire cardinal de Lorraine.

LE DUC DE GUISE *ironiquement.*

Et vous capitaine apparemment, monsieur le Cardinal.

SCÈNE III.

LA VEILLE DE LA TOUSSAINT.

L'antichambre de la Reine-mère.

MADEMOISELLE DE SAINT-BOIRE.

Que vous semble, très-chère, du séjour de cette ville d'Orléans ?

MADEMOISELLE DU ROUET.

Je le trouve maussade, et ne sais trop pourquoi la Reine nous a amenées ici.

BRANTOME.

Est-ce, lorsqu'on entre en campagne, qu'on se prive de ses meilleures troupes ?

MADEMOISELLE DU ROUET.

Quelles troupes, quelle campagne ?

BRANTOME.

N'êtes-vous pas l'escadron volant de la Reine, et n'est-ce pas ainsi qu'elle vous appelle, Mesdames?

MADEMOISELLE DU ROUET.

Bon pour les fêtes, les plaisirs...... mais les états-généraux?

BRANTOME.

Qui sait! c'est peut-être au contraire en cette occurrence qu'elle compte le plus sur votre dévouement.

MADEMOISELLE DU ROUET.

Que signifie cette énigme, M. de Bourdeille?

BRANTOME.

Votre modestie seule vous empêche de la comprendre... Mais que lit si attentivement mademoiselle de Pienne?.... *L'Amadis de Gaule, par le seigneur des Essarts, commissaire ordinaire de l'artillerie du Roi.*

MADEMOISELLE DE PIENNE.

Ouvrage admirable, n'est-ce pas?

BRANTOME.

Tout-à-fait beau.

MADEMOISELLE DE PIENNE.

Je suis folle pour moi de la belle Niquée.

BRANTOME *à mademoiselle de Rebours.*

Et vous, Mademoiselle?.... (*Il ouvre un livre qui est devant elle.*) Ah! ah! voilà qui est étrange; le titre de ce livre est *Les célèbres Dames de Bocace*, et le dedans...

MADEMOISELLE DE REBOURS.

Monsieur de Brantôme, vous êtes un curieux....

BRANTOME.

C'est sans doute pour vous préparer à la sainte fête de demain.

MADEMOISELLE DE REBOURS.

Monsieur de Brantôme, vous êtes un malavisé.

MADEMOISELLE DU ROUET.

Ah ! ma chère, ne vous faites point de querelles avec M. de Bourdeille, car vous êtes perdue si par malheur il vous inscrit au nombre des honnêtes dames dont il fait l'histoire.

BRANTOME.

Quant à vous, Mademoiselle, vous pouvez être bien assurée d'y figurer au moins parmi les plus jolies.

MADEMOISELLE DU ROUET.

Tenez, ma chère, croyez-moi, nous ne gagnerions rien à disputer contre un homme qui fait des livres, et qui y met tout ce qu'il veut, vrai ou faux.

LA ROCHE-DU-MAINE.

Si je n'interviens en tout ceci, la guerre va

devenir sanglante... Savez-vous, Mesdames, que le Roi permet à M. de Matha de revenir à la Cour ? Je suis sûr que mademoiselle de Meray en sera charmée.

MADEMOISELLE DE MERAY.

Vous vous trompez fort, monsieur du Maine; je ne me pique point de générosité pour qui m'a fait injure.

LA ROCHE-DU-MAINE.

Il s'offre à la réparer... comme vous voudrez; et puis, après tout, y a-t-il donc là matière à tant crier ? Il vous a nommée dans un pasquil à la main... il en dit vraiment bien d'autres sur mademoiselle Davila qui n'en a soufflé mot ; sur mademoiselle de Chéronne, qui en a ri ; sur mademoiselle de Granchamp, qui n'a pas l'air de s'en douter; sur tant d'autres enfin, et des plus grandes.

GRAMMONT.

Si le Roi s'allait mettre à exiler tous ceux qui parlent légèrement des dames, la Cour serait bientôt déserte.

MADAME DE BARBEDIENNE.

Et ce serait encore trop peu. Par Saint-Alivergot, il faudrait en user comme fit le grand

roi François Ier, à l'égard de ce Busambourg de Xaintonge...

GRAMMONT.

Après tout, ce pauvre Matha n'en a pas dit moitié tant de ces dames que l'auteur du *Tigre* contre MM. de Lorraine, et cependant M. le duc de Guise me donna lui-même hier cet écrit.

MADEMOISELLE DE MERAY.

Comment peut-on avouer qu'on a lu un pareil livre?

TOUTES.

Quelle horreur!

MADEMOISELLE DE SAINT-BOIRE *bas à Grammont.*

L'auriez-vous pas par hasard, monsieur de Grammont?

GRAMMONT.

Oui, et je vous le prêterai, mais à une condition...

MADEMOISELLE DE SAINT-BOIRE.

Non, sans condition.

GRAMMONT.

Vous ne savez laquelle.

MADEMOISELLE DE SAINT-BOIRE.

Je la devine.

GRAMMONT.

Eh bien! vous vous trompez, car c'est seulement à condition que vous voudrez bien vous charger de remettre à mademoiselle Datrie cette lettre de mon cousin la Chastaigneraye.

MADEMOISELLE DE SAINT-BOIRE.

A ce compte, je le veux.

MADAME DE BARBEDIENNE.

Est-il vrai, Messieurs, qu'il y ait aussi du trouble en Flandre?

GENLIS.

Oui, madame la gouvernante pourra bien avoir quelque peine à s'en tirer.

LA ROCHE-DU-MAINE.

Elle a pourtant un bon second dans le cardinal de Granvelle.

MADAME DE BARBEDIENNE.

En vérité, on n'y connaît plus rien; vous verrez qu'avant peu les manans voudront gouverner les gentilshommes.

MADAME DE CHAUMONT.

Enfin, il n'y a pas jusqu'au calendrier qui n'ait aussi sa révolution, car voilà maintenant qu'on parle de faire commencer l'année au premier janvier.

MADEMOISELLE DE MERAY.

Eh ! mon dieu, oui.

MADEMOISELLE DE SAINT-BOIRE.

Il faudra donc désormais donner des étrennes en plein hiver !

GRAMMONT.

N'est-il pas vrai que Pâques valait mieux pour cela ?

LA ROCHE-DU-MAINE.

Savez-vous, Mesdames, le nom des dix-huit chevaliers de l'ordre qu'on vient de créer ?

TOUTES.

Voyons, voyons.

VITRY *lisant la liste.*

Lamotte.... Russanges.... Qui diable connaît tous ces gens-là !

LA ROCHE-DU-MAINE.

Et ceux qu'on ne connaît pas sont encore les meilleurs.

GRAMMONT.

Sais-tu que nous l'avons échappé belle, car on pouvait être mis sur cette liste, pourtant ?

VITRY.

La belle gloire, que d'être le compagnon d'un Méran !

GRAMMONT.

Et d'un Foucault, donc?

BRANTOME.

Ah! pour ça, par exemple, on ne dira pas qu'il l'a volé.

GRAMMONT.

Vive Dieu! quels services il a rendus dans la conspiration!

LA ROCHE-DU-MAINE.

Je vous réponds qu'il a tué au moins autant de catholiques que de réformés, et que plus d'un gros marchand a été traité en huguenot à cause de l'argent qu'il portait.

BRANTOME.

Aussi, ce collier de l'ordre n'est-il plus désormais...

LA ROCHE-DU-MAINE.

Qu'un licou.

VITRY.

A propos, quelqu'un s'intéresse-t-il ici aux prisonniers du château de Blois?

SAVEUSE.

Pourquoi cela?

VITRY.

C'est qu'ils viennent de se sauver tous.

LA ROCHE-DU-MAINE.

Comment! tous?

SAVEUSE.

Quel malheur.... pour le gouverneur!

GENLIS.

Pareille chose ne serait pas arrivée à Tours! C'est mon beau-frère qui en est commandant, et il garde bien ce qu'il tient.

VITRY.

A Tours, ah! c'est différent; il ne s'en est enfui que trois.

GENLIS.

Allons, pas de ces folies-là, s'il vous plaît, M. de Vitry.

VITRY.

Non, je ne raille pas, je vous jure; trois prisonniers sont partis des prisons de Tours: le fameux Ecossais Stuart, le jeune Soucelles, et Desvaux, l'écuyer du prince de Condé, qui a fait évader Maligny à Amboise.

LA ROCHE-DU-MAINE.

Je crois qu'on donnerait bien tous les évadés de Blois pour ravoir ceux-là.

GENLIS.

Malédiction!

VITRY.

Ce n'est pas tout : les marauds ne se sont-ils pas permis encore de se moquer de M. le Cardinal?

LA ROCHE-DU-MAINE.

Voyez-vous cela!

VITRY.

Ils ont bien osé lui écrire : « Nous avons ap-
» pris l'évasion de vos prisonniers de Blois;
» nous en avons été si fâchés, que nous nous
» sommes mis sur-le-champ à courir après
» eux; nous vous les ramènerons aussitôt que
» nous les aurons arrêtés. »

Rire général.

SAVEUSE.

Oui, oui, riez, mais je vais vous en ôter l'envie; savez-vous qu'un édit vient de paraître qui diminue la longueur des manteaux et la largeur des chausses?

VITRY.

Eh bien! que nous importe? Cet édit ne s'applique pas aux gentilshommes, apparemment.

SAVEUSE.

Et si fait, vraiment; voilà ce qu'il a d'odieux.

VITRY.

Comment! nous serions obligés de porter des manteaux courts, comme des laquais!

GRAMMONT.

C'est une horreur.

SAVEUSE.

Alors, force nous sera bien de supprimer nos ventres postiches.

LA ROCHE-DU-MAINE.

Supprimer les ventres!.... Je défie bien M. de Vieilleville de se mettre jamais à cette mode-là.

GRAMMONT.

Il est si bien avec M. le Cardinal.... Il pourrait le prier de rendre aussi un édit....

VITRY.

Quant à moi, je consens à tout ce qu'on voudra, pourvu que ces dames veuillent bien faire aussi des sacrifices, et diminuer quelque chose de ces grâces d'emprunt, sous lesquelles elles étouffent celles que Dieu leur a départies.

GRAMMONT.

Vous savez, sans doute, Mesdames, que madame d'Entragues et madame de Ludes sortent maintenant sans masque?

MADEMOISELLE DU ROUET.

En vérité ?

GRAMMONT.

Oui, elles collent en place des mouches de taffetas noir sur leur visage.

MADEMOISELLE DE PIENNE.

Quelle extravagance !

MADEMOISELLE DE SAINT-BOIRE.

Quant à madame d'Entragues, elle a pour cela des raisons que je sais.

MADEMOISELLE DE LEVISTON.

Quelque rougeur à cacher, sans doute.

MADEMOISELLE DE ROSTAIN.

Pour madame de Ludes, c'est qu'elle se sera aperçue sans doute que cela faisait ressortir la blancheur de sa peau.

MADEMOISELLE DE SURGIÈRES.

Eh bien! tant qu'il vous plaira; mais j'en essaierai, et je vous assure que cette mode ne me paraîtrait pas à mépriser.

MADEMOISELLE DE CHARANSONNET.

Quant à moi, jamais je ne m'y rangerai.

MADEMOISELLE DE LEVISTON.

En pareil cas, je ne jure jamais de rien.

GRAMMONT.

Quelqu'un a-t-il des nouvelles du voyage de MM. les Princes? viennent-ils ou ne viennent-ils pas à Orléans?

LA ROCHE-DU-MAINE, *bas.*

Demandez à mademoiselle de Limeuil, elle aura peut-être, par hasard, reçu quelque lettre de M. le prince de Condé.

BBANTOME.

Ou à mademoiselle de Saint-André. (*Bas.*) On prétend qu'ils sont un peu parens... du fait de madame la maréchale.

GRAMMONT.

Oh! il n'y a pas matière à rire dans tout ceci; savez-vous qu'on dit que, si le prince entre dans Orléans, il est perdu, et qu'il a déjà dépassé Poitiers?

VITRY.

On répare à force la grosse tour de Saint-Agnan, et l'on assure que c'est pour l'y loger avec M. l'Amiral.

Entre Chicot.

BRANTOME.

Ah! mon dieu! qu'a donc ce pauvre Chicot?

CHICOT.

La Reine... Peut-on voir la Reine ?

LA ROCHE-DU-MAINE.

Non pas, car monsieur le Nonce est avec elle... Mais enfin, qu'y a-t-il donc, Chicot? Comme te voilà pâle et défait!

CHICOT.

Mauvaises nouvelles, mauvaises nouvelles!

PLUSIEURS VOIX.

Quoi donc encore ?

CHICOT.

Les Princes viennent d'entrer à Orléans, et sont en ce moment chez le Roi....

Étonnement général.

GRAMMONT.

Les Princes !

BRANTOME.

Tant pis.

GRAMMONT.

Tous deux?

CHICOT.

Oui, le roi de Navarre et le prince de Condé.

VITRY.

Le prince de Condé ?

CHICOT.

Et, d'après ce qu'on sait déjà, la réception qu'on leur a faite n'annonce rien de bon, car depuis le Portereau jusqu'à la place de l'Estape ils ont été obligés de passer entre deux haies de soldats, et quand ils se sont présentés à la porte de l'hôtel du Bailli, où loge le Roi, pour entrer à cheval dans la cour, selon leur privilége, le portier a fait comme si la serrure était mêlée, et les deux princes, obligés de descendre de cheval, ont été contraints d'entrer à pied par la poterne.

GRAMMONT.

Quoi ! nul ne les a-t-il donc su avertir?

VITRY.

Ah ! ce ne sont pas les avis qui leur ont manqué.

SAVEUSE.

La princesse de Condé surtout...

CHICOT.

Oui, mais ce maraud de Bouchard qui a la confiance du roi de Navarre, et qu'on aura acheté à beaux deniers comptans !

VITRY.

Et son d'Escars qui ne vaut pas mieux !

CHICOT.

Voyant la tournure que prenaient les choses, je venais supplier la Reine-mère, qui leur a souvent témoigné de l'intérêt, de se vouloir entremettre un peu dans tout ceci.

GRAMMONT.

Mais quel est ce bruit?

SAVEUSE.

Le Roi, Mesdames, le Roi qui vient ici avec les Princes.

BRANTOME.

Chose étrange! et pourquoi ici?

Le Roi, suivi du prince de Navarre et du prince de Condé; ils entrent chez la Reine-mère.

VITRY.

Comme ce pauvre roi de Navarre paraît consterné!

GRAMMONT.

M. le Prince, au moins, n'a pas l'air d'y songer.

VITRY.

Oh! pour lui, il n'est pas facile à étonner, et cependant ses affaires sont encore en moins bonne posture que celles de son frère.

GRAMMONT.

Entendez-vous comme on parle haut là-dedans ?

VITRY.

Oui, je reconnais la voix du Roi.

MADEMOISELLE DU ROUET.

Et la reine Catherine..... ne distinguez-vous rien?...

MADEMOISELLE DE SAINT-BOIRE.

Si fait... chut... on dirait que la Reine verse des larmes;... oui... oui, elle supplie le Roi.... Ecoutez, c'est lui qui parle.

LE ROI.

« Oui, mon cousin, je sais, à n'en pas dou-
» ter, que vous avez fait et faites entreprises
» contre moi et l'Etat de mon royaume, à
» l'effet de quoi j'ai voulu vous voir ici pour
» savoir la vérité par votre bouche. »

LE PRINCE.

« Sire, je reconnais là les effets de l'ini-
» mitié de MM. de Guise, qui ne craignent
» pas de calomnier vos plus affectionnés su-
» jets, et de semer la discorde dans votre
» famille. »

LE ROI.

« J'avais cru que l'affaire d'Amboise était
» terminée; à ce que je vois, il n'en est rien,
» et l'on veut nous faire regretter l'indulgence
» dont nous avons usé. »

MADEMOISELLE DU ROUET.

On n'entend plus rien.

Entrent Chavigny et Maillé-Brézé, capitaines des gardes.

VITRY.

Ah! ah!... Ceci commence à devenir clair.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Il sort de l'appartement de la Reine, entre Chavigny et Brézé; il s'arrête un moment, et tirant une lettre de sa poche :

Monsieur de Chavigny voudrait-il bien me lire ce papier?

CHAVIGNY.

Mais, Monseigneur...

LE PRINCE.

Ne craignez rien, monsieur de Chavigny! N'avez-vous pas là M. de Maillé-Brézé qui vous sert de second?

CHAVIGNY *lisant*.

« Vous pouvez, mon cousin, venir en toute
» sûreté, je vous donne ma parole royale que

» vous le pouvez : si vous avez besoin d'un
» sauf-conduit, cette lettre vous en servira. »

LE PRINCE.

Signé ?....

CHAVIGNY.

Signé *François*.

LE PRINCE.

Votre bon cousin et ami : *François*... C'est fort bien. Maintenant, Monsieur, je vous suis en prison.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

L'église des Jacobins.

MADEMOISELLE PERPÉTUE.

C'est bien le frère Tributien qui prêche aujourd'hui, n'est-ce pas, Madame ?

MADAME MATHIEU.

Quelle sotte demande, m'amie ! ne le voyez-vous pas à la foule qui emplit cette église ?

MADAME GOBLET.

Ne dirait-on pas qu'il n'y a qu'aux Jacobins qu'il est de bons prêcheurs, et croyez-vous que le père Fortebœuf, de Sainte-Croix, ne vaille pas tous les jacobins du monde ?

MADAME MATHIEU.

Cela dépend du goût, ou peut-être de l'intelligence de ses auditeurs ; mais jamais, je pense, le père Fortebœuf n'a attiré cette foule à ses sermons.

MADAME GOBLET.

N'est-ce pas aussi un peu parce que le Roi doit venir à celui-ci ?

MADAME MATHIEU.

Mais, voyez, voyez donc tous ces fidèles qui se pressent sur le passage par où le père doit aller à sa chaire, afin de baiser sa robe, et de recevoir sa bénédiction ; j'y étais, moi, au dernier avent qu'il a prêché.

UN ASSISTANT.

Plût à Dieu que la vieille bavarde y fût encore !

MADEMOISELLE PERPÉTUE.

Tenez, Madame, je prise fort frère Tributien, mais lui et le frère Fortebœuf ne font que blanchir auprès du père Oudard que j'ai entendu... Ah ! c'était là de l'éloquence !

MADAME GOBLET.

Le père Oudard? oui, c'était, dit-on, un drôle de corps, qui disait cent choses réjouissantes, et faisait toujours rire.

MADEMOISELLE PERPÉTUE.

Du tout : c'étaient les mondains qui riaient, mais les gens habiles et graves savaient découvrir un sens profond dans ses moindres paroles. Par malheur, il ne mettait pas assez de français parmi son latin ; mais que ce qu'il y en avait était beau !

MADEMOISELLE URSULE.

Et le frère Rudelance, mademoiselle Perpétue! vous vous souvenez d'avoir entendu le frère Rudelance?

MADEMOISELLE PERPÉTUE *avec un soupir.*

Ah! mademoiselle Ursule!

MADEMOISELLE URSULE.

Non, je ne conçois pas comment on peut entendre un autre après lui; que de savoir, que d'esprit, et comme il toussait à toutes les phrases qu'il voulait faire remarquer... comme il y avait de l'intention et de la malice dans ses *hem! hem!* Aussi, les a-t-on bien soigneusement imprimés avec ses sermons que j'ai achetés, et que je conserve précieusement dans le velours et dans la soie.

MADEMOISELLE PERPÉTUE.

D'autres ont voulu l'imiter; mais, non, non... on ne tousse plus comme cela.

MADEMOISELLE PÉLAGIE.

Eh bien! Mademoiselle, tout ceci n'est rien encore, à ce qu'il paraît, auprès du père Barelette qu'un cornette de mes amis a entendu aux guerres d'Italie, du temps de l'amiral Bonnivet... Sa réputation était si grande, qu'elle est passée en proverbe, et qu'on dit encore

aujourd'hui : Qui ne sait bareletter, ne sait prêcher.

MADEMOISELLE PERPÉTUE *à une jeune femme.*

Holà ! qu'est-ce, et qu'a donc cette sotte à pousser ainsi ?

MADEMOISELLE URSULE.

Laissez passer Madame, vous voyez bien qu'elle est pressée.

MADEMOISELLE PERPÉTUE.

Oui, en effet, voilà sa place gardée, là, dans l'œuvre auprès des places réservées pour la cour.

LA JEUNE FEMME.

Ah ! Madame, si l'ancienneté assignait ici les places, vous auriez un incontestable droit à la première.

MADEMOISELLE PERPÉTUE.

Que dit cette malavisée ? Ne semblerait-il pas en vérité... Ah ! par mon salut, n'était la sainteté du lieu...

PLUSIEURS VOIX.

Allons, paix, paix donc !.. voilà le Roi.

Entre le Roi et toute la cour.

MADAME MATHIEU.

Oh ! comme il est pâle !

MADAME GOBLET.

Et M. le Cardinal, comme il est rouge !

MADAME MATHIEU.

Ah ! voilà le frère Tributien !

DES VOIX.

Silence, paix, paix là !

LE FRÈRE TRIBUTIEN.

Je comptais aujourd'hui, mes très-chers frères, continuer la guerre à mort que je fais aux vices de ce temps, pour en corriger, s'il se peut, les pécheurs ; mais c'est dans un autre dessein que je monte en chaire, et je les veux bien laisser quelque temps respirer.

Soyez donc en repos pour un jour, maudits que vous êtes : *vos habetis hodiè vestrum paradisum.* Continuez ainsi à vous livrer *ad luxuriam, vos domicellæ quæ habetis tunicas apertas et quarum mariti sunt cornuti ;* continuez à blesser nos yeux et à contrister notre ame, vous que le sage roi saint Louis avait si sagement relégués dans les coins de la ville, et que nous rencontrons aujourd'hui à chaque pas, *ribaldi et meretrices*, *habetis lupanar fere in omnibus locis civitatis :* allez établir vos repaires jusqu'auprès des colléges, au mépris des ordonnances du saint Roi. Mères, conti-

nuez comme par le passé, *et faciatis lucrari* à vos filles *matrimonium ad pœnam et sudorem corporis sui;* je n'ai d'ailleurs rien à dire, puisque la police le trouve bon, tandis que, si quelque malheureux eût dérobé dix sous, il aurait le fouet pour la première fois, les oreilles coupées pour la seconde, ou le corps mutilé, *mutilatus in corpore*, et pour la troisième il serait mis au gibet.

Ne vous gênez pas pour *tenere publicè concubinas;* sous prétexte que nous ne pouvons avoir toujours nos femmes pendues à notre ceinture, ou les porter en notre manche, et qu'il faut pourtant que jeunesse se passe. Hantez impudemment étuves, tavernes, hôtelleries, et autres bons lieux de ce genre; de tout cela, je m'en soucie, pour aujourd'hui, autant que d'un fétu de paille.

Continuez à faire servir les églises mêmes à votre infâme trafic, *tractare mercatum de aliquâ filiâ rapiendâ*, ou à ravir l'honneur des pauvres maris; continuez, méchans que vous êtes, à grossir votre crime en profanant le lieu saint, puisqu'il paraît qu'il vous faut *quærere magnas ecclesias*, comme aucuns que je vois là, auprès de ce pilier... (*Tous les yeux se*

tournent vers l'endroit désigné.) Comme si vous ne deviez pas craindre que ces vénérables saints, dont les images vous entourent, ne se lèvent et descendent de leurs niches pour vous arracher les yeux ; continuez à vous livrer à tous vos excès, *inhonestates, libidines et cardinalitates;* mais vous n'y perdrez rien, et je vous saurai bien rattraper un autre jour.

Et vous, usuriers infâmes, qui *per vestras usuras destruitis pauperes*, quand mille diables descendraient sur la terre, ils ne feraient pas autant de mal que *unus grossus diabolus usurarius in unâ parochiâ*, et cependant allez votre train, car vous avez congé pour cet instant.

Vous, enfin, avocats qui prenez *à dextris et à sinistris;* et vous, juges et procureurs, *qui facitis currere pauperes cum processibus vestris post caudam mularum vestrarum;* vous, receveurs ou écorcheurs publics, qui vivez *de tallias, gabellas, rosiones, excoriationes;* vous, marchands, qui vendez à faux poids *et datis de digito super stateram ut descendat;* vous qui vous parjurez pour un blanc, et vous enfin *sacerdotes*, qui tenez en vos chambres *filias et concubinas*, à pain et à pot, vous qui

vivant du pauvre peuple, *roditis ossa mortuorum et bibitis sanguinem crucifixi;* vous enfin qui amassez prieurés sur abbayes, archidiaconats sur prébendes; allez-vous en tous *ad omnes diabolos :* pour le moment j'ai quelque chose de mieux à faire que songer à des marauds comme vous l'êtes, et je n'irai pas m'occuper des communs quand le château brûle.

Le château, c'est l'Eglise, l'Eglise notre vénérable mère, menacée par l'incendie de la réforme, et puisque je suis assez heureux pour compter au nombre de mes auditeurs le plus chrétien de tous les Rois, *rex christianissimus*, je m'adresse à lui, et je lui dis:

PRIMO *quærite regnum Dei et justitiam ejus, et omnia vobis adjicientur.*

Voudriez-vous, Sire, vous le cinquante-quatrième de tant de rois, tous chrétiens et baptisés, souffrir des novelletés scandaleuses, souffrir qu'on profanât les églises, qu'on abattît les autels, qu'on brisât les images, qu'on innovât les saints sacremens, qu'on chassât les prêtres, évêques, religieux, et tous administrateurs d'iceux; qu'on ne tînt vœux ni promesses à Dieu: que prêtres, moines, nonnains

se mariassent, qu'on véquist sans abstinences, continence, jeûnes et afflictions de corps, plein de toute licence et liberté de chair ?

Voilà pourtant ce que fait la réforme, et elle ne s'en tiendra pas là, si on n'y met ordre.

Aussi, les pauvres gens d'Eglise de votre royaume, Sire, vous proposent et mettent devant les yeux l'exhortation du bon père Matathias à ses cinq enfans, surnommés *Macchabœi*, glorieux princes, preux et chevalereux capitaines de l'armée de Dieu, contre les profanateurs du saint temple, violateurs de l'antique religion de leurs ancêtres, pères et majeurs. Mourant, le bon homme commandait à ses enfans de batailler pour la défense du temple, comme avaient fait ses antécesseurs. Le même vœu a été fait par le pieux saint Louis, par le grand François Ier, votre aïeul, et par son digne fils, votre père, qui ont fait brûler tant d'hérétiques pour défendre la sainte Eglise. Resterez-vous, Sire, au-dessous de ces grands monarques?

Ne croyez pas ces impies qui parlent de réformer l'Eglise. L'Eglise n'a, en soi, ride, macule, ni difformité, oncques n'en eut et jamais n'aura. L'Eglise est l'amie tout entière-

ment belle sans souillure ni tache aucune; l'Eglise est la chaste vierge non maculée, non corrompue, laquelle saint Paul veut épouser. A l'Eglise, ni à sa hiérarchie ne faut toucher, *quia corpus Christi est.*

Pause de l'orateur.

LE DUC DE GUISE.

Mais, voyez donc comme le Roi pâlit!

LE CARDINAL.

Oui, en effet.

LE DUC DE GUISE.

Il souffre, il le faut emmener.

LE CARDINAL.

Comment, en plein sermon! impossible.

LE DUC DE GUISE.

Le sermon ne se peut-il poursuivre sans lui?

LE CARDINAL.

Que dirait-on par la ville?

LE DUC.

Pour cela, peu importerait.

LE CARDINAL.

D'ailleurs, je pense que cela ne peut être long maintenant.

L'orateur continue.

Ne croyez pas, Sire, que, pour l'exécution des grands desseins que Dieu a formés sur vous, l'excuse du jeune âge de Votre Majesté puisse être reçue, car Dieu vous répondrait incontinent ce qu'il répondit à son prophète Jérémie : *Noli dicere quia puer ego sum :* Ne me dis pas, Je suis encore trop jeune, car Daniel à douze ans condamna les luxurieux vieillards ; Samuel, beaucoup plus jeune, reprit Hély déjà décrépit ; Salomon, fait roi à douze ans, donna ce mémorable jugement contre les deux femmes se disputant leur enfant ; Josias...

Le Roi s'évanouit ; on l'emporte. Grande rumeur, la plupart des assistans quittent l'église.

MADEMOISELLE PERPÉTUE.

Eh bien ! notre prédicateur, qu'est-il devenu ?

MADEMOISELLE URSULE.

Il paraît qu'il s'en est allé.

MADEMOISELLE PÉLAGIE.

Ce n'était pas pour nous qu'il prêchait, à ce que je vois, mais bien pour le Roi.

MADAME GOBLET.

Ainsi, il nous a fait tort d'un sermon.

MADEMOISELLE PÉLAGIE.

Oui, sans doute, il nous faut un sermon,

et nous devrions ne bouger d'ici qu'on ne nous l'ait donné.

MADAME MATHIEU.

Ce n'est pas le frère Fortebœuf qui laisserait ainsi son discours en route; l'Eglise s'écroulerait et ses auditeurs déserteraient jusqu'au dernier, qu'il ne quitterait pas la chaire avant d'avoir dit son dernier mot. Aussi vais-je à Sainte-Croix, et je suis bien sûre de le retrouver encore parlant, car il y a tout au plus deux heures qu'il a commencé.

MADAME GOBLET.

Eh bien! moi, je vous accompagne, commère.

MADEMOISELLE URSULE.

Et nous aussi, n'est-ce pas, mademoiselle Perpétue?

MADEMOISELLE PÉLAGIE.

Moi, je vais aller achever ma soirée à Sainte-Paterne.



SCÈNE V.

La prison du prince de Condé.

Les membres de la commission nommée pour juger le Prince, et entre autres le président de Thou, les conseillers Viole, d'Espesse, etc. ; le procureur-général Bourdin, et le greffier en chef du Tillet.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Oui, Messieurs, je suis fâché de vous voir chargés d'une affaire qui n'est pas de votre ressort, et que vous eussiez mieux fait, pour vous-mêmes, de refuser. Il m'eût été agréable de donner à plusieurs de vous, et surtout à M. de Thou, des preuves de mon estime; mais ici le sentiment de ma dignité et de mes droits, d'accord avec l'avis de MM. Robert et Marillac, mes avocats, ne me permet pas de répondre autre chose que ceci :

Ecrivez, monsieur du Tillet,

« Moi, Louis de Bourbon, prince de Condé, pair du royaume, marquis de Conti, comte

de Soissons, prince du sang de France, déclare que je refuse formellement de reconnaître la commission nommée pour m'entendre et me juger; qu'en ma qualité de prince du sang, par suite d'un privilége indispensablement attaché à la maison royale, privilége de tout temps reconnu et récemment encore lors du procès du duc d'Alençon, je ne puis être jugé en matière criminelle, que par le parlement garni de ses pairs, et toutes les Chambres assemblées, le Roi séant en son lit de justice. Voilà, Messieurs, ce que vous deviez savoir mieux que d'autres, et la seule réponse que vous obtiendrez de moi; faites ensuite ce que bon vous semblera, je me confie en Dieu et mon bon droit.»

Sortent les magistrats ; arrive Chicot.

Ah! voici une visite qui vaut mieux que celle de tous les bonnets carrés qui m'assiégent depuis quelque temps... Bonjour, Chicot; viens-tu encore en qualité d'ambassadeur?

CHICOT.

Vous allez juger, mon prince.

LE PRINCE.

J'en serais fâché, car la journée n'est pas

bonne pour eux. J'ai déjà reçu aujourd'hui assez mal l'aumonier du Roi, qui avait entrepris de me convertir et me contraindre à entendre la messe : je pense qu'il n'y reviendra pas de si tôt, car ils ont tant fait, ces Lorrains, que me voilà tout-à-fait huguenaud.

CHICOT.

Il est vrai que M. le Cardinal recrute fort pour la réforme.

LE PRINCE.

Voyons enfin ce qui t'amène ici, mon ami.

CHICOT.

Depuis long-temps je sollicitais en vain l'honneur d'être admis près de vous, quand, hier, la reine Marie me prit à part, et me demanda de vos nouvelles. — Reine, lui répondis-je, Votre Majesté comblerait tous mes vœux, si elle me donnait le moyen d'en savoir. Cela ne fut pas perdu; car aujourd'hui la Reine m'a fait appeler, et après m'avoir donné l'ordre que je sollicitais si ardemment : Dites, je vous prie, au Prince, qu'il m'obligerait fort en voulant devenir l'ami de MM. de Guise, et s'accommoder avec eux.

LE PRINCE.

Avec eux ! le seul accommodement possible

est au bout d'une bonne épée, et si ce n'était mal reconnaître les bontés de la Reine, ce serait là la seule réponse que je voulusse faire à un propos qui est, à mon sens, dicté par eux.

CHICOT.

Telle est aussi mon opinion, je le confesse.

LE PRINCE.

J'en ai donc assez entendu là-dessus; et si ce message ne m'eût été fait par toi, je ne l'eusse laissé achever.

CHICOT.

Je ne pouvais me montrer bien difficile sur les moyens d'arriver jusqu'à vous, mon prince; mais je ne m'attendais guère à remporter une autre réponse.

LE PRINCE.

Je te laisse, au demeurant, le maître de la faire telle que tu aviseras; mais, de grâce, parlons d'autre chose.... J'ai de bonnes nouvelles du Béarn et de mes enfans. Dis-moi, où se bat-on? Comment se portent mon frère, ma femme? Comment va le Roi?

CHICOT.

Le Roi s'est trouvé mal hier aux Jacobins; mais on dit qu'il est mieux aujourd'hui.

LE PRINCE.

Il serait mort depuis trois jours, que ces honnêtes Lorrains diraient encore qu'il est au mieux.

CHICOT.

Au reste, vous savez, mon prince, qu'il est assez sujet aux indispositions de ce genre.

LE PRINCE.

N'importe, ceci achève de m'expliquer l'ambassade qu'on t'a confiée... Et mon frère ?

CHICOT.

Sa Majesté le roi de Navarre vit assez paisiblement à la Cour; mais quoiqu'il ne soit pas captif ainsi que vous, je crois qu'il ne lui serait guère plus facile de s'éloigner d'Orléans. Du reste, faisant sa cour très-assidument au Roi et à MM. de Guise, on l'a vu même parler debout et le chapeau bas au Cardinal, qui restait tranquillement et dédaigneusement assis en l'écoutant.

LE PRINCE.

Ce pauvre Antoine n'entend guère son métier de roi; heureusement Jeanne d'Albret le fait pour lui.

CHICOT.

Quant à madame la princesse de Roye,

vous n'ignorez pas, Monseigneur, qu'elle est enfermée au château de Saint-Germain.

LE PRINCE.

S'attaquer aussi à des femmes!

CHICOT.

Madame la princesse de Condé, toujours admirable, comme de coutume, va sans cesse sollicitant le Roi, la Reine-mère.... pas un instant de repos.

LE PRINCE.

Hélas! la digne femme, elle méritait un mari plus heureux et plus fidèle... Dis-moi, à propos, Chicot, et toutes ces dames?

CHICOT.

La maréchale de Saint-André, par exemple, ne peut se consoler de votre captivité; elle fait dire des messes tous les jours à toutes les églises d'Orléans pour le salut de votre ame, menacée, dit-elle, par la réforme, et pour la délivrance de votre personne.

LE PRINCE.

Toujours la même, ce qui est assurément bien généreux à elle... Et mademoiselle de Limeuil?

CHICOT.

Elle va, dit-on, faire une retraite de quel-

que temps ; elle est, à ce qu'on prétend, fort inquiète de sa famille.

LE PRINCE.

Si tôt ! Ah !.. Quoi ! encore des choses de ce monde ?

CHICOT.

Presque rien, mon prince, la cour n'a jamais été plus triste. Pour tout divertissement, M. Nicot de Villemain, ambassadeur de France en Portugal, vient d'apporter une poudre noire et puante qu'il fait aspirer par le nez, et qui cause des éternuemens à rompre le cerveau.

LE PRINCE.

Mais si cela ne sert à empoisonner un cardinal de Lorraine, à quoi bon ?

CHICOT.

M. Nicot prétend que les Américains trouvent à cette poudre des propriétés innombrables ; il en a apporté bien précieusement de la graine, et un plant vivant, dont il a fait présent à la reine Catherine.

LE PRINCE.

Si M. l'ambassadeur a trouvé moyen de créer un nouveau plaisir, je le proclame un grand homme... je doute beaucoup pourtant

que ce soit pour cette fois.... Mais qui vient là ?

UN GARDIEN.

On m'a chargé de remettre ce livre d'heures à Monseigneur.

LE PRINCE.

Oh ! oh ! voilà qui est singulier... après la manière dont j'en ai usé avec M. l'aumonier, je n'aurais pas cru... Un livre d'heures... à moi ?... un livre de psaumes me serait plus utile... Elles sont bien jolies pourtant ; vois donc , Chicot , comme elles sont mignonnes ; que ces fermoirs , que cette agrafe sont finement travaillés !

CHICOT.

Sans doute elles auront appartenu à quelque belle qui aura pitié de vous , et qui vous les adresse en forme de souvenir.

LE PRINCE.

Elles sont parfumées , et il me semble que je connais.... A qui donc ont pu appartenir ces heures ? Aide-moi, Chicot.

CHICOT.

Mon prince , vous pouvez deviner mieux que personne , je suppose.

LE PRINCE.

Mais, ou je me trompe fort, ou elles ont passé par l'oratoire de la Reine-mère; regarde ces armes.... Je ne les connais pas.... Deux cors unis avec cette devise : *Non terra dissolvet unita cœlis*..... Dis-moi, Chicot, ceci est-il galant ou dévot?

CHICOT.

C'est apparemment l'un et l'autre, comme de coutume.

LE PRINCE.

Mais de qui me peut venir ce cadeau? Je voudrais que ce fût de mademoiselle Davila.

CHICOT.

C'est donc pour faire pièce au Cardinal?

LE PRINCE.

Peut-être... mais surtout parce qu'elle est Grecque et jolie. Serait-ce par hasard de mademoiselle de Beaulieu?.. Non.

CHICOT.

Ou de mademoiselle de Limeuil?

LE PRINCE.

Ah! nous n'en sommes plus là!

CHICOT.

Madame la maréchale de Saint-André?...

LE PRINCE.

Oh ! les charmantes peintures... Vois-tu le beau roi David avec sa robe de fleurs de lis d'or, et tous ces soldats d'Hérode, habillés en Ecossais de la garde du roi de France... Et ces jolies saintes... Je suis sûr que c'est autant de portraits de ces dames... A qui trouves-tu que ressemble celle-ci ?

CHICOT.

Mais, quel est ce papier ?

LE PRINCE.

Un papier ?

CHICOT.

Oui, je l'ai vu tomber de ce livre.

LE PRINCE.

De l'écriture... fine et jolie... Lisons donc : *Prenez courage : on pense à vous : notre homme est croqué.* »

CHICOT.

Eh bien ! Monseigneur, cela est-il clair ?

LE PRINCE.

Oui, si ce n'est pas quelque piége; mais alors, je puis, moins que jamais, deviner qui me fait cet envoi, car les Guises et la Reine-mère peuvent seuls savoir quel est l'état du Roi.

CHICOT.

Tout ceci, Monseigneur, me paraît grandement matière à réflexion.

LE PRINCE.

Dans tous les cas, si tu peux deviner quelle est la fée bienfaisante qui m'envoie ces consolations, dis-lui bien que du moins le courage ne me fauldra pas...

CHICOT.

Je le soupçonne bien déjà quelque peu... Mais on vient me prévenir qu'il faut partir...

LE PRINCE.

Eh quoi! déjà !.. Allons, adieu, mon ami; dis bien à ceux qui te parleront de moi que, si on m'attaque avec acharnement, je suis bien résolu à me défendre avec courage, et à mettre le bon droit de mon côté; que, du reste, je prends mon sort assez gaiement, et que tu m'as laissé jouant au palet au clou avec les soldats qui me gardent, car j'y vais en effet de ce pas. Adieu, Chicot.

SCÈNE VI.

La chambre à coucher du Roi.

Le duc de Guise, le cardinal de Lorraine et Catherine de Médicis sont assis à l'un des angles de la pièce; Ambroise Paré est debout devant eux. A l'autre angle est le lit du Roi, auprès duquel est la Reine Marie, lisant dans un livre de prières. Les interlocuteurs parlent d'abord à voix basse et s'animent par degrés.

LE CARDINAL.

Comment, maître Ambroise, le mal est déjà parvenu à ce point?

AMBROISE PARÉ.

Le cerveau s'emplit et la fièvre augmente d'une manière inquiétante.

LE DUC DE GUISE.

Ainsi le Roi...

AMBROISE PARÉ.

Est dans le plus grand danger.

LE CARDINAL.

Combien croyez-vous qu'il puisse vivre encore de temps ainsi?

AMBROISE PARÉ.

Mais un seul moment peut nous ravir Sa Majesté.

LE CARDINAL.

Mon cher Ambroise, que le Roi vive trois jours encore... Trois jours... à tout prix.

AMBROISE PARÉ.

Il y en aurait peut-être un moyen...

LE CARDINAL.

Dieu! Ambroise, et vous hésitez à l'employer!

AMBROISE PARÉ.

Un moyen qui même pourrait sauver ses jours.

LE CARDINAL.

Ambroise, mon bon Ambroise, réussissez, et notre reconnaissance passera vos espérances les plus ambitieuses.

AMBROISE PARÉ.

Mais il est hardi, dangereux....

LE DUC DE GUISE.

Si pourtant vous regardez Sa Majesté comme condamnée, que craignez-vous?

AMBROISE PARÉ.

Je ne balancerais pas si, au lieu d'un puis-

sant monarque, il ne s'agissait que de l'enfant d'un échevin ou de mon propre fils.

LE DUC DE GUISE.

Dès-lors, maître, ne craignez rien, je prends tout sur moi.

CATHERINE DE MÉDICIS.

Mais, quel est-il donc, ce moyen terrible?

AMBROISE PARÉ.

De trépaner le Roi....

LE CARDINAL.

Trépaner le Roi !

LE DUC DE GUISE.

J'ignore en quoi consiste cette opération.

AMBROISE PARÉ.

Il faudrait, avec un instrument inventé par moi, pratiquer sur le sommet de la tête, ou plutôt sur la partie latérale du cerveau, une ouverture de la largeur d'un angelot.

MÉDICIS.

Dieu de miséricorde! porter le fer à la tête du Roi, et vous l'oseriez!

AMBROISE PARÉ.

Oui, Madame.

LE DUC DE GUISE.

Et que croyez-vous qu'il arriverait?

AMBROISE PARÉ.

Dieu le sait, mais j'aurais plus de crainte que d'espoir.

LE CARDINAL.

Ainsi il en pourrait mourir sur l'heure ?

AMBROISE PARÉ.

Sur l'heure même.

MÉDICIS.

Mais, monsieur le Duc, ce serait là une impiété, ce serait tenter Dieu et mériter sa colère.

LE DUC DE GUISE.

Vous dites pourtant qu'elle peut réussir, cette opération; l'avez-vous souvent pratiquée avec succès, Ambroise?

AMBROISE PARÉ.

Oui, monsieur le duc, il y a peu de temps encore sur M. de La Bretesche, rue de la Harpe, à la Rose rouge, et, pour parler de choses que Monseigneur pourra mieux connaître, je la fis au siége de Metz à M. de Pienne, qui avait été blessé sur la brèche.

LE DUC DE GUISE.

En effet, il m'en souvient... dès-lors, moi je n'hésite plus... je consens.

AMBROISE PARÉ.

Seulement, j'avais peut-être alors la main plus assurée que je ne l'aurais aujourd'hui; car, appartenant à la réforme, je sais tout ce qu'on ne manquerait pas de dire, si quelque malheur arrivait.

LE CARDINAL *bas au duc de Guise.*

Croyez-moi, mon frère, c'est courir trop de risque... Et puis l'arrêt du Prince qui n'est pas signé... Le roi de Navarre... la régence...

LE DUC DE GUISE.

Misères que tout cela!

LE CARDINAL.

Eh quoi! maître Ambroise, n'auriez-vous donc aucun autre moyen de prolonger la vie du Roi?

AMBROISE PARÉ.

Hélas! chaque jour m'apprend mieux l'insuffisance de mon art, ou plutôt ma propre ignorance; tout ce que je pouvais, je l'ai fait.

LE CARDINAL.

Il paraît, d'après cela, maître, que la médecine réformée a bien peu de pouvoir.

AMBROISE PARÉ.

C'est qu'elle n'a pas, comme la médecine catholique, la ressource des miracles.

LE CARDINAL.

Je sais des hommes habiles qui ne seraient pas si décourageans.

AMBROISE PARÉ.

Oui, Cosme Ruggieri, par exemple; il guérira le Roi au moyen d'une conjuration. Que ne le fait-on venir, lui?

LE CARDINAL.

Si l'on m'en croyait, et si l'on était sage, on rendrait les médecins garans de la santé des Rois.

AMBROISE PARÉ.

Comme chez les Turcs....

LE CARDINAL.

Alors vous verriez, je l'assure, que les Rois seraient toujours bien portans.

AMBROISE PARÉ.

J'en répondrais pourtant, quant à moi, moins que du dernier de leurs sujets; car ils sont, dit-on, exposés à certaines chances, à certains accidens... que nulle médecine humaine ne saurait empêcher ni guérir.

LE ROI.

Marie... où es-tu ?

MARIE.

Là, tout auprès de vous.

LE ROI.

La mémoire me manque... Ai-je reçu les saints sacremens ? Je les veux avoir au plutôt.

MARIE.

Tous vos devoirs seront remplis, soyez en paix.

LE ROI.

Je veux voir M. de Brichanteau.

MARIE.

Tout à l'heure il sera près de vous.

LE ROI.

Me dit-on, au moins, des prières ?

MARIE.

Je n'ai presque cessé depuis ce matin.

LE ROI.

Pauvre chère Marie ! Et Ambroise..... où est-il ?

MARIE.

Là, près de vous, avec votre mère et mes oncles.

LE ROI.

Non, non, toi et Ambroise...

MÉDICIS *au duc de Guise.*

Quant à moi, je ne saurais me résoudre à consentir à mettre ainsi dans un plus grand péril la vie de mon fils.

LE DUC DE GUISE.

Même dans l'espoir de le sauver ?...

MÉDICIS.

Qu'on agisse ainsi qu'on croira le devoir faire; mais que ce soit au moins sans mon consentement.

AMBROISE PARÉ.

Il est cependant indispensable... un ordre formel, un ordre écrit même, ne sera pas trop pour me décider.

MÉDICIS.

Je ne le donnerai jamais.

LE DUC DE GUISE.

Alors, le Roi de France peut demain se nommer Charles IX.

MÉDICIS.

Que la volonté du ciel s'accomplisse...

LE DUC DE GUISE.

Fort bien, Madame!...

MÉDICIS.

Au risque d'encourir le blâme de MM. de la religion, si l'on ordonnait plutôt un

beau pélerinage... une procession générale et solennelle?

LE CARDINAL.

En ce moment, tous les prêtres, tous les religieux prient pour les jours de Sa Majesté.

MÉDICIS.

Eh bien! si le Roi faisait un vœu?

LE CARDINAL.

J'en sais un qu'il eût dû faire depuis longtemps, et que je lui eusse conseillé fort.

MÉDICIS.

Quel est-il?

LE CARDINAL.

Celui d'exterminer tous les hérétiques du royaume.

AMBROISE PARÉ.

En effet, je ne songeais pas à ce moyen....

LE DUC DE GUISE *au Cardinal.*

Mon frère, y pensez-vous?

AMBROISE PARÉ.

Si le sang hérétique peut produire de si merveilleux effets, je ferais bien de me retirer, car on n'a plus nul besoin d'autres médecins... Les bourreaux d'Amboise sont encore là.

LE DUC DE GUISE.

De grâce! maître...

AMBROISE PARÉ.

Je connais même tel de ces rebelles, comme on nous appelle, qui n'hésiterait pas à offrir sa propre vie pour sauver celle du monarque.

LE DUC DE GUISE.

Ambroise, montrez plus de modération que ceux qui vous en devraient l'exemple; je leur eusse imposé silence, si j'en avais eu le droit; mais laissez qui voudra méconnaître sa propre dignité et le lieu où nous sommes. Si l'estime du duc de Guise peut vous dédommager de tant d'injustice, elle vous est acquise à tout jamais.

AMBROISE.

Il ne fallait pas moins que ces paroles, Monseigneur, et le sentiment de mes devoirs pour me retenir ici....

LE ROI.

Qu'avez-vous, Ambroise?

AMBROISE PARÉ.

Pardonnez-moi, Sire, d'avoir ainsi troublé votre repos.

LE ROI.

Du repos!... Marie... tourne-moi un peu de ce côté... là... vers toi... que je te voie encore... une fois au moins.

MARIE.

Courage ! Dieu est si bon, et je le prie de si grand cœur !

LE ROI.

J'ai la tête brûlante... je ne vois plus... j'entends à peine... Donne-moi la main, Marie...

MARIE.

Là... soutenez-vous sur moi.

LE ROI.

Mon cœur... pour mon Dieu... pour toi, Marie... toujours...

MARIE.

Ne parlez pas ainsi, je vous en prie.

LE ROI.

A dix-sept ans... mourir !

MARIE.

Non, non, vous ne mourrez pas; qu'avons-nous fait au Ciel pour qu'il nous punisse ?

LE ROI.

Ne pleure pas... Marie... nous nous rejoindrons... là-haut...

AMBROISE PARÉ.

Les instans sont précieux, entendez cette parole faible, cette respiration entrecoupée... J'attends ce qui sera résolu.

LE DUC DE GUISE.

Maître Paré, j'approuve à l'avance tout ce que vous ferez, mais mon avis est que l'opération soit tentée.

MÉDICIS.

Moi, je n'y saurais consentir.

LE CARDINAL.

Et moi je demande à réfléchir encore quelque temps.

AMBROISE PARÉ.

Puisqu'aussi bien voici la nuit, force nous sera bien de différer jusqu'à demain...

Entre M. de Brichanteau, confesseur du Roi; le Cardinal va lui dire quelques mots tout bas.

LE CARDINAL.

Cédons la place au confesseur de Sa Majesté.

SCÈNE VII.

L'appartement de la Reine.

MÉDICIS *lisant une lettre.*

« Gardez-vous, Reine, de laisser mourir » un prince du sang... Vous êtes puissante de » garder la balance entre les grands, et les » faire débattre à qui mieux mieux vous ser- » vira, ayant la science de régner et votre mai- » son pleine de Rois. Soyez maîtresse, et non » serve de vos mauvais conseillers, et tenez » pour sûr, si vous épandez votre sang selon » leur désir ou leur courroux, à cela même » vous sacrifiez votre couronne et votre » Etat...

» *L'Hôpital.* »

Il a raison..... Je suis bien résolue à tout faire pour empêcher la mort du Prince : c'est d'ailleurs l'avis de M. de Tournon, mon vieux et fidèle ami, qui n'a en sa vie fait une faute,

ou donné un mauvais conseil; mais aurai-je le pouvoir comme la volonté? On vient... cachons bien cette lettre.

Entre le cardinal de Lorraine.

MÉDICIS.

Quel air soucieux, Cardinal....

LE CARDINAL.

Je n'ai que trop sujet de l'être, Madame, car les choses sont loin d'aller comme il faudrait... La maladie du Roi, et puis cet entêté chancelier, qui s'obstine à refuser de signer l'arrêt du Prince....

MÉDICIS.

Quoi! ne peut-on donc absolument vaincre sa résistance?

LE CARDINAL.

J'ai employé les caresses et les menaces; je l'ai trouvé inflexible.

MÉDICIS.

Mais si M. le duc essayait à son tour?

LE CARDINAL.

Rien ne pourrait faire fléchir ce mulet d'Auvergne; mon frère a déclaré d'ailleurs qu'il ne se voulait mêler de rien en tout ceci.

MÉDICIS.

Voilà qui devient embarrassant.

LE CARDINAL.

Il est pourtant un moyen, à l'aide duquel on peut se passer de tous les chanceliers du monde.

MÉDICIS.

Et quel est-il?

LE CARDINAL.

De faire signer l'arrêt par le Roi.

MÉDICIS.

Par le Roi! Cela se pourrait-il? Le Roi a-t-il ce droit?

LE CARDINAL.

On a déjà fait ainsi, et dans ce procès même, par le conseil des plus doctes, lorsqu'on a déclaré qu'il serait passé outre au jugement, nonobstant le refus que faisait le Prince de répondre.

MÉDICIS.

Mais le Chancelier, que dira-t-il?

LE CARDINAL.

Il grondera comme de coutume, il menacera de rendre les sceaux...

MÉDICIS.

Et s'il les rend en effet...

LE CARDINAL.

Alors nous serons délivrés d'un censeur incommode ; double profit.

MÉDICIS.

Voyez cependant l'état où est le Roi ?

LE CARDINAL.

Qui le sait ?

MÉDICIS.

Trop de gens peut-être.

LE CARDINAL.

Raison de plus pour se hâter.

MÉDICIS.

Et cet arrêt, que prononce-t-il ?

LE CARDINAL.

La mort.

MÉDICIS.

Ainsi, vous voudriez qu'il fût signé ?..

LE CARDINAL.

Cette nuit même.

MÉDICIS.

Et exécuté ?...

LE CARDINAL.

Demain.

MÉDICIS.

Cette nuit... demain... Imaginez-vous, Cardinal, qu'on osât occuper le Roi de cela,

en présence de tout ce qui est autour de lui?

LE CARDINAL.

La reine Marie serait seule difficile à éloigner, et je m'en charge.

MÉDICIS.

Mais il est si souffrant... de semblables soins lui répugneraient même en santé...

LE CARDINAL.

Bagatelle... un moment seul...

MÉDICIS.

Et qui ferait au Roi la proposition?

LE CARDINAL.

Vous, Madame.

MÉDICIS.

Moi?

LE CARDINAL.

Vous et moi, j'entends.

MÉDICIS.

Vous avez été bien prompt à décider.... pour mon compte, du moins.

LE CARDINAL.

Le Roi n'est-il pas condamné?

MÉDICIS.

Ah! monsieur le Cardinal, est-ce donc à sa mère qu'il faut ainsi ravir tout espoir?

LE CARDINAL.

Je sais qu'elle n'est pas moins supérieure aux autres femmes par son caractère que par son rang, et j'ai appris d'elle qu'à la hauteur où elle est placée, il faut quelquefois savoir faire le sacrifice de ses affections aux devoirs publics.

MÉDICIS.

Et pourquoi m'avoir choisie... moi... pour remplir un si triste office?

LE CARDINAL.

Eût-il mieux valu m'adresser à quelque autre, et vous en faire un secret?

MÉDICIS.

Je crois que je l'eusse préféré.

LE CARDINAL.

D'ailleurs plus que personne, seule même, peut-être vous me pouviez seconder.

MÉDICIS.

Depuis quand vous suis-je devenue si nécessaire?

LE CARDINAL.

Le moyen d'éloigner tout ce qui entoure le Roi, si je ne pouvais dire que sa mère est près de lui?

MÉDICIS.

Vous savez cependant que les veilles me tuent, que je ne puis supporter l'aspect de la douleur... et celle d'un fils encore!..

LE CARDINAL.

Quelques heures seulement?

MÉDICIS.

Si le Roi succombe demain... dans l'opération même... à quoi vous servira un arrêt que vous ne pourriez faire exécuter?

LE CARDINAL.

On peut cacher cette mort... quelque temps au moins.

MÉDICIS.

Impossible, et cet Ambroise Paré si inflexible?

LE CARDINAL.

Toujours cet homme.... Aussi, confier la santé du Roi à un hérétique!

MÉDICIS.

C'est que nul catholique n'est aussi habile que lui.

LE CARDINAL.

Il serait assez tôt pour songer à cela si le Roi mourait.

MÉDICIS.

Il faut craindre ses regards clairvoyans...

LE CARDINAL.

Je ne crains ni lui, ni tout autre, s'il m'est permis de compter sur votre appui, et j'avoue que j'ai osé l'espérer.

MÉDICIS.

Mais enfin, si le Roi refuse...

LE CARDINAL.

Ah! vous avez trop mauvaise opinion de votre ascendant sur son esprit; ce serait donc la première fois, et cela ferait naître d'étranges idées; mais non, Madame, soyez assurée qu'il cédera, si vous et moi le lui demandons... fermement.

MÉDICIS.

Eh bien! Cardinal, je désire que vous puissiez trouver quelque autre expédient, car en vérité je ne saurais vous promettre ceci.

LE CARDINAL.

Ainsi, Reine, vous me refusez?

MÉDICIS.

Mais aussi tourmenter ce pauvre enfant!...

LE CARDINAL.

J'admire ces scrupules, Madame; seulement ils me prouvent ce que j'avais déjà reconnu

avec douleur, c'est que mes paroles n'ont plus comme autrefois le don de convaincre Votre Majesté.

MÉDICIS.

Comme autrefois?... Que voulez-vous dire par là, je vous prie?

LE CARDINAL.

A moins d'être le plus ingrat des hommes, je ne saurais avoir oublié le temps où votre bonté, reconnaissant en moi du dévouement, à défaut d'autre mérite, daignait m'accorder une confiance à laquelle je répondais par mon zèle. Alors, elle daignait me comprendre; alors, ainsi qu'elle-même voulait bien le dire, nos intérêts, nos sentimens....

MÉDICIS.

Que rappelez-vous là, Cardinal, et quel moment choisissez-vous?...

LE CARDINAL.

Celui où je dois être le plus surpris de vous voir perdre le souvenir. Je croyais pourtant qu'il était des circonstances... des événemens dans la vie qui ne permettaient d'être qu'amis... ou ennemis.

MÉDICIS.

Ennemis?

LE CARDINAL.

Vous êtes effrayée de ce mot, sans doute.

MÉDICIS.

Effrayée !.. Non, mais surprise... quels ennemis pourrais-je par hasard redouter ?

LE CARDINAL.

D'anciens alliés qui, se regardant comme trahis, croiraient n'avoir plus rien à ménager.

MÉDICIS.

Expliquez-vous mieux, de grâce !

LE CARDINAL.

Ceux qui se rappelleraient la mort si tragique et si prompte du Dauphin, frère aîné de Henri II, et qui auraient, par hasard, reçu les confidences de Montécuculli....

MÉDICIS.

Oh ! rassurez-vous là-dessus, Cardinal ; nul être vivant ne sera assez osé pour mêler un nom qui doit être respecté de tous, aux impostures qu'a pu débiter un misérable.

LE CARDINAL.

Il ne faudrait pas s'y fier, toutefois.

MÉDICIS.

Qui s'y risquerait jouerait gros jeu.

LE CARDINAL.

Peut-on calculer jusqu'où peut aller l'emportement?

MÉDICIS.

Quand la prudence n'est pas là pour la retenir... Mais tenez, Cardinal, finissons tout ceci : croyez-moi, vous aviez pris d'abord une meilleure voie pour me convaincre, et je vous y ramène pour que vous n'en sortiez plus, car je suis encore plus votre amie que vous ne pensez.

LE CARDINAL.

Je serais le plus malheureux homme du monde, s'il me fallait perdre cet espoir; avouez-le toutefois, que n'ai-je pas dû penser, depuis quelque temps, en voyant nos projets les plus secrets, nos plans les mieux combinés renversés comme par une puissance invisible?.. Par exemple, cet accord si bien concerté avec l'Espagne, pour nous emparer du Béarn...

MÉDICIS.

Étais-je donc la seule à le connaître?

LE CARDINAL.

Et tous ces avis donnés au prince de Condé de ne pas venir à Orléans?

MÉDICIS.

Combien de gens ne lui ont pas écrit pour le dissuader! Sa femme, sa belle-mère... il dit lui-même que le conseil lui en a été donné de plus de vingt côtés.

LE CARDINAL.

Enfin, il y a peu de jours encore, le dessein est pris de se défaire du roi de Navarre, et le lendemain même on ne le voit plus marcher qu'entouré de gentilshommes... Qui savait ce projet, si ce n'est vous et moi ?

MÉDICIS.

Et celui que vous aviez chargé de l'action, sans doute...

LE CARDINAL.

Comment! lui... un homme si dévoué!.. Si je le croyais....

MÉDICIS.

Mais, mon pauvre Cardinal, avec la moindre réflexion, vous m'accorderiez un peu plus d'habileté qu'il n'en apparaîtrait en tout ceci. Croyez-vous que, si la moindre intelligence eût été entre le Prince et moi, je lui eusse laissé faire parade de cette armée qui l'entoure quand il va par la ville, comme pour dire à chacun qu'il a été averti et qu'il a peur.

LE CARDINAL.

En effet...

MÉDICIS.

Ne sais-je pas bien d'ailleurs que cette légion de Gascons, querelleurs et bavards, loin de le garantir de rien, rend au contraire toutes choses plus faciles? Qui empêche à présent d'assembler un nombre égal et même plus grand de gentilshommes, de leur faire prendre querelle avec les Navarrois?..

LE CARDINAL.

Pour cela, rien n'est aussi aisé, car ils sont prompts et hauts à la main.

MÉDICIS.

Eh bien! ne comprenez-vous pas?.. au milieu du tumulte...

LE CARDINAL.

Un coup mal dirigé...

MÉDICIS.

Quelque habile maladresse...

LE CARDINAL.

Et tout est fini... Oui, l'avis et bon, et j'en pourrai profiter.

MÉDICIS.

Eh bien! suis-je encore l'amie du roi de Navarre?

LE CARDINAL.

Maintenant je ne le croirai plus... votre intérêt d'ailleurs...

MÉDICIS *d'un ton caressant.*

Les menaces et la crainte ont, vous le savez, peu d'empire sur Catherine de Médicis; mais vous avez fait un appel à d'anciens sentimens, rappelé des jours... Enfin que voulez-vous? je cède et me rends à vos vœux, quoi qu'il m'en coûte; car quelque chose me dit que je fais une action mauvaise.

LE CARDINAL.

Ainsi, je puis compter sur votre appui?

MÉDICIS.

Comme par le passé.

LE CARDINAL.

Je descendrai donc chez le Roi au milieu de la nuit.

MÉDICIS.

Je vous y attends.

Le Cardinal sort.

Il a fallu consentir à tout; il a fallu donner le change à ses soupçons qui n'étaient que trop fondés. Il voit bien que c'est moi qui ai tout appris au roi de Navarre... Aussi est-on plus maladroit! Assembler tout ce monde autour

de lui... Mais en le prévenant, tout sera facilement réparé : il faut d'ailleurs achever notre accord sur la régence, car c'est à lui qu'elle reviendrait... Je lui veux envoyer encore mon petit d'Auvergne ; quoique bien jeune, il est adroit et dévoué, il peut aller et venir dans cette maison... Et puis on ne risque rien à le démentir... s'il échoue.

Voici qui est bien de ce côté ; mais pour cela, il ne faut pas que le prince de Condé périsse... Puis, M. de L'Hôpital a raison : plus le Cardinal désire se défaire du seul des Bourbons qu'il redoute, plus mon intérêt est de le sauver... Mais comment faire?... comment empêcher maintenant que l'arrêt soit signé cette nuit?.. Je ne veux pas rompre ouvertement avec les Lorrains, pourtant... qui sait ce qui peut arriver ? Ah! tout cela s'arrangerait si le Roi... Puisqu'il n'en peut réchapper... il serait bien un moyen... le Cardinal lui-même m'en a donné l'idée en me reparlant de cette mort de Lyon que je croyais avoir oubliée... un moyen violent, terrible... Si c'est le seul, après tout... j'y vais songer. (*Elle appelle.*) Qu'on me fasse venir M. de Birague.

Entre Birague.

Doucement, Birague, doucement; ne troublons le repos de personne à cette heure..... Etes-vous bien sûr que nul ne vous a vu entrer?

BIRAGUE.

Par cet escalier secret, enveloppé dans ce manteau...

MÉDICIS.

Approchez-vous, Birague; cette conversation doit être tenue à voix basse... vous savez si je vous ai toujours été bonne maîtresse.

BIRAGUE.

Je dois tout à Votre Majesté, et me fais gloire de l'avouer.

MÉDICIS.

Je servais en vous, non moins un compatriote, qu'un homme sur lequel j'avais fondé un grand espoir.

BIRAGUE.

Je ferai en sorte de ne le pas trahir.

MÉDICIS.

Eh bien! je vous demande aujourd'hui une preuve de votre dévouement... mais... je voudrais être comprise sans parler.

BIRAGUE.

Faut-il, Reine, vous venger d'un de vos

ennemis?... Quel est-il? et demain... tout sera dit.

MÉDICIS.

Vous êtes intelligent et prompt, mon fils; je vous sais gré de ce zèle, mais je ne lui demande pas tant... Votre bras ne me sera pas nécessaire... il s'agit seulement...

BIRAGUE.

De punir une injure?... Une femme, même quand elle est reine, ne peut manier le fer; elle est forcée de recourir à des moyens... plus secrets... mais non moins sûrs.

MÉDICIS.

Continuez, René.

BIRAGUE.

Ainsi donc, par exemple, un breuvage.... assoupissant....

MÉDICIS.

Continuez, René...

BIRAGUE.

Qui causerait un sommeil profond.... un sommeil...

MÉDICIS *l'interrompant.*

Dont on serait maître... je suppose.

BIRAGUE.

Oui, en usant de quelque précaution que j'indiquerais.

MÉDICIS.

Et vous possédez les secrets d'une si merveilleuse préparation !

BIRAGUE.

Je l'appris à Naples de la fameuse Tophana... Je sais composer un narcotique, dont quelques gouttes procurent du calme, un repos agréable; quelques gouttes de plus...

MÉDICIS.

Donnez-moi ceci, Birague, et me l'apportez sans retard; le prix vous en sera payé bien haut: je vous attends toute la soirée, et ne recevrai autre que vous... Allez.

SCÈNE VIII.

La chambre à coucher du Roi.

Trois heures de la nuit.

MÉDICIS *seule*.

En vain mes yeux se fixent sur ce livre; ils regardent sans lire, je vois entre les lignes des caractères de feu. Le roi de Navarre m'a tout promis, mais je lui ai promis, moi, de sauver son frère; je le sauverai donc... à tout prix... (*S'approchant du lit.*) Tu ne pouvais vivre, malheureux enfant, car tu portais en ton sein le germe d'une mort prématurée; toi, triste produit et victime prédestinée de l'expérience que me fit faire Ruggieri pour vaincre une stérilité de dix années... Quelle étrange figure! ce nez apiati, ces tempes larges et saillantes, ce corps grêle... voilà pourtant l'héritier du beau, du puissant Henri... voilà le fils que Médicis lui a donné!.. Eh bien! pourquoi n'en serait-il

pas ainsi ? Allez, fiers monarques qui vous appelez nos maîtres, abandonnez vos épouses pour des... Valentinois; nous avons un moyen de nous venger sur vous... et sur vos peuples... car nous pouvons faire asseoir sur votre trône un étranger...

LE ROI.

Dieu, ayez pitié de moi!

MÉDICIS.

Comme il paraît agité!

LE ROI.

Oh ! c'est trop souffrir !

MÉDICIS.

Ne vaudrait-il pas mieux... même pour lui, qu'il eût déjà cessé de vivre, que d'endurer cette longue agonie... Ambroise ne le sauvera pas... Eh! qui sait, si cet état se prolonge, jusqu'où peut aller l'audace de ces Lorrains, lorsqu'ils auront en main l'arrêt de mort de leur plus redoutable adversaire?.. Les droits de mes autres fils seraient-ils même respectés? Certes, la tentation en est grande depuis long-temps pour MM. de Guise, et les conseils ambitieux ne leur manqueront pas...

LE ROI.

Marie! Marie!

MÉDICIS.

La Reine est allée prendre quelque repos; je suis auprès de vous, mon fils.

LE ROI.

Que je souffre, ma mère! Ma gorge est brûlante.

Elle approche du Roi.

MÉDICIS.

Quelle odeur de fièvre s'échappe de ce lit! Le cœur me fault.

LE ROI.

Je donnerais mon royaume pour une heure de relâche... A boire!

MÉDICIS.

(*A part.*) A boire?... Dieu... (*Haut.*) Que dites-vous là, mon fils?

LE ROI.

Cette potion...

MÉDICIS *roulant dans ses doigts la phiole qu'elle a tirée de sa pochette et qu'elle tient à la main.*

Quelle potion?

LE ROI.

Qu'Ambroise.... a préparée.... là.... près de moi.

MÉDICIS.

Si j'y mêlais.. (*L'horloge sonne trois heures.*) Voici l'"instant où le Cardinal va venir...

LE ROI.

Ma mère, de grâce!

MÉDICIS.

Birague m'a dit que cette liqueur donnait un sommeil profond... Eh bien! que le Roi ne puisse s'éveiller... de toute cette nuit... Alors... il ne pourra signer...

LE ROI.

Marie, où es-tu?

MÉDICIS.

Et ce délai...

LE ROI.

Marie ne me fait pas attendre... elle...

MÉDICIS.

Marie... tiens. (*Elle verse la liqueur dans la coupe.*) Voici, mon fils?

Le Roi saisit la coupe; Médicis étend inutilement le bras pour la reprendre.

LE ROI.

Merci, ma mère.

MÉDICIS.

Quel effroi me saisit!

LE ROI.

Ah!... jamais je ne trouvai rien aussi doux!

MÉDICIS *regardant le flacon vide.*

Je ne croyais pas en avoir tant versé..... Je voudrais n'avoir point fait cela... (*Elle va s'asseoir.*) Le frisson me prend... Serait-ce la fièvre que j'aurais gagné déjà en respirant ce mauvais air, ou bien plutôt... (*Elle se lève et marche à grands pas.*) Je ne puis demeurer en place, et cependant les forces me manquent... Si j'essayais de prier... (*Elle s'agenouille, puis se relève aussitôt.*) Je n'ose pas... que pourrais-je dire à Dieu? C'est mon fils pourtant, à moi... (*S'approchant du lit.*) Comme il est déjà endormi... (*Elle le remue.*) Vains efforts... S'il ne devait pas se réveiller... (*Regardant de nouveau le flacon.*) Quel démon a donc pesé sur ma main?... Je veux appeler Ambroise et lui tout avouer... Mais ce Cardinal qui va venir, que dirait-il?... Homme odieux! à quoi m'as-tu conduite? Que n'ai-je pu faire sur toi l'essai de ce breuvage!... je n'aurais pas tremblé en le versant... Mais j'entends marcher... Dieu!... c'est lui sans doute... c'est lui!...

Entre le Cardinal.

LE CARDINAL.

Eh bien ! Madame, et le Roi ?

MÉDICIS.

Le Roi.... il repose.

LE CARDINAL.

Alors le mal a diminué ?

MÉDICIS.

Mais.... je crois qu'il souffre moins.

LE CARDINAL.

Il faut l'éveiller, pourtant.

MÉDICIS.

Quoi ! troubler le premier moment de calme qu'il ait goûté depuis tant de jours !

LE CARDINAL.

Qui sait ! s'il nous échappait cette nuit ?

MÉDICIS.

Laissez-lui du moins quelques heures.

LE CARDINAL.

Non, non, il faut que ce soit à l'instant même... Allons, Reine, veuillez m'aider.... Mais comme il est immobile... Dieu ! que ce sommeil est profond... Serait-il donc déjà mort ?

MÉDICIS *effrayée.*

Que dites-vous ? (*Elle lui prend le bras, et*

lui pose la main sur le cœur.) Non, non, voyez... le pouls et le cœur lui battent encore...

LE CARDINAL.

Comme ses mains sont froides!

MÉDICIS.

Vous m'épouvantez, Cardinal!

LE CARDINAL.

Je vois qu'il n'y a pas un moment à perdre... Allons, plaçons-le sur son séant... là... des sels spiritueux, Madame; veuillez lui faire respirer des sels.

MÉDICIS *à part.*

S'il était vrai que de ma propre main... Ah! sauvons mon fils, et périsse tout le reste!

Elle lui fait respirer des sels.

LE CARDINAL.

Courage! il a fait un mouvement... ses lèvres s'agitent.

LE ROI.

Miserere mei...

LA REINE *reculant d'effroi.*

Dieu!

LE CARDINAL.

Qu'avez-vous donc, Madame?

MÉDICIS.

Cette voix...

LE ROI.

Pourquoi... m'éveiller ?

MÉDICIS.

Enfin, je respire.

LE CARDINAL.

Sire!.. Allons, voilà sa tête qui retombe de nouveau... Des sels encore, Madame.

LE ROI.

J'étais si bien!

LE CARDINAL.

Sire... la Reine votre mère et moi...

LE ROI.

Et Marie?..

LE CARDINAL.

La Reine va venir... Veuillez seulement signer, Sire...

LE ROI.

Quoi?

MÉDICIS.

L'arret de mort....

LE ROI.

Oh! non.

LE CARDINAL *à Médicis.*

Vous vous êtes bien hâtée de parler, Ma-

dame; ne pouviez-vous me laisser ce soin ?... Tenez, encore assoupi !... Veuillez seulement le ranimer, et je me charge, moi, de dire ce qu'il faut... Là, frottons-lui les tempes de vinaigre... les yeux maintenant...

LE ROI.

Laissez-moi.

LE CARDINAL *au Roi.*

Il le faut, Sire, cela importe à la religion et au salut de votre ame.

LE ROI.

Mais... je ne puis...

LE CARDINAL.

Croyez, Sire, que votre mère et moi ne voudrions pas....

MÉDICIS.

Voyez.... il ne saurait même tenir cette plume.

LE CARDINAL.

Il faut qu'il signe pourtant.

MÉDICIS.

Enfin, s'il ne le peut?

LE CARDINAL.

Vous l'y aiderez, Madame.

MÉDICIS.

Et comment l'y aiderais-je?

LE CARDINAL.

En lui conduisant la main.

MÉDICIS.

Ah ! Cardinal, que me proposez-vous là ?

LE CARDINAL.

De remplir une promesse que vous avez faite ; autrement, ce sommeil si profond et si soudain me donnerait à penser....

MÉDICIS *vivement.*

Allons, allons... je ferai ce que vous voulez, puisque j'ai promis... Où faut-il que ce soit ?

LE CARDINAL.

Il place la plume entre les doigts du Roi ; Médicis lui guide la main.

Là... Non, plus bas... plus à droite... C'est cela... moi, je vais maintenir le corps dans cette position.... Bien.... un O maintenant... un I.... un S.... Voilà qui est fait.

MÉDICIS.

Grand Dieu !

LE CARDINAL.

Ah ! j'oubliais....

MÉDICIS.

Encore !

LE CARDINAL.

Les enlacemens qu'il met d'ordinaire après son nom.

MÉDICIS.

Quoi! n'est-ce donc pas assez?

LE CARDINAL.

Vous ne voudriez pas n'avoir fait qu'une besogne inutile.

MÉDICIS.

Et c'est là que j'ai été amenée!

LE CARDINAL.

Replaçons-le maintenant... Mais j'entends des pas dans la galerie. Qui peut venir à cette heure?.. Remettez-vous, Madame, vous êtes d'une pâleur mortelle...

Entre Ambroise.

AMBROISE PARÉ.

Ma vue paraît causer ici quelque étonnement. Que s'y est-il donc passé?... Quel silence!.. est-ce que le Roi...

MÉDICIS.

Non! non, Ambroise... seulement une espèce de léthargie paraît avoir comme suspendu son existence.

AMBROISE PARÉ.

Le cas est étrange. (*Il s'approche et prend la main du Roi.*) Le pouls bat encore... le cœur aussi, mais bien lentement ; qui me dira ce qui est advenu?

LE CARDINAL.

La Reine, monsieur Ambroise; car c'est elle, elle seule qui a veillé cette nuit... Quand je suis arrivé, il y a peu de momens, le Roi était déjà dans cet état.

AMBROISE PARÉ.

Depuis quelle heure a-t-il commencé à dormir ainsi?

MÉDICIS.

Depuis deux heures.

AMBROISE PARÉ.

Et ne lui a-t-on rien donné?

MÉDICIS.

Rien... que cette potion... prescrite par vous.

AMBROISE PARÉ *regardant au fond du vase.*

Ah! je comprends maintenant.

LE CARDINAL.

Ainsi, monsieur Ambroise, nous vous remettons le Roi vivant.

AMBROISE PARÉ.

Vivant... (*Il prend le bras du Roi.*) Mais je l'espère.

LE CARDINAL.

Il faut donc, quoi qu'il arrive, que ce soir, et pour tout le monde... le Roi soit vivant encore.

AMBROISE *étonné.*

Ce soir... vivant encore...

MÉDICIS.

Maître Ambroise, veuillez m'écouter... J'ai des choses importantes à vous dire.

LE CARDINAL.

Vous m'avez compris?

AMBROISE PARÉ.

Monsieur le Cardinal... je le crains.

LE CARDINAL.

Alors...

AMBROISE.

Alors, voici ma réponse (*étendant le bras sur le lit du Roi*) : cette couche est à moi, et nul désormais n'en approchera sans ma volonté. Si Dieu dispose du Roi, je l'annonce à l'instant même : si l'on veut user de violence, je parlerai, et malheur à qui m'y aura contraint.

LE CARDINAL.

Voilà de beaux mots, maître Ambroise; mais je vous le répète, beaucoup d'intérêts, et le vôtre peut-être, vous commandent de ne rompre le silence que lorsqu'on vous l'aura prescrit.

Il sort en faisant un geste de menace.

MÉDICIS.

Ambroise... écoutez-moi!

AMBROISE PARÉ.

J'ai peine à croire tout ce que je vois!

MÉDICIS.

Si... par imprudence... si dans un motif... excusable on eût fait prendre au Roi....

AMBROISE PARÉ.

On eût commis une faute... un crime peut-être?

MÉDICIS.

Serait-il alors quelque remède?

AMBROISE PARÉ.

Oui... si trop de temps ne s'était pas déjà écoulé.

MÉDICIS.

Eh bien! Ambroise, mon cher Ambroise, ne perdez pas un moment: la vie du Roi, la vie de mon fils est entre vos mains, et jamais aucune mère ne vous aura dû plus de reconnaissance.

Elle sort avec avec rapidité.



SCÈNE IX.

Une salle voisine de celle où se tiennent les états-généraux; le Cardinal et le duc de Guise sont à la fenêtre regardant sur la place de l'Estape.

LE CARDINAL.

Oui, l'accord est fait entre le Navarrois et la Reine-mère. Ce pauvre Roi a consenti à se départir de la régence, pour n'être que lieutenant-général.

LE DUC DE GUISE.

Et ne dit-on pas qui a mené cet accommodement?

LE CARDINAL.

C'est le fils du duc de Montpensier, ce jeune fou de Dauphin d'Auvergne.

LE DUC DE GUISE.

Oh! que nenni, monsieur mon frère; je vois là-dessous une plus habile main : il y a ici de l'Hôpital et du Tournon.

LE CARDINAL.

Mais ce n'est pas tout; le Connétable a quitté Chantilly, et il vient à Orléans, en grande compagnie de gentilshommes et de suivans.

LE DUC DE GUISE.

Enfin... après tant d'hésitation il se décide pourtant... Il faut, pour que le vieux routier prenne ce parti, qu'il ait nouvelles certaines de la santé du Roi.

LE CARDINAL.

Par la Reine-mère... Ne vous l'ai-je pas annoncé? Elle est avec eux corps et ame.

LE DUC DE GUISE.

Alors il me faut changer quelques officiers des compagnies de Châtillon et de Montmorency.

LE CARDINAL.

Tenez, mon frère, ceci ne me présage rien de bon....

LE DUC DE GUISE.

Je conviens que les choses se compliquent fort.

LE CARDINAL.

Si vous le vouliez cependant, il serait un bon moyen d'en finir.

LE DUC DE GUISE.

Quel est-il ?

LE CARDINAL.

Dites un mot, et demain, ou dès que le Roi aura cessé de vivre, les fils de Louis d'Outremer, les héritiers de Charles de Lorraine, auront recouvré les droits qu'ont usurpés sur eux les faibles descendans de Hugues Capet...

LE DUC DE GUISE.

Ou seront renvoyés à Nancy... Ne cesserez-vous donc de m'obséder sans cesse du même propos ?

LE CARDINAL.

C'est que cette occasion perdue ne se retrouvera plus.

LE DUC DE GUISE.

Alors je plains fort notre maison, si son aîné la prive ainsi de ses hautes destinées; mais la couronne fût-elle là sous ma main, je vous déclare que je n'étendrais pas le bras pour la saisir.

LE CARDINAL.

Quoi ! même pour racheter votre tête ?

LE DUC DE GUISE.

Et les sermens que nous avons faits au Roi, à son père, à son aïeul ?

LE CARDINAL.

On vous en déliera.

LE DUC DE GUISE.

Mais qui nous affranchira des remords?

LE CARDINAL.

Le succès.

LE DUC DE GUISE.

Si le succès même nous manquait?

LE CARDINAL.

Impossible... j'ai tout prévu.

LE DUC DE GUISE.

Avez-vous oublié que vous-même me disiez que tous ces habitans d'Orléans étaient mauvais, huguenauds et Bourbons?

LA FOULE, *qui a aperçu le Duc et le Cardinal.*

Vive le Roi! vivent MM. de Guise!

LE CARDINAL.

Les entendez-vous?

LE DUC DE GUISE.

Ce sont sans doute les mêmes qui criaient si fort *à bas la messe!* aux oreilles de Vieilleville.

LE CARDINAL.

Au moins aurons-nous l'armée et les couvens!

LE DUC DE GUISE.

Défendez la religion comme l'entendent les moines, et le trône comme le voudrait l'armée, vous verrez ce que deviendront l'un et l'autre.

LE CARDINAL.

N'avez-vous pas fait pour ce pays plus que tous les Bourbons et les Valois du monde?

LE DUC DE GUISE.

J'espère n'avoir pas été inutile à la gloire de la France.... peut-être se souviendra-t-elle un jour que c'est moi qui lui ai conservé Metz, et lui ai rendu Calais que l'Anglais avait possédé pendant deux siècles. Mais enfin, malgré ces services, on s'obstine à nous y regarder comme étrangers, et cette raison seule nous devrait interdire toute espérance... Quel temps d'ailleurs prenez-vous pour de pareils rêves quand les états sont là... assemblés... et délibèrent à deux pas de nous?

LE CARDINAL.

C'est sur eux que je compte le plus : j'y ai cent députés à moi, et ceux-là entraîneront les autres... Les voilà qui se rendent tous à l'assemblée; voyez, voyez quels regards caressans, quel air soumis!

Il salue les députés de la main avec une affection protectrice.

LE DUC DE GUISE.

Et les Princes du sang ?

LE CARDINAL.

Un seul est redoutable, et il ne le sera pas long-temps, car voici son arrêt de mort.

LE DUC DE GUISE.

Quoi ! signé.... par le chancelier ?

LE CARDINAL.

Par le Roi.

LE DUC DE GUISE.

Par le Roi... là... le Roi lui-même?

LE CARDINAL.

Signé de sa main...

LE DUC DE GUISE *regardant l'arrêt.*

Que cette écriture est tremblée !

LE CARDINAL.

Qu'importe cela? cet acte n'en vaut pas moins ; et tenez... regardez là-bas... devant le couvent des cordeliers...

LE DUC DE GUISE.

Un échafaud !...

LE CARDINAL.

Dans deux heures il aura fait justice du roi des huguenauds et terminé enfin tout de bon l'affaire d'Amboise.

LE DUC DE GUISE.

Si le Prince est condamné, je ne m'oppose pas à ce que le jugement s'exécute; mais du reste n'attendez rien de moi, car, quoi qu'il arrive, je ne donne d'autre ordre aux troupes que celui d'obéir au nouveau Roi.

LE CARDINAL.

Homme opiniâtre et faible à la fois, vous ne méritez pas les biens que le sort vous envoie! Mais je saurai vous mener là malgré vous. (*Il appelle.*) Qu'on fasse venir M. de Cypierre.

Entre un officier.

L'OFFICIER.

M. le Connétable entre en ce moment dans Orléans, suivi d'une troupe nombreuse de gentilhommes.

LE CARDINAL.

Le Connétable!

LE DUC DE GUISE.

Combien sont-ils?

L'OFFICIER.

Environ quinze cents. Aussitôt qu'il est entré en ville, il a congédié les sentinelles qu'il a trouvées aux portes.

LE DUC DE GUISE.

Et de quel droit ?

L'OFFICIER.

Comme Connétable, a-t-il dit, demandant depuis quand il était d'usage de donner ainsi des gardes au Roi, comme s'il était en danger au milieu de ses sujets.

LE DUC DE GUISE.

Quelle audace... Eh bien ! c'est moi qui vais lui répondre.

LE CARDINAL.

Et moi, je vais lui envoyer, pour fêter sa bienvenue, la tête de son beau neveu de Condé.

SCÈNE X.

Les appartemens du Roi ; un salon d'attente.

CHICOT.

Eh bien ! monsieur du Maine, il n'y a pas foule dans ce salon, ce me semble, et je crois que nous pourrions fort bien y rester seuls assez long-temps.

LA ROCHE-DU-MAINE.

Je te suis garant qu'on est, à cette heure, moins à son aise chez le roi de Navarre.

CHICOT.

Ils croient apparemment qu'on va plus mal ici... En effet, j'ai vu porter beaucoup d'argent chez le Cardinal ; cela sentait fort le déménagement.

LA ROCHE-DU-MAINE.

Et moi, je l'ai rencontré lui-même... Jamais je ne l'avais trouvé si poli.

CHICOT.

Mauvais signe ; il faut qu'il se croie bien ma-

lade... Mais voici pourtant M. le cardinal d'Armagnac... Qu'est-ce à dire? nous tromperions-nous, ou se trompe-t-il?

LE CARDINAL D'ARMAGNAC.

Bonjour, Messieurs, bonjour, Chicot; eh bien! comment va le Roi?

CHICOT.

Mais le Roi ne se porte-t-il pas toujours bien?

LE CARDINAL D'ARMAGNAC.

Monsieur Chicot, ce ne sont pas des plaisanteries que je vous demande, ce sont des nouvelles.

CHICOT.

Et moi qui venais ici pour en apprendre... j'avoue même que je comptais un peu sur Votre Seigneurie.

LE CARDINAL D'ARMAGNAC.

Le bon Dieu te bénisse!... Mais quoi! personne n'a-t-il donc vu Ambroise?... Enfin, jusqu'à Chicot, tout le monde se mêle aujourd'hui d'être discret.... Voici qui est fort embarrassant.

CHICOT.

Mais il me semble que Votre Seigneurie devrait être moins empêchée qu'un autre,

puisqu'elle est décidée à être du parti du plus fort; elle agira comme elle a déjà fait trois ou quatre fois, et dernièrement lors du renvoi de madame de Valentinois.

LE CARDINAL D'ARMAGNAC.

Que veux-tu donc aussi? une maîtresse....

CHICOT.

D'un Roi mort!....

LE CARDINAL D'ARMAGNAC.

Et puis si ce sont MM. de Bourbon, et par suite les réformés qui l'emportent?...

LA ROCHE-DU-MAINE.

En effet, un Cardinal de la sainte Eglise romaine et des hérétiques....

CHICOT.

Au demeurant, voici quelqu'un qui traverse la cour, et qui vous en apprendra plus que personne, s'il veut vous dire ce qu'il sait.

LA ROCHE-DU-MAINE.

C'est Saint-André.

LE CARDINAL D'ARMAGNAC.

M. de Saint-André! Alors...

LA ROCHE-DU-MAINE.

Oui, celui-là y voit de loin.

CHICOT.

Croyez-moi, monsieur le Cardinal, faites comme M. de Saint-André : il ne se trompe guère, lui, en pareil cas. Voyez, n'a-t-il pas bien à propos offert sa maison aux Princes lors de leur arrivée à Orléans ?

LA ROCHE-DU-MAINE.

Et il n'y avait pas foule alors, car ils ont été au moment de coucher dans la rue.

LE CARDINAL D'ARMAGNAC.

Il y a des gens qui ont du bonheur... oui... Puisque voici M. de Saint-André, je reste.

Entre Saint-André.

SAINT-ANDRÉ.

Ma foi, je suis sorti de chez moi, parce qu'on y étouffe. Il y a tant de monde chez le roi de Navarre...

LE CARDINAL D'ARMAGNAC.

Là, j'en étais sûr, moi : c'est ce méchant fou de Chicot aussi... l'on ne sait jamais avec lui s'il gausse ou s'il dit vérité... Je vais chez le roi de.....

CHICOT.

Mais quel bruit ! quel mouvement !...

Arrivent successivement Vieilleville, Brantôme, Genlis, Burie, Sanzac, Perrenot de Chantonay, ambassadeur d'Espagne, Trogmorton, ambassadeur d'Angleterre, etc., etc.

LE CARDINAL D'ARMAGNAC *à part.*

Un instant ; ne nous pressons pas.

LA ROCHE-DU-MAINE.

Qui les amène ainsi tous à la file ?...

CHICOT.

Quelque terreur panique se serait-elle répandue chez MM. de Bourbon ?

LA ROCHE-DU-MAINE.

Y aurait-on dit que le Roi allait mieux?

BRANTOME.

Justement, on a assuré qu'Ambroise venait de pratiquer une opération qui avait réussi à plein...

VIEILLEVILLE.

Aussitôt tout le monde s'en est allé pour venir ici.

BRANTOME.

Et moi des premiers.

LA ROCHE-DU-MAINE.

Je te reconnais là.

BRANTOME.

En un instant l'appartement du Navarrois a été désert.

VIEILLEVILLE.

Et puis on a su que M. de Cypierre avait tout fait disposer sur la place de l'Estape pour l'exécution de M. le prince de Condé.

CHICOT.

Grand Dieu! que dites-vous là ?

LA ROCHE-DU-MAINE.

Et on en a conclu?...

BRANTOME.

Que MM. de Guise sont plus puissans que jamais, puisqu'ils font un tel coup d'autorité.

LA ROCHE-DU-MAINE.

Ah! pour cette raison-là... Mais la porte s'ouvre.

VIEILLEVILLE.

A deux battans !

BRANTOME.

Quoi ! le Roi serait-il déjà sur pied ?

VIEILLEVILLE.

Voici M. le grand-maître qui s'avance au milieu des hérauts d'armes.

TOUS.

Écoutons... silence !

LE DUC DE GUISE *à voix basse.*

Le Roi est mort.

LE ROI D'ARMES *à haute voix.*

Le Roi est mort! le Roi est mort! le Roi est mort! Priez Dieu pour le salut de son ame.

Paraît le duc d'Orléans accompagné de la Reine-mère et précédé des grand-sofficiers de la couronne.

LE PREMIER GENTILHOMME, *annonçant.*

Vive le Roi!!!

TOUS LES COURTISANS.

Vive notre bon roi Charles-Neuf!!!


BIBLIOTH. NATIONALE R.F.

FIN.

2 ouvrages en 1 vol.

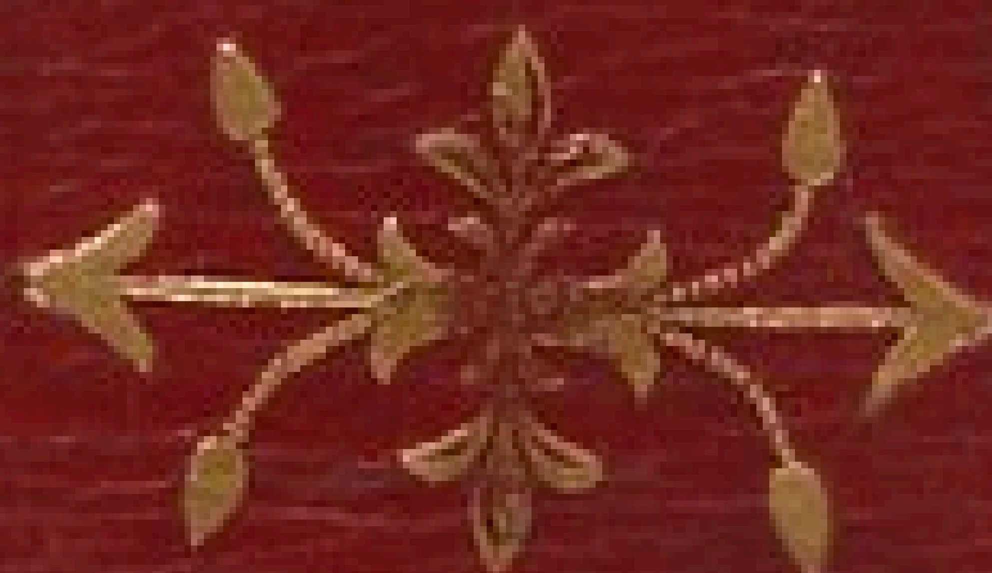
Y





ROMIEU

PROVERBES



GERMEAU

LA RÉFORME

